MARC-EDOUARD NABE

au régal des vermines



MARC EDOUARD NABE

AU RÉGAL

DES

VERMINES

Barrault

L’IMPUBLIABLE

J’ai vécu toute mon enfance devant des fouilles : de ma fenêtre je plongeais sur un chantier : toute la journée des types en tricot de peau harcelaient la caillasse. Je pensais à un bagne. En quelques années, ils ont dégagé tout un forum, des colonnes, quelques statues au marteau piqueur… Il faut écrire son premier livre au marteau piqueur… C’est ainsi que Sa Grâce la Littérature peut s’avancer dans les rubans, les étendards, s’enfoncer dans le terrain vague, parmi les Arabes, caresser les nuques comme un murmure ému…

Je ne décorerai pas mes livres. Pas question de leur trouver une forme. Une belle robe attrayante croulant sous les pompons. Hors de question de m’enfiorituriner élégamment. La prétention et la seule, c’est bien cette mise en forme, les détours de la composition, les travaux… Exactement comme si c’était de la cuisine. Toutes ces épices dedans pour que ce soit digeste (ou non). Travail mâché. Sinistre et cynique puérilité ! Il faut aller tout droit, de moi à vous, sans déformation. On doit retrouver l’univers de l’écrivain du début à la fin, dans une seule phrase, la première venue. Ceux qui cherchent la forme, c’est que leur écriture n’est pas vitale pour eux : ils ne dépendent pas d’elle. Elle ne les fait pas marcher : ils veulent la maîtriser au contraire, la dompter et non la laisser intacte, sauvage, salope de griffes, surprenante pour tout dire ! Se laisser entraîner par elle dans sa brutalité, dans la jungle, bambouler ensemble parmi les bambous bouffis de lianes !

Je trouve que c’est plus honnête d’écrire comme ça que d’écrire autrement. Je sais aujourd’hui que c’est bien sa vie qu’il faut vivre par écrit, là, que tout se passe là, sans invention, dans le nerf réel, la réalité la plus vraie (et donc la plus magique). Il n’y a qu’une écriture, c’est l’écriture sur le motif. Avant longtemps les hommes auront renoncé à commencer par les commencements… Et puis, la Littérature, je ne me leurre pas. Il s’agit d’un art perdu. Elle est au garage avec la peinture déjà prête à la casse. Plus personne ne s’attaque à ça. Ça n’intéresse *personne*. L’expression littéraire est anachronique : j’en essuierai toutes les conséquences. Je suis le Médiéval d’une forme totalement révolue. Et je vous emmerde.

Je n’ai rien à foutre des romans, des contes et des histoires. Je n’ai pas à me soucier de *raconter* quelque chose. Tout le monde me pousse derrière parce que j’ai, paraît-il, un don descriptif ! Plus tard, plus tard ! Ce que je veux faire d’abord, c’est un vrai livre. On essaie de m’en détourner, mais j’aurai raison des ignares et des salauds. Les hommes ont une idée des livres qui n’est pas la mienne. Tout récit me fait l’effet d’une histoire « drôle », marseillaise ou juive, c’est tout dire. Le xxe siècle a passé l’âge de raconter des histoires. Vient le temps des œuvres qu’on n’a jamais supporté : les catalogues d’armes et cycles de la Subjectivité ! Des bréviaires aux stances méprisantes que les dernières brutes de mon genre laissent tomber de haut en ricanant.

Une seule chose compte : faire de son Nombril le maelström du monde. J’ai déjà moi la corde au cou depuis longtemps : je vais tout faire pour qu’on me pende : c’est une bandaison que j’ignore encore. Les hommes de loi sauront bien trouver un prétexte : je sais pourquoi je suis un criminel : parce que je n’écris pas de livres normaux, bien objectifs, sériés, intelligents, cohérents et structurés. Parce que je n’ai pas de ligne directrice. Que je « pars » dans tous les sens. Que je ne suis pas militant. Je suis impubliable avec mes liasses de viande raturée. Mes décorticages de crabes en quatre, mes observations éparses, mes confessions de creveur solitaire, mes détestations et mes dithyrambes puérils. Et je vous emmerde.

Voici un livre sur la Terreur. Voici un livre sur un « Je » truffé d’échardes. Voici un livre dangereux, pour moi, pour vous. Et ce n’est pas le premier ! Tous les matins en me réveillant je sors d’un tel bouquin. Je veux inonder le monde de mon sperme. Quand je pense qu’il y a des petits ânes pour accuser encore un écrivain de « prétention » ! C’est un procès qui est trop vieux pour ne plus

l'ouvrir qu'entre parenthèses : reprocher sa vanité à tout type qui ose prendre la plume, c'est reprocher à un acteur son cabotinage : je plains les pauvres tarés qui n'ont pas saisi qu'avant d'écrire, la littérature nous *somme* de déposer notre humilité encombrante au vestiaire : nous entrons légers comme des Ariels dans la neige angoissante de la première page. Si on n'écrit pas dans l'intention de refaire le monde en une seule phrase, alors c'est pas la peine : autant rester « à sa place », dans le strapontin, bien au chaud dans le noir, anonyme…

Ce mince ouvrage, introduisant ma philosophie avec le moins de tact possible, ne retiendra que ce qu'il peut : j'ai trop de mépris et de haine en moi pour que mon œuvre elle-même n'en soit éclaboussée. Je n'épargne personne, et dans quelques années, quand j'aurai réduit tous les livres de mes contemporains à l'état de décombres, je me vautrerai peut-être dans la vulgarité de prononcer quelques noms. Il y a du délateur en moi et aucun scrupule ne m'empêchera d'aider à la déportation des multitudes de fumiers et d'escrocs qui règnent ici impunément. J'ai l'air de choisir, de sélectionner mes antipathies : il n'en est rien. J'exècre en fait le monde entier : tout être humain, aussi inintéressant soit-il, a toujours dans son sale fond une odeur qui m'écœure, un bout de merde qui dépasse : c'est par là que je les tirerai un par un tous jusqu'au charnier. Si j'étais sûr que le monde disparaisse avec moi, je me flinguerais sans sourciller. Mais je méprise le suicide. Et je vous emmerde.

Il est logique que, parce que je suis le premier depuis longtemps à payer de ma petite personne, l'on me trouve méchant *gratuitement*. Ils jugent ma colère gratuite : d'où sa grande beauté. Aucune enfance ne fut plus heureuse que la mienne. J'ai une femme splendide. Pas un sou, mais sans travail. De haine et d'eau fraîche. Toute ma journée à ma littérature. Bien des larves m'ont accusé. Ils ne voient pas toujours mes cibles. Les rafales de la kalachnikov sont bien trop rapides pour leurs petits yeux de fouineurs et leurs sales petites lèvres pleines de fines bouches. J'ai souffert sans qu'on me le demande. Tout fut vécu de ces lignes. Dans un être humain, une brûlure d'allumette vaut toutes les tortures de la Gestapo. J'ai un grand-père qui est revenu en souriant de Verdun, mais qui ne s'est jamais remis d'avoir taché son veston gris. Je n'ai de leçon de souffrance à recevoir de personne. Les indemnes aussi en chient.

Je pourrais me protéger derrière des murailles de citations. D'autres *fanatiques* avant moi ont justifié le crime de leur subjectivité. Je n'aurais qu'à laisser glisser les pages : ça me fatigue. Même si je réalise l'utilité pour moi de présenter aux intellectuels ignorants et cultivés un florilège d'arguments à ma défense, même si je les sais si cons pour être impressionnés, je n'en ferai rien : jugez de ma noblesse ! Je suis trop charitable, je le vois bien. Je prends encore bien trop de gants, même si ce sont des gants de boxe. Il faudrait fusiller tous ceux qui ne vous comprennent pas. Trier les inconditionnels et en faire des esclaves : eux seuls sont supportables. Plus que jamais, je suis persuadé qu'aucune communication n'est possible, et pis : qu'elle n'a *jamais existé*. Jamais deux être dans l'Histoire n'ont pu se parler. Nous ne sommes pas isolés : nous sommes isolants. Ne vous demandez pas pourquoi les superstitieux « touchent du bois ».

Je ne veux rien apprendre aux autres, ni les convaincre : je veux leur foutre ma main dans la gueule, c'est tout. J'aimerais écrire comme dans ces disputes où, à partir d'un certain moment, plus aucune discussion n'est possible : il n'y a plus que les poings pour s'exprimer. C'est ça : j'écris à coups de poings. Et je vous emmerde. Bien évidemment.

Je vais me peindre ici avec le plus de complaisance possible, c'est-à-dire en ne montrant que mes défauts : ce qui intéresse, c'est la face cachée de la lune. Voyez, si je cherchais vraiment à ravir le lecteur – cet enculé ! –, je m'appesantirais sur la lune : je passerais une ou deux pages à parler de la lune que je connais si bien, je vous décrirais la lune comme vous ne l'aviez jamais sentie !… Mais je suis trop méchant pour ça : je vous déteste trop : je vous refuse tout droit à jouir de mon talent. Je veux donner ici le plus mauvais de moi-même.

Les autres n'ont rien à dire sur moi : je passe pour un garçon charmant. Aucun intérêt. Je n'ai pas assez d'amour-propre pour me laisser dépeindre par des êtres humains. Si les trois pingouins aperçus hier au zoo de Vincennes pouvaient parler, je leur laisserais volontiers ce livre à faire. Je ne demande rien d'autre à mon orgueil : être connu des seuls pingouins : quel rêve !… La vérité psychologique est une évidence pour moi : je m'en fais grâce. Je suis trop maladroit pour m'illusionner. Je n'ai jamais perdu aucune illusion : j'en suis démuni depuis le début : mon idéal, c'est la déception. Je suis déjà ce que je suis devenu. Il faut le prouver maintenant : c'est rien et c'est tout.

Assez parlé de moi. Parlons de ce livre. Je me connais. J'ignore ce que sera cet ouvrage.

Ça m'aurait été bien commode, si j'avais su le faire, de vous torcher un « deux cents pages » sur n'importe quoi : une histoire d'amour, une science-fiction porno, un petit roman actuel. Je laisse ce déshonneur à mes répugnants confrères.

Je n'aurais jamais cru possible, en achevant pour la première fois n'importe quel livre de Powys, Suarès, Bloy (au hasard dans mon panthéon personnel) qu'on puisse encore oser montrer dans les vitrines tant de livres retardataires écrits par tous ces stylos à répétition ! Ces romanciers ! Mais qui sont ces ombres ? Où parque-t-on ces aveugles ? Qui nourrit ces grabataires ?

Invraisemblablement consterné, je déchire tous les livres qui passent. Mais contre quelle banquise de connerie nous sommes-nous encore échoués ? Une multitude inadmissible d'enfoirés schlasses d'espoirs qui rougissent de plaisir quand on les interroge, comme s'ils avaient produit quelque chose, donné au monde ? Des petites frappes de journalistes, des clubs de grands écrivains cons qui se permettent de nous larguer régulièrement dans des collections blanches de belles petites histoires ridicules, vraisemblables, des synopsis ineptes dont la vertu est d'être « adaptables » à l'écran ! À quand le gibet pour ces abhorrables morveux, camionneurs de carrioles de bonnes trouvailles, monteurs d'ambiances et bouchers de climats, bulbes d'eau douce de rose qui jouissent tous les six mois sur la serpillière du cinéma, de la musique classique, du tennis, de la bande dessinée et autres conneries ? C'est le relais des parkinsonniens ! Vieux débris et jeunes vieux débris à l'agonie de naissance, ignares vieux jabots et jeans délavés !

C'est tout l'un ou tout l'autre. Vous avez : ou bien les bûcheurs dans le Néant, les arrière-avant-gardistes suffisants et inexistants avec leur ouvriérisme de la personnalité… Glaçons chiants au Mallarmé mal digéré, sortes de forts en thèmes. Ils se croient modernes ! La grande hantise ! Ce sont des écrivains qui écrivent au-dessus des moyens de leur époque. N'est pas du XXIe siècle qui veut. Ou bien les vieilles barbes diarrhéiques, lamentables et bouillis qui se confinent dans les fossiles avec une mentalité de philatéliste, toujours très gentils et très bêtes (ça se mélange d'ailleurs très bien, comme la crème de marrons et la chantilly). Encore eux ? Je les croyais tous morts.

Les premiers sont les tronches noires de la scripture, les B.O.F. de la littérature, les nouveaux riches du Nouveau. Leur bibliothèque idéale ressemble à un fichier de police. Ils font des mots croisés.

C'est le sens qui compte. La forme, c'est toujours un effort qu'on fait pour les autres. Elle freine ce qu'on a à dire. C'est un obstacle. Chaque phrase devrait être une libération, la délivrance d'une vision, comme une écharde qu'on enlève d'un pied, sinon elle perd son sens, elle se vautre. Le style vient en travaillant le sens. La vraie forme, c'est le fond. Quand le sens est à sa richesse, le style est à sa plénitude. S'il n'y a pas une très grande révolte humaine à la base (et pas seulement technique), s'il n'y a pas ça, c'est pas la peine d'écrire.

Quand au second, les vieux croûtons, j'y reviens, c'est les pires. C'est comme une grande nausée qui m'inonde, rien que d'y penser. Ce sont de vieux pontes assassinables, obstinés et fiers de leurs « mots ». Rien n'est plus dégueulable que ces vieilles tantouzes viriles qui croient être dans la Tradition alors qu'ils ne perpétuent que le sale esprit français, imbu de sa prétendue et très puante ironie ridicule aux révérences pitoyables de nullité, aux paradoxes « pertinents », et la basse mentalité

de hauts dignitaires de Droite, avec cet exaspérant côté Table d’Écrivain : la lampe verte genre Bibliothèque Nationale, l’Encrier, les Plumiers, la Gomme, les Dictionnaires, tout l’attirail bordélique.

Je suis pour la lisibilité totale, c’est ce qu’on ne m’a jamais pardonné. À vingt-cinq ans, j’ai déjà tout un passé très lourd de bâillonné aigri d’emblée. Un casier de galérien méconnu, de petit otage des barbaresques. On m’a empêché de parler. Quand je me suis vu méticuleusement refermer toutes les portes, j’ai bien dû me rendre à l’évidence : Rimbaud est un vieillard. C’est bien fini : les précoces, on ne les supporte que s’ils éjaculent. Mozart sait tout cela !

Les éditeurs, il ne faut pas trop leur en vouloir : ce sont des gardiens de cimetières… Ils améliorent de vieilles tombes : pas question d’examiner ceux qui remuent encore. Ils ne se laissent même pas affoler par les feux follets. Je ne croirai à un éditeur que s’il prie.

Qui va prendre le risque de publier mes recueils de frissons, qui va boire mes bassines de diarrhée ?

Je veux des livres qu’on puisse ouvrir n’importe où : *Les Carnets de ma Merde*. Joli titre. Que vont-ils comprendre, ceux qui n’aiment comprendre que ce qu’ils ne comprennent pas ? Ici, tout est compréhensible : j’appelle un chat un tigre. J’ai de ces félins la détente. Mais le bond de mes phrases appartient d’avantage à l’ordre simiesque. C’est celui qui swingue le plus.

« Ainsi que des ouistitis bondissants. »

Je ne sais rien branler d’autre. Mon désordre n’est peut-être pas sacré, mais l’ordre des autres me dégoûte : un porc y retrouverait ses petits. Nietzsche n’a jamais su faire un livre : je travaille beaucoup à n’y point parvenir non plus. Dans le ciel, les astronomes ont fait des dessins avec les étoiles. La Grande Ourse n’existe pas pour les comètes. L’Étoile du berger se fout de tous les moutons : elle les guide cependant. Moi, c’est à l’abattoir que je vous mène, petites bêtes. Il faut bien donner un nom aux choses : mon livre est aussi un espace noir, presque bleu, suivez-y les étoiles, et celle du Bourreau… Au bout du chemin, une guillotine vous attend. Vous la prendrez pour un point final : il ne fera que commencer.

Marc-Édouard Nabe.
Thiverval-Grignon.
Juin 1984.

L’ALLÈGRE ASSASSIN DE SIX MILLIARDS D’INDIVIDUS

1.

C’est absolument sans ironie que je me présente à vous cravaté à quatre épingles dans mon éternelle panoplie d’homme d’affaires. J’ai horreur du second degré. Je ne pastiche aucun chic… Je ne suis pas une de ces petites frappes qui se déhanchent comme des lévriers, parodiant les vieilles modes. Il faut plutôt chercher sans plus attendre, du côté de ces jazzmen noirs américains accrochés à leurs alléluias, ivres morts, très savamment drogués, vêtus de strict comme des notaires et dont l’élégance austère, bien loin d’étouffer la démence, la corrobore.

Une philosophie, c’est d’abord un corps. Toute écriture n’est que la housse d’un corps. Mieux qu’une photo mensongère à force d’objectivité, je propose sans m’énerver de donner ici une image fidèle du cadavre ambulant qui occupe mon discours. Si tous les écrivains faisaient ça, il y en aurait moins.

Je suis un freluquet morbide d’une vingtaine d’années avec l’air burlesque, malingre fleur frêle de cinquante kilos de pétales poilus. Ma tête de supplicié pour cinéma muet porte au milieu de la figure un quart de brie considérable et ma bouche antipathique laisse rarement voir une paire de gencives fernandeliennes. Quelquefois, pour me consoler de porter des lunettes, je songe à René Daumal, James Joyce, Charlie Christian ou Harold Lloyd. J’ai tout à fait l’air du singe intellectuel sous-alimenté que je suis.

Je pourrais être comique mais je ne le suis pas. On ne sait pas trop en me voyant. J’ai un mélange de singe grêle et de collégien anglais. Aucun couac entre mon burlesque et mon tragique. Je ressemble à un handicapé physique mal guéri. Tous mes membres flottent par rapport à mes articulations.

Les enfants sont persuadés que je suis une marionnette. Les parents cherchent les fils.

Je n’ai pas de souplesse comme on entend la souplesse. J’ai une souplesse d’infirme, une espèce d’habileté bizarre, une gestuelle leste de pantin cassé. Toutes mes attaches se détachent. Je laisse mes mains partout sur mon passage. Il ne faut pas compter sur elles. Pas plus que sur mes pieds qui balancent dans une church splendide au bout de ma jambe dans le vide, prêts à se décrocher.

Comme Coleman Hawkins ou Sacha Guitry, j’ai les poignets de chemise qui me recouvrent la main jusqu’aux avant-dernières phalanges. Ça m’accentue à mort le côté impotent de mon ascendance physique paterno-maternelle très particulière. Philosophe des années trente, homme d’affaires de l’entre-deux-guerres, acteur de slapstick, je ne trompe plus personne. Combien de très gentils connards ont pu m’exhorter à monter sur les planches, à circuler élégamment jusqu’à envahir les fracas d’applaudissements de ma gracile silhouette. Encore récemment, il n’est pas rare qu’on me regarde avec effarance dans la rue, à la poursuite des petits pois de ma cravate, comme tout droit sorti d’une vieille bobine sennettienne, tant je suis saccadé, noir et blanc, appuyé en cela par mon mutisme quasi légendaire dans certaines situations, mes lunettes rondes et mes vêtements trop amples. Ce fluide cinégénique ne se passe pas sans mal : j’ai bien vite fait appel à mon antipathie foncière pour fermer tout élan de familiarité, de compréhension et de spontanéité filandreuses.

J’ai de la pantomime, c’est un fait. Mais après tout, je ressemble surtout à un pédé préhistorique. Je suis comme une femmelette de Neandertal ! Il y a une dissonance terrible entre ma totale absence de muscle (seins poreux, mous, en oreillers) et une surabondance de poils. J’ai les poils d’un gorille sur des jambes de page : il ne manque plus que les collants médiévaux à bottillons ! Je pléthorise de frisettes, de fioritures velues partout, au détour des pores. Je regorge de rouflaquettes autour des os, comme des arabesques très modem style, presque Napoléon III : on dirait que je suis passé au Babyliss. Voyez ces fesses aussi, très efféminées en gousses d’ail velusoyeuses. Ma raie est une forêt vierge en poils forgés. Plein d’accroche-fion autour de cet anus introuvable, très difficile d’accès. Quant à l’appareil génital, on dirait celui d’un greffé : des couilles de soixante-quinze ans sous l’aine

d’un garçonnet.

Tout finit par être littéraire chez moi. Jamais viril. Jamais. Même mes grains de beauté : il semble qu’on les ait jetés sur moi comme des confettis et qu’ils sont restés collés, n’importe où, en grandes ourses… Mal rasé, je fais illuminé : un fou, sans lunettes, un accidenté qui s’en est sorti tout juste, un type qui est rentré tête la première dans une étoile filante.

Ma coiffure, c’est toute une histoire, par exemple. Je suis passé sans transition du prince Charles à Roger Gilbert-Lecomte. Tous les matins, je sens que mes cheveux veulent reprendre leur vie bourgeoise. Ils ne savent plus où ils en sont. Ils sont paumés. Ils n’en font qu’à leur tête. Tout ce que j’ai vécu se voit soudain dans ma coiffure. Non seulement il faut « porter son œuvre sur sa figure », mais aussi dans sa coiffure ! Je ne connais pas une personne plus anarchiste que ma coiffure : quand on me demande ce que c’est que l’Anarchie, j’enlève mon chapeau.

Mes épaules ? Celles très rétros d’une femme sous Louis XI. Médaillon défaitiste.

Les oreilles ? Deux beignets de mesquineries, surtout la droite.

Yeux ? Myopes langoureux auréolés de beige-violet. Ils se déplacent comme au ralenti d’un point à un autre en enregistrant tout très vite, en pseudopodant tout dans de très longs et lents cils de cheval humides. Différence presque effrayante entre le droit (las et désabusé) et le gauche (violent et curieux).

Sourcils ? Soyeux. Lustrés.

Bouche ? Méprisante. Requin antipathique.

Dents ? Enfantines. Gaies. Seul détail gai.

Doigts ?…

Merde ! On dirait une autopsie, ma parole ! En effet, c’est ma carnation qui incite… On a envie de me disséquer quand on me voit. C’est difficile encore de trouver une partie vivante. Je tourne verdâtre en existant. Moisis-je ?…

J’ai toujours dégagé la très grande sagesse qu’un vieillard de quatre-vingts ans n’oserait montrer. J’ai l’air d’avoir surmonté toutes sortes de situations, alors qu’en fait, planter un clou m’est totalement interdit. Tout le monde, en me croisant dans la rue, me prend pour un clochard, mais un clochard étrange : un clochard de bonne famille. Tout tombe fripé sur moi. Tout fait mendiant sur moi. Du moins mendiant chic, parce que chaque fois que je sors on dirait que c’est la première fois.

Mon visage de fluet absorbé, la tension intenable que je décharge partout comme un poulpe son encre, tout porte à me prendre pour un grand rêveur, un imaginatif. En vérité, je suis à la fois contre l’événement et contre l’imagination. Les choses inventées me font autant chier que les détails apocalyptiques du monde moderne. Je suis bien trop préoccupé par la mise en hantise de ma Béatitude conjuguée de toute chose.

Tout s’éclaire soudain. Tout est si physique chez un homme qui passe sa vie à réfléchir, que son allure atteint un seuil de *lisibilité* auquel aucune de ses formules ne parviendra jamais. Plus qu’un sportif, plus qu’un musicien, un danseur ou un acrobate, l’écrivain est le corps qui dit le plus de choses sans dire un mot. Seuls les morts peuvent rivaliser avec nous.

2

Il est bien évident que je n'existe pas. La plupart des ennemis que j'ai rencontrés (car pour moi, tout individu qui n'est pas moi est un adversaire) m'ont toujours pris, avec raison, pour un fantôme. Il n'est pas possible qu'un type de ma sorte puisse vivre si loin des contingences sans être absolument mort.

Je suis un malade de l'extérieur. Ce qui est laid ne me touche pas assez pour me détourner de ce que j'adore. Un connard lyrique de mon genre, ce n'est pas efficace, ça ne lutte pas, c'est détaché et inutile. J'ai une haine globale, indifférenciée qui seule me stimule à vivre avec le plus d'enthousiasme tragique possible tout ce qui m'émeut vraiment. Je n'y peux rien si une note de Lester Young me bouleverse plus que tous les carnages, les guerres, les politiciens, les stars, les meurtres, les idées, le ciné, les agitations en tout genre, bref tout ce Gulf Stream de l'Actualité, de ce qui se passe et qui me fait absolument chier parce que justement je trouve qu'il ne se passe pas grand-chose dans tout ce qui se passe.

Toute vie, si elle est bien menée, c'est-à-dire dans le mauvais sens, est une lente destruction. L'évolution de l'homme aboutit à l'anéantissement de sa personne civilisée. Tout adulte qui ne se respecte pas doit se désaccomplir et, par le moyen de son choix, empêcher ce scandaleux état de fait. L'adulte, c'est un enfant désespéré. Toute mort naturelle ou accidentelle peut être interprétée comme le suicide de sa propre immortalité. Tout individu qui se meut avec aisance dans la vie est suspect aux yeux de son Délire. Triomphateurs d'examens et bohèmes débrouillards compris. Pour beaucoup, vivre c'est aller vers l'extérieur, sortir de soi, être indépendant, alors que je n'aspire moi qu'à rentrer, aller au bout de ma ruine, écouter mes organes pousser, serrer le fil et étouffer grâce à moi, sans autres vacances. S'il s'agit encore de perdre son temps à vivre, à avoir encore un beau rognon d'orgueil, de responsabilité pour se « démerder dans la vie », je dis non. Je suis bien incapable de me vivre moi-même, moi. Ce que je ressens par-dessus tout, c'est une surlassitude infinie de parvenir jusqu'à mon instinct de conservation. Mon accomplissement dépend de la splendeur de mon anéantissement. Tout est trop déçu, trop abîmé pour qu'autre chose que l'abandon de tout, la fuite, l'extase et la grâce de s'annuler méritent d'être accomplis.

Peut-être est-ce là mon drame de tout précipiter, de me débarrasser de tout, tout de suite, de déverser comme une benne toute ma bordélique personnalité, avec autorité, exaltation et délire ? Cette projection extérieure totale de mon univers pour ne plus avoir à sortir de moi ensuite est une des plus grandes dégueulasseries de mon caractère. Je me propage sur des kilomètres carrés. Il faut toujours que je laisse une griffe quelque part, une morsure, une-trace de pas, un échantillon. Je suis un type qui met tout au grand jour, dès le premier instant, pour s'en dégager. Je ne suis même pas certain d'être dans le peu que je ne dis pas. Il s'agit peut-être d'un rien, un mot, un souffle à peine que je recherche depuis toujours, justement celui-là et qui, craché, me permettrait de vivre vraiment…

C'est quand je me compromets à leur réalité que je deviens anormal. En moi, je suis certainement le type le plus équilibré, le plus fort psychiquement, le plus décontracté. Dans mon univers, au milieu de mes pirogues de nègres fous, de mes vibraphones, de mes gibbons bleus, parmi les musiques de Duke Ellington et les montres arrêtées, avec Harry Langdon ou Robert le Vigan, au cœur de mes forêts ardennaises, sur mon pont transbordeur, dans mes parcs zoologiques, sous mes sifflements d'anches de Charlie Parker, sur mes putes de la rue Blondel et autour de leurs hanches panduriformes, je suis très bien !… Ces choses sont à mon goût. Coleman Hawkins tout seul dans *Picasso* et Beato Angelico embourbé dans sa foi écœurante savent par où passe cette érection à blanc (pour du beurre) tanquée dans un pot de foutre et qu'il est clair que le bébé *refuse* d'absorber. Je n'ai pas besoin de m'hypnotiser moi-même ni de me laisser réveiller par les autres.

Mon monde est celui de l'Art. Je n'en ai connu aucun autre de merde. Je n'ai jamais pu faire de différence entre les êtres qui m'ont ému sur le papier ou en dehors du papier. Ce ne sont tous que de lourdes et belles mouches qui se sont prises à ma plaquette adhésive. Fantômes passés. Fantômes à poindre. Certains nous croisent. D'autres nous touchent. Ils n'en sont pas moins réels.

3

Quelque chose m'oblige, pour ne pas me dégoûter de ma propre écriture, à mettre en scène tout ce qui me compose et dont je suis décomposé. Tous les primitifs sont ainsi assez inconscients pour avouer leurs idoles, pour montrer les totems…

Moi, je n'écris pas pour ceux que l'intimité des choses n'intéresse pas, pour les théoriciens, pour les praticiens, les objectifs, pour ceux qui ne voient aucune magie dans les puissances latentes de la vie, pour ceux que le Swing des Choses ne touche pas, pour ceux que la Raclée Finale n'effraie pas, pour ceux que l'Effervescence n'accable pas, pour ceux qui comprennent tout, pour ceux qui veulent tout comprendre, pour ceux que la politique, l'esprit d'équipe, les examens, l'émulation, le cynisme, les histoires drôles, les échecs, les papiers peints passionnent, pour ceux qui jugent toute beauté absolument inutile et surtout ceux qui ne voient pas tous les vrais mirages qui se trouvent dans une note de musique, comme au fond d'un square, dans la lourdeur d'un sein ou dans un sourire. Je n'écris pas plus pour ceux pour qui les morts sont morts, ceux pour qui une peinture est « bien composée », ceux que l'Exécration Suprême ne blesse jamais, ceux qui ont remplacé l'Idolâtrie par le ricanement, ceux qui ont chassé l'extase de leur détresse, ceux qui ne sont jamais sans défense, ceux qui ne voient aucun prolongement d'aucune sorte dans les conséquences, ceux qui ont besoin de la religion pour être religieux, ceux qui nient les causalités aussi bien que les hasards – pour tous ceux-là, je n'écris pas, je me tais, je m'étrangle mais je me tais.

Je me suis toujours placé au bord du monde, c'est là que sont les vertiges, exactement comme sur le rebord d'un trottoir, en bas il y a le ruisseau ! Pour être réel il faut se mettre au-dessus d'un trou. Artaud savait où nous sommes réels. En état de trou comme en état d'âme. En état de vertige comme en état de grâce. En état de délire constant. Les fantômes ne sont pas dehors ; dehors il n'y a rien, il faut tomber toute sa vie pour les rejoindre. Je m'ôte du monde. Je pratique ma propre ablation du monde.

J'étais un petit garçon très bien élevé. Ma mère me mettait sur une chaise : je ne bougeais pas de quatre heures. Immobile sur les banquettes des amis sans rien faire : sans jamais m'ennuyer. C'est ma maladie à moi ça : l'absence d'ennui. Je suis accablé par le manque d'ennui. Ça doit être si agréable de s'abandonner dans l'ennui ! J'étais : là ! Si je lis ou si j'écris, je peux m'interrompre à n'importe quel moment. Rien ne me dérange, moi : je peux m'arrêter immédiatement de lire ou d'écrire. Mais les mots ne sont pas toute la Littérature. Après la lecture, quand l'écriture réécrite par la lecture s'interrompt, la littérature continue. Elle déborde. Elle progresse encore sous d'autres formes : finalement, elle ne s'arrête jamais de tout déformer dans le décor, les sentiments, les lumières, les attitudes.

Complètement disponible, attentif aussi, parce que c'est sur le tas même que je tisse mon absence. Je ne « pars » bien qu'en restant là. Je transforme spontanément ce que je vis en une espèce de rêve, de magie noire songée où tout disparaît et réapparaît à ma guise, dans toutes les allures possibles. Ainsi ai-je pu traverser les plus difficiles moments de mon existence et y survivre. Je ne vis pas vraiment au moment où ça se passe. Je fais tout au second degré pour l'écrire au premier. Tout est déjà littéraire au moment même où ça m'arrive. Est-ce moi qui transporte la littérature dans l'instant vécu ou bien tout est-il vraiment littéraire continuellement, à l'insu de tous ?

Nous vivons pour les trois quarts dans une littérature. Un peu de charme. Un peu de drame. En fait ni l'un ni l'autre. Je suis un très grand malade littéraire. Mon organisme est entièrement intoxiqué par la littérature.

Au début, je ne savais pas encore que j'étais un morceau de littérature. Je l'ai découvert en lisant, assez tard, vers ma treizième année. J'ai compris alors que j'avais été dans un livre sans le savoir

depuis toujours. J'ai compris que j'étais mon propre livre, je décidai alors de le lire, et pour cela, je devais d'abord l'écrire. J'ai transformé la vision littéraire que j'avais du monde en littérature.

Je pense toucher spontanément une certaine réalité, mais il paraît que ce n'est qu'une féerique affabulation, un mirage de réel. Je suis tiraillé entre un désir de connaître la vie – qui ne s'explique du reste que par une pulsion sexuelle anormale, presque accablante pour ma nature – et une peur dégoûtée, viscérale, ancestrale, chromosomique d'y aller vraiment, de toucher, d'y croire, peur que ça me laisse des traces, que ça me blesse. Seul le sexe me maintient en vie. Lui seul m'entraîne loin de la mort. Lui seul déchire la littérature. C'est-à-dire que mon exubérance sexuelle, toute déviée qu'elle soit, est responsable de mon indestructible équilibre intérieur. Ma bite est ma balance. Je touche en baisant à la vie avec autant de puissance que je touche à la mort en écrivant. Le maximum que la vie puisse atteindre, c'est l'amour; et le maximum de la mort, c'est l'écriture. Je survis engorgé dans ces deux forces. Pour moi, rien n'est plus vivant que ce qu'on ressent. Une émotion écrase tout bonnement tous les actes. La vie ne devient vivante que lorsqu'elle est éprouvée dans le bonhomme. Il faut que la vie (la force vitale qui se dégage de tout à tout instant de notre naissance à notre mort) passe par nous pour qu'elle soit vécue. Si la vie est incapable de se transformer immédiatement en sensation débordante au point de s'incarner littéralement dans le monde extérieur, alors ce n'est pas la vie. C'est l'effet de la vie. C'est la mort qui joue à la vie. J'ai toujours été persuadé que la vraie vie n'est pas supportable: celui qui vivrait véritablement, ce serait celui qui serait tellement béat qu'il en mourrait aussitôt. Pour la plupart, la vie, ce n'est pas assez. Pour moi, c'est trop.

Mon côté désuet, la langueur de mes yeux cernés, ma gestuelle et la séduisante chétivité de mon allure détonnent, à ce qu'on m'a dit, avec la violence de mes propos et l'énorme sexualité que l'on sent se terrer en moi. On m'a longtemps pris pour un être asexué, complètement détaché de ces choses-là. Ma femme m'a dit que toute ma vie sera dominée par ma sexualité, qu'elle sera ma plus grande souffrance, parce qu'elle est le seul lien qui me rattache à la réalité: sans elle, je serais le plus grand moine. C'est atrocement définitif. La Salope a bien visé.

Manquer de vagin me tape sur le système. Ça me gêne. C'est comme une épine : j'ai en permanence un clitoris planté dans la littérature. C'est quelque chose qu'Hélène a ressenti immédiatement en moi. Dès les toutes premières minutes, elle ne s'est pas laissé tromper par ma frêleur, mon dégingandisme, mon côté jeune homme de bonne famille qui revient de postcure à Baden-Baden! Elle a tout de suite été oppressée par ce sexe rentré et débordant à la fois qui sortait de partout, malgré moi, dans mes gestes, dans ma voix légèrement voilée, ma façon de parler, mes regards humectés de foutre. Ç'a été terrible.

Le plus grand moine, mes couilles ne m'empêchent pas de l'être : c'est bien mon malheur. Ce qu'elle veut dire, c'est que seuls mes amandons me font sortir de ma torpeur, et ça, c'est bien exact. J'ai entre les jambes un etna et un vésuve qui ne peuvent rester indéfiniment éteints. Et je sors de cette attente au moment où je lâche ma purée : c'est là que je ne suis plus sexuel. Cette angoisse est fantastique : je cesse d'être sexuel au moment même où je fornique. Moins je baise, plus je suis sexuel; plus ma vie est entièrement sexuelle. Les couilles me montent à la tête. Je ne suis plus qu'une nausée de désir. Je m'en vais déboucher hagardement dans mon élan, sur la réalité. Je sens le monde entier comme engendré par mon manque permanent ! Tous les jours, j'assiste aux énormes soulèvements de ventres internes qui bouleversent ces misérables cinquante kilos que ma prétendue existence entraîne dans les décors. J'aurais tant aimé n'être que sensuel : je n'ai pas cette chance. C'est vraiment le sexe: ça monte vraiment des entrailles basses, je sais même tellement d'où ça vient que j'en viens à penser que ce n'est pas ça le sexe, la traditionnelle pulsion comme je l'imagine chez les autres: cette évidence me trouble. Ou alors tout ce qui pousse l'homme à se réaliser fanatiquement vient uniquement du désir de se vider les couilles, ou alors le nœud sexuel est plus terrible que ça. Le sexe est peut-être encore bien plus en dessous du désir, le vrai sexe ne s'appelle peut-être pas le sexe,

il est encore bien plus monstrueusement enfoui dans notre nature. C'est peut-être bien quelque chose comme l'âme. Le sexe ne serait-il pas le symbole d'un instinct bien plus obscur, d'une force vitale qui nous tient debout avec beaucoup plus de méchanceté encore, avec beaucoup plus d'autorité, et dont nous serions surpris d'apprendre la véritable signification ? Ne nous a-t-on pas mis, par je ne sais quelle ironie, ce misérable besoin de lâcher notre sang le plus parfait, pour ne pas nous accabler davantage d'une misère encore plus tragique, d'une pulsion extrêmement plus dangereuse que la mort elle-même n'aurait su maîtriser ?

Tous les soirs, inutile de le dire, je « prie » comme une bête, par farouches giclées d'une décame fluide et dramatique et j'en aime observer sous une lumière forte la globulation de gouttes et de glaires, comme pour essayer de surprendre quelques milliards d'individus en puissance, en substance, en navrance. La masturbation – souterraine ou non – a toujours été pour moi une espèce de prière. N'ayant jamais de ma vie prié un quelconque Dieu, toute la mysticité un peu méprisable qui envahit l'être humain après qu'il se soit brossé les dents, au moment où il se sent partir dans une sorte de sommeil, s'est traduite chez moi – comme chez beaucoup de garçons et certainement chez la plupart des filles – par l'accomplissement inéluctable de cette petite offrande au désir, ce bien-être un peu beaucoup douloureux. Quoi qu'on en dise, la Branlette chez les hommes est une dégueulasse question d'hygiène pure : c'est parce qu'il manque de moule que le type s'astique. C'est la grande différence avec la femme qui peut se branler sans jamais qu'aucune bite lui passe par la tête. Je me masturbe pour en finir, pour me vider d'un désir cuisant, sale petit besoin sournois qui vient gâcher l'esprit. Je m'offre cet effort comme une récompense, et c'est en agitant avec ferveur ma grosse queue gonflée de foudre que je me sens entrer en communion totale avec une partie de mon imagination qui est différente des autres : un endroit sacré, presque religieux, vide comme une cathédrale désaffectée, connu de moi seul et où seul un cul sommeille. C'est ici que je peux parler d'une sorte de prière informulée, inutile, sans destinataire et en dehors de tout. C'est dans les moments où je me branle le plus fort, où j'entre en fascination électrique, en audaces imaginées, en musique de veines au vent des poupes maudites, où des trillions d'images pornographico-dramatiques virevoltigent dans cette écume énorme, au moment même où je sens mes couilles valser comme des poires vertes qu'on agite sur l'arbre, que je me transforme en une espèce de saint au supplice, de la lumière plein les paupières et la mort dans l'âme. Ma bouche bée comme une huître, ma langue de chien laisse pendre un halètement saliveux, je renverse la tête sur ma nuque basse, la raie trempée, l'anus qui fond en larmes, tous les poils baignés d'une douce sueur, le pied se cambre furieusement vers la plante avec la même violence qu'y mettrait à le briser un très méchant marteau, et ça y est : dans un raclement de fauve pris au piège, je vois de grandes ourses partout, je me sens fondre, je suis affreux, j'ai envie de pleurer, je regarde ma main : un paquet gras et visqueux de gélatine yogourtesque pend à mes doigts en filandreux crachat de vie, de vie à l'état pur.

4

Comment ai-je réussi à assassiner tous les êtres humains de notre ignoble planète ? Rien de plus simple : en passant de la haine à l'extase… Bien vite mon halo haineux s'est transformé en aura extatique : j'ai rayé de la surface du globe LA TOTALITÉ des individus… On m'a souvent accusé de taper un peu n'importe où, de détester à vide, aveuglément tout ce qui me tombe sous la dent. C'est que, en réfléchissant bien contre un arbre ou dans mes mains, je me suis bien rapidement rendu à l'évidence : il n'y a vraiment personne que je tolère. Je suis pour l'extermination intégrale et sans discussion. Si je vais au fond de moi-même, pas une ordure ne peut me donner une bonne raison de ne pas disparaître. Ma haine est devenue, par son extase même, complètement érotique. J'exècre tout et j'en jouis, jusqu'à me faire disparaître moi-même, comme dans les contes orientaux, les Orientaux dont j'approuverais tant le fanatisme, si je ne les méprisais pas !

J'ai porté ma subjectivité jusqu'au crime. Quelle merveille ! Je n'aurais jamais pu penser que la misère morale pouvait entraîner un homme vers de pareilles délices ! Il n'y a rien que je ne puisse transformer. Je suis allé au fond de l'honnêteté et j'y ai découvert le péché absolu. Écouter sa nature porte à la condamnation pure et simple : ne pas tricher, c'est la guillotine. Je n'aurai pas assez de toute ma vie pour perdre la tête.

Trop loin de ce monde que je hais jusqu'au plus profond de mes fibres, et pris de l'autre côté par un irrépressible dégoût pour mes problèmes personnels, pour tout ce qui me concerne vraiment dans ma vie quotidienne au point de ne jamais arriver assez à ma surface pour modifier le cours de mon existence, je n'hésite pas une seconde pour lui préférer une espèce de musique bien plus enfoncée que mol, dans laquelle pleutre et lâche je me réfugie immédiatement : une espèce de vision littéraire d'un moi très profond, dégagé de toute circonstance, de tout sentiment, et dont le seul rappel à l'ordre détruit tout le reste, c'est-à-dire d'abord mon personnage terrien, physique et mental, humain pour tout dire, et ensuite, hélas, tout ce qui le touche : les autres et les choses… C'est plus facile pour moi de lire pendant vingt-deux heures un livre de Raymond Roussel que de penser, même vaguement, à ce que je vais devenir…

J'ai toujours vécu si perpétuellement en contemplation, en adoration permanente pour tant de choses que je me suis mis en extase, en stricte extase effarée, en ébahissement total, visqueux de béatitude. J'ai toujours tout fait pour m'y rouler comme un porc dans sa boue pestilentielle. Je traverse des vitres sans éclat, avec la fuite inéluctable de celui dont l'infini a horreur. Détaché de tout, je me jette dans un vide immense, dans l'exaltation même de me permettre tous les vertiges. Tous mes élans sont issus d'une fulgurante mystique du fond des foudres surgie. Une violence de chocolat. Un revolver dans le miel. À huit ans, proie encore dédaignée, j'étais comme aujourd'hui, avec un punch beaucoup plus extraordinaire et dont la perte progressive me rend malade. C'est vomir qui donne envie de vomir. En nous les ravioli sont sages.

Vous voyez que je ne suis vraiment pas fait pour m'asseoir dans un orchestre. La Solidarité, l'émulation, l'amitié, la rigolade, l'esprit d'équipe, la détente : tous ces commandements me sont interdits.

Malgré tous mes efforts de télépathie spontanée avec les êtres, toute ma métaphysique expérimentale d'astres fauves, je vois que tous les élans palpitants et instantanés se crèvent comme autant de montgolfières de salive au bord des crocs. Devant moi se referment les Relations Humaines : c'est-à-dire tout à fait inhumaines. J'attendais, petit déjà, des gens qu'ils fussent des mages. Je pouvais toujours attendre. *Ils ne seront jamais malades.*

La vie des hommes me paraît aussi ridicule que les petites sacoches que certains trimbalent partout avec eux et qu'ils déposent, un peu absents, sur les guéridons des cafés, comme un paquet de merde,

comme une bouse de vache. Que peuvent-ils bien mettre là-dedans ?

Moi, je suis dans mes alléluias. Le reste, qu'importe ! Je flotte dans mes nuages. Je suis bien. Lent et décontracté, plein de choses béantes, offertes comme des femmes. Je fonce dans la boue, comme un hagard homard, par les fils de la vase, au fond, au plus profond possible de ce gour, loin de tout, surtout de tout, pour tous, à jamais en bas, au fond, sans caprice, sans éclat, sans cicatrices, dans l'abysse crevé… Finie la locomotive bouffonne pour petits cons ! Elle est essoufflée au garage la micheline asthmeuse. J'en ai assez d'être pillé, de rassurer les mauvaises consciences, de poivrer les fades, catalyser les imbéciles, alimenter les avides de magie, divertir les applaudisseurs, trouver les paumés, rassasier les gourmands de chic, les goinfres de la force, les voleurs d'amour, les petites couilles des baises insatisfaites, de tous ceux qui retournent leur diapason. J'en ai assez d'être généreux. Au fond du vestiaire, la défroque du Puck tonique de ces dames ! Adieu B.A. ! J'ai déjà trop donné ! Toute ma vie, j'ai aidé des types et des filles à vivre cinq minutes dans l'Absolu ! Je leur ai bien mis le nez dans leur moutarde : ça leur a fait du bien pour un instant, avant de repartir dans leurs conneries primordiales. J'ai été le relais des fiacres tristes, des diligences déprimées, des anges hésitants, scrupuleux, le confident d'assez déplorés morvelles enrhumées et autres mal branlés, le déboucheur de lavabos asphyxiés, le Robinson de tous les trombones rouillés. Atroce jésus-docteur parmi les enfants ! Stupide Corbeau !

J'ai toujours ressenti en moi cet effrayant mélange de sauvagerie haineuse, d'inimaginable impossibilité de communiquer avec quiconque et cette aisance, cette puissance de repartie, de délire complice, de théâtralisation de la situation et des personnages. Un enthousiasme me suffit pour délirer et *inclure* le monde entier dans ma féerie, emboutir vraiment toutes les âmes présentes… Une baisse brusque d'illusion me plonge dans un mutisme hargneux, vil, sourd et cruel, étouffant, dont toute la terre est exclue dans une gerbe de vomi ignoble de sentiments. Écrasé par la haine et stimulé par l'amour, ou vice versa… Bloy devait habiter de tels jeux d'orgues, je suis sûr.

C'est que je ne tolère en moi qu'une seule étape pour tout. L'Unité profonde de l'émotion originelle où tout devrait se fondre, toujours plus, dans le plus visqueux des miels d'artères. C'est pour ça qu'on me trouve intolérable avec ma manie de ne rien faire de ce qui ne me ressemble pas, de ne rien échafauder pour jouir et de préférer me passer de ce dont j'ai besoin même s'il faut, pour parvenir à mon extase, passer par mille soucis et la salir… On se retrouve vite seul. C'est aussi le grand secret de la solitude enthousiasmante. Il ne faut pas se leurrer. On croit parler à des types : on veut se parler à soi-même. On croit échanger des regards, se comprendre à demi-mot : faux ! Alors que nous n'aimons bien que nous retrancher avec nos interlocuteurs dans notre superficialité : la sinistre collision de deux gramophones déglingués dès le premier mot échangé. Si vous êtes capable de vivre vingt-quatre heures seul sans rien faire, au fond de vous-même, si je ne m'abuse, vous êtes sauvé ! Voilà l'histoire ! C'est tout là. Tout sacrifier à la chute en soi.

Tout est dedans. Dehors, c'est la perte de temps. Moi-même me mords souvent les doigts d'avoir dispensé tant de théâtralité. Seulement dedans on peut prendre son temps, accomplir les fouilles, se découvrir ! C'est si bête ? Tout le monde s'en fout de quitter ce monde sans s'être connu soi-même. Né embryon bambin ignare qui s'ignore complètement s'en va mourir – si tout va bien – soixante-quinze ans après sans savoir qui il était !… Moi ? Connais pas ! Quel dérisoire paquet de merdes ! J'ai toujours été étonné de voir à quel point les hommes se désintéressent d'eux-mêmes.

Ils sont là, ne sachant jamais rien, sans aucune sensualité, handicapés épouvantables qui se permettent encore de rire, d'exister, de respirer, alors qu'ils ne méritent que la Crevaison totale dans leur petit abject nid d'aspics à tics où somnole avec eux et pour toujours une petite, toute petite humanité, trop humaine de ne l'être pas assez. À quand des camps d'extermination pour *tous les hommes ?*

Je leur porte tort ? Même pas ! C'est le poil à gratter qui les émeut : au kiki, au pipi, ils sont au

maximum de la glousserie. Ça glougloute dans l'éclat. Les jeux cons de mots ! Voilà ce qu'il faut aux hommes. On rigole, on roucoule, on rouclowne et tout est ri !

J'ai accusé bien des petits sourires ironiques, méprisants, indifférents, jaloux, maternalistes, paternalistes, fraternalistes : ils ne m'ont rien fait, si ce n'est me rejeter au plus profond de moi-même. Avec une hache je leur aurais fendu le crâne à tous ceux qui croyaient me connaître, qui, avec la même arrogance conne qui les caractérise, pensaient me faire plaisir ou croyaient me vexer ! Bandes d'ordures. Laissez-moi pourrir. Je vous hais.

J'ai senti toute ma vie ce regard de jalousie déguisée en mépris paternaliste de la part des imbus merdiques croyant tout savoir, à la Leçon bien apprise, qui n'ont rien fait, rien aimé, rien haï, fiers de rien. Je sais pertinemment que je vais être profondément démoli, attaqué, précipité à la Roue, fouetté, buchenwaldisé à souhait. « J'ai Osé », est un parfum que les hommes n'aiment que sur les mannequins.

Mais pour moi, tout cela n'est plus un problème. Ce n'est plus rien que diffus regrets aux vents dérivants, dans les tourbillons à travers les désirs vagues et cons au loin à jamais. Si vous pouviez – ne serait-ce qu'un instant – percevoir avec justesse l'état subconscient mi-larvaire, mi-vermoulu, dans lequel je me laisse détacher !… Je le répète : il n'y a qu'une solution, c'est la finale. Ratisser systématiquement. Une seule dynamique : l'extermination. Oui, j'ai dans mes ancêtres un certain marquis.

5

C'est parce que Sade est un idéaliste qu'il prône le meurtre. Il n'y avait que lui pour imaginer de telles allégories. Car tout système est improbable. Il a raison : l'idéal, ce serait le Carnage pur et simple. Hélas, c'est quelque chose qu'on ne peut pas faire, qu'on ne sait pas faire, quelque chose comme voler dans les airs, respirer de l'eau, vivre deux cent cinquante ans : irréalisable. Le crime n'a pas encore trouvé de punition à sa mesure parce que au fond personne ne réalise l'aberration d'un tel acte, son « surréalisme » près duquel l'existence de Dieu paraît soudain éminemment concevable ! Seul Sade peut en parler, non seulement parce qu'il a tous les droits, mais grâce à l'immensité de son imagination. Car le meurtre est un fruit de l'imagination : l'obstination concentrique des Écritures du marquis nous le prouve. L'imagination de Sade n'est pas toute le marquis : si Sade invente tant de meurtres, c'est qu'il n'y croit pas, pas plus que moi qui vis – comme n'importe quel enfant du XXe siècle – parmi des milliards de meurtres « et décharge au milieu de cela ». S'il est exact de voir en Sade le Remplacement indiscutable de toutes les Grandes Têtes Molles du XVIIIe siècle, de Diderot à Montesquieu en passant par Voltaire, Kant et Rousseau, il est encore plus exact de voir comment il annule complètement Freud. Moi, j'ai toujours remplacé Freud par Sade. À quoi sert Freud, quand nous avons Sade ? À quoi sert un docteur sans littérature quand nous avons un souffrant écrivain ? Tout Freud est dans Sade, et plus. Tout le bordel freudien est dans le Boudoir, en mieux, en plus poétique, plus mystique, prodigieusement *écrit* non par un médecin mais par un malade, un animal, un prisonnier… Il y a longtemps que j'ai fait cette petite substitution : elle ne semble pas difficile, et pourtant si vous saviez comme elle vous change les couleurs comme elle vous détourne de toute la chianterie de notre siècle si clairement freudien et sadique, c'est-à-dire si peu sadien !

Sade encule Freud. Encore un peu il enculait Nietzsche. L'Anus Boche se défend bien : il est de taille. Mais la vraie transmutation des valeurs, c'est tout de même Sade qui l'a gagnée, ouvrier du recul des limites : il est d'une conscience professionnelle à toute épreuve, les mains sales et la facture sur des milliards de pages. Ça ne rigole pas ! S'il y a bien un écrivain du « raconter les horreurs d'une façon belle », c'est lui. L'écriture infatigable de Sade est l'une des plus précieuses de la Littérature française : on attend en fait comment il va faire swinguer tout ça. C'est ce qui est excitant. C'est littérairement que Sade est bandant.

Certains lisent Sade au premier degré, d'autres au deuxième, au huitième, au quatre-vingt-douzième : la progression est inversée ! Voici un des grands actifs à la décharge du Divin marquis pour moi : cette impossibilité pour la plupart des veaux de situer leur innommable curseur : le « A la Lettre » introuvable ! Qualité suprême des grands excessifs, des incommensurables excédents, ceux qui partent des limites, ceux qui commencent à penser à partir des bornes qu'il ne fallait pas franchir. L'énormité maniaque est la seule voie jouable pour aboutir au Mystère : ce n'est pas en demeurant *en route,* au bord du Juste-Milieu que l'on reçoit tous les trésors : l'Équivoque, le Problème que pose l'œuvre ne s'obtient pas au prix de l'éclectisme et de la vague ambiguïté ironique, mais en étant directement dans le vif de l'outrance, on gagne en *incrédulité,* mère de toutes les questions : on pose un miracle. On n'est pris au sérieux que lorsqu'on n'est pas cru. À force de traiter *pour rire,* devant tout le monde, mon père d'Arabe ignoble ou de Vieux débile et ma mère de Conasse Enculée, le paysage filial s'est peu à peu modifié à l'avantage de l'Allégorie je dirais, car je me considère comme un fanatique de l'outrance allégorique et péjorée, et mon devoir est d'en faire tourner lentement les hélices dans les grandes chairs molles de l'existence. De même que Céline trempe *en même temps* son bic dans l'extrême droite et l'extrême gauche, Sade est en avant même du plus premier degré du Crime : relaps incarcéré creusant à la petite cuillère le plus grand trou, le con le plus profond qu'aucune littérature ne pourra jamais envisager. Un trou long de millions de pages écrites sur des

rouleaux de papier hygiénique, tout seul, en cachot, gros et gras forçat, noble hippopotame dans les dentelles rongées de rats, un fou rire à chaudes larmes en se branlant de sa propre langue, de son phrasé admirable, ses répétitions de derviche, son incantatoire monotonie, son souffle euphorique, son lyrisme et ses dialogues, ses écrits de boîte en boîte aussi chinoises que des supplices, et ses démonstrations envoûtantes, circulaires et lentement lourdes, l'une des écritures les plus mouvementées, la plus dynamique, entièrement fondée sur la perception du Temps faussé (ou ajusté ?) par la prison ! Car en prison, le temps ne passe pas de la même manière : ça se sent dans l'écriture de Sade, sa rhétorique dépend entièrement de ça, ce cul entre l'espace et le temps…

La Littérature gagne à être emprisonnée. De *De Profundis* aux *Deux Étendards*, c'est vérifiable… Ne vous leurrez pas : tout écrivain écrit pour être écroué. La littérature est une telle magie noire qu'elle ne s'opère bien qu'en cellule, dans un cocon, surprise un petit matin, sans autre danger mortel que l'ablation d'un mot ou son rétablissement, ce qui, du reste, finit par se confondre. J'ai vécu toute la première partie de mon existence sur cet alexandrin : « La vie carcérale est l'idéal littéraire. » J'ai toujours été persuadé que la prison était le seul endroit possible pour écrire. Les grands artistes ont tous envie d'être emprisonnés comme des bêtes sauvages. Toute leur vie et toute leur œuvre ne sont qu'une quête désespérée de la geôle où, tranquilles, on a une vraie raison d'écrire et de payer ce qu'on a écrit. Certains se contentent de procès (Flaubert, Baudelaire) : c'est déjà pas si mal ! D'autres n'attendent pas les hommes : ils se condamnent eux-mêmes, Kafka chacal aux papillons, Proust papillon cloué au liège… Mais les plus forts sont les *condamnés !*… La Sentence du Chef-d'Œuvre ! Sésame ferme-toi ! L'ange avec les ailes au vestiaire ! Verlaine ! Oscar ! Jean Genet ! Lucien !…

Qui ne rêve pas d'être jeté en prison pour ce qu'il a écrit ? C'est le désir intime de bien des graphologues, je suis certain ! Tout Balzac pour un poème d'Ezra Pound ! Il est interdit de donner de la poésie aux animaux. Le monde est un zoo que Pound voit de sa cage. On aime venir arracher des griffes du vieux tigre quelques feuillets épars.

Céline, bien sûr, qui savait que la noblesse passait par les menottes. C'est la Classe suprême ! Enfermé n'est rien, c'est condamné à mort qu'il faut : c'est la seule fierté, l'unique but de l'homme de lettres. Condamné à mort pour ce qu'on a écrit ! Voilà la seule carte de visite qu'on s'arrache tous.

C'est là qu'on voit l'indicible complicité de la Subversion et de l'Inquisition. Les Lois n'ont qu'une justification : faire payer le prix fort aux débiteurs. Estampiller la vérité d'un danger qu'aucun buvard ne pourra sécher. Le calbuth d'acier pour les couilles au cul. Le visa du « quelque chose à dire ». Les Russes, les Argentins, tous les dissidents ne suffisent plus : on n'emprisonnera bientôt plus les idées mais la musique. Le jour où un musicien sera condamné à mort grâce à sa *musique*, parce qu'elle sera trop insupportablement dangereuse – le monde ira mieux.

Les Baumettes, voilà l'ambition suprême. Le centre de la Poésie. Le Panthéon des Crapules !… Je rajouterai que Sade, coupable de trois fois rien, est celui qu'on a mis le plus longtemps en Prison pour lui permettre *d'écrire* les crimes qui justifieraient sa détention. Le type même de l'écrivain criminel par excellence est celui qui est allé payer sa sentence à l'intérieur de sa punition : il a comme amorti par l'écriture des plus inimaginables méfaits de l'humanité son incarcération injuste. L'Erreur judiciaire était presque parfaite. Les vingt-sept années de Sodome, Justice ou les Prospérités du Cabanon, l'Innocence dans le Mouroir, le Crime Écrit de l'Infortune, ce que vous voudrez… La quête du pilori macère chez tous les poètes. Ce sont tous des hagards du boisseau. Sous le désir du couperet : voilà l'histoire.

6

Je n’ai qu’une passion : les livres. Pour moi, ce qui n’est pas dans un livre ne vaut rien. Tout ce qui est en dehors de la page faite ou à faire n’est qu’un sinistre brouillon. La vie est à mettre au propre. J’ai toujours considéré la pensée comme un rat qui grignote une poutre dans une vieille ferme. Beaucoup de personnes font une différence marquée entre l’écriture et la lecture : je ne me suis jamais senti coupable de lire davantage que ce que j’écris. Écrire ? Lire ? Rien de plus ! Beignets de cervelle que tout cela. Je crois qu’il faut lire énormément pour écrire un peu. On ne lit jamais assez. C’est en lisant comme un fou, moitié illuminé, moitié malade, qu’on entre dans cette espèce de rumeur interne, de monologue incessant qui permet d’écrire.

De tous les actes qu’un type de mon genre peut encore accomplir, le plus messianique est sans aucun doute la lecture. Lire et écrire sont les deux mêmes moitiés d’une activité immémoriale.

Lire est une pratique sensuelle, secrète, c’est ma rituelle démence intime quotidienne perpétuelle… J’entre dans les univers littéraires avec une espèce d’effroi suave. Les grands auteurs sont tous de grosses cathédrales où je m’enfouis dégueu-lassement. J’ai lu partout, comme j’écrivais : dans les hôtels, les villas, les trains, les voitures, les gares, les appartements. Rien ne me dérange parce que je suis perpétuellement dans la Littérature. Quand je m’approche d’une œuvre, je flageole des rotules, je me brise aux émois, je n’en peux plus : je me sens les ventricules s’entrelarder de grisants frissons ; je succombe d’évanouissements contenus, je deviens un petit bâton qui tremble et j’essaie de supporter – mais ça finit toujours mal parce que avant d’arriver jusqu’au bout, je me roule par terre, je hurle dans la bave –, j’essaie de supporter les passages les plus éprouvants de beauté et de force : une tirade du *Roi Lear*, un *Raccroc* de Tristan Corbière, la description d’une machine de Raymond Roussel, la fin d’un chapitre de John Cowper Powys ou la densité d’une page d’Élie Faure sont pour moi presque insoutenables. Je me sens désarçonné, emporté dans un univers de gifles et d’ébahissements, et mes relectures sont encore plus violentes : on dirait des accidents de la route… Je ne sais pas me tirer d’une lecture. Je lis jusqu’à manger mon cerveau. Je suis en nage. Je coule la chemise !

Je me suis aperçu que, pour beaucoup, lire est une sorte de péché. C’est le contraire de la vie. C’est rébarbatif. Comment peut-on trouver le temps de lire quand les plus beaux poèmes rampent dans les rues, que tous les romans courent sur les terrasses, qu’à chaque instant le bar joue les plus belles pièces et que le fumoir du grand salon donne les plus extraordinaires essais ? C’est ignorer la sensualité presque pornographique de la lecture, l’affrontement ignoble, cette rencontre colossale qui se passe quand le lecteur est au fond des mots qu’il lit, que tourbillonne autour de lui comme un lourd rapace la personnalité qui le séduit et dont il dépend.

Rien n’est moins insidieusement inscrit dans le programme de la Littérature que de sortir des livres. On dirait même que les livres sont faits pour ça : pour lâcher de la littérature, pour loufer littéraire ! Un livre, ça travaille, comme un fromage. C’est un objet redoutable qui a son germe propre. C’est la lampe d’Aladin.

Quelquefois, je suis pris d’une grande pulsion érotique pour la noblesse de ces objets. Je suis un fou des livres. Un fétichiste des livres. Je ne peux pas me passer de leur gravitation. J’ai besoin de sentir leur présence. Quand j’approche un livre, j’entends un lointain murmure étouffé et je vois l’auteur paré de mots. Un vrai livre, c’est l’hallucination du lecteur qui croit – ne serait-ce qu’au détour d’une phrase, dans la douleur d’un mot, dans la tristesse d’une saccade hémorragique de points de suspension, dans l’ironie d’une majuscule ou le cri d’un point d’exclamation – voir le corps de l’auteur. Écrire, c’est transmettre à travers les mots la sensation de sa propre présence, de son allure, de son immonde promiscuité. Si je lis un livre de James Joyce, je ne peux pas me détacher de sa figure

d'éthylique érudit, je rentre dans ses yeux crevés, je pince sa cravate, je m'accroche à ses bagouses, je peux compter les poils de sa mouche. Si je fais reposer sur mes genoux les œuvres complètes de Baudelaire, c'est comme si je caressais son crâne de canard démoralisé, c'est comme si je pataugeais dans sa syphilis… Et pareil pour Vallès, Cervantès, Pierre Loti, Suarès, Laforgue, que sais-je ! En extase, je pénètre dans le fouillis murmurant du livre, et plus je m'approche de l'œuvre, plus je libère les mots du livre, plus les phrases mouillent en moi. J'ai toujours eu ce rapport très physique avec les livres. Quelle exaltation que de découvrir ainsi une voix, d'entrer chez un autre et se retrouver chez soi. Une fois dans un livre, j'ai toujours été étonné qu'on puisse en sortir aussi facilement. J'envie encore aujourd'hui la sensation de ceux qui ouvrent pour la première fois un grand livre. Que j'aimerais être de nouveau cet intact garçon qui, en toute candeur, commence à lire *Les Deux Étendards, D'un château l'autre, Les Diaboliques, Impressions d'Afrique* ou *Le Voyage du Condottiere !* Et je ne parle pas non plus de ce désir au cœur battant qui use mon buste dès que je croise une librairie aux trésors rares, et l'acquisition (ou la non-acquisition) d'un livre est une des sensations les plus fortes que je me connaisse.

J'aime beaucoup les petites plaquettes avec quelques mots comme ça, jetés sur la page comme des moucherons viennent s'écraser contre le pare-brise. Mais j'ai surtout une grande tendresse pour les gros livres. Combien de fois ai-je pu observer, avec un arrière-goût de vieux sanglot, le résultat désordonné de la lutte d'une journée entière : *Wolf Soient* de Powys englouti dans la mollesse d'une banquette ou *Moby Dick* calmement posé sur un tabouret, et *Ulysse*, donc, sous un grand piano, et *La Divine Comédie* l'air de rien sur le banc d'un square, écrasée par les fesses splendides d'une vamp sexy !

J'aime les œuvres complètes, les livres immortels dont plus personne ne veut entendre parler, usés comme ils sont par les frénétiques commentaires des siècles. Les chefs-d'œuvre, c'est comme les dieux : ils existent mais personne ne veut y croire. Oh ! que j'aime tout ce qui a traîné dans toutes les mains, patiné par toutes les cervelles : les standards, les lieux communs, les putes, les chefs-d'œuvre ! … Ce qu'il y a de fascinant avec les livres impérissables, c'est leur fatalité : ils tombent toujours au bon moment. Je me demande même si ce ne sont pas les bons moments qui tournent autour d'eux : les charnières, les ouvertures, les plaies qu'ils font en débouchant sur l'humanité semblent obéir à un tel consentement qu'on jurerait que le cours de l'existence n'y est pour rien. Ce sont les chefs-d'œuvre qui dirigent la vie, à leur guise unique. Les hommes et la nature, les dieux et le cosmos, tout est régi, géré par les œuvres éternelles.

J'ai beaucoup vu la vie. Je me suis vraiment sali, offert, déçu, passionné… Mais j'avoue qu'en définitive, la véritable extase, elle est dans les livres… Ça oui ! là je me sens chez moi. Un livre, c'est sérieux : ce n'est pas de la rigolade… Mes lectures ont été plus importantes que mes expériences. Je me suis dépensé physiquement avec les livres. Jamais dans l'existence. J'ai vécu surtout dans le défoncé des divans, vous savez… Je suis le genre de type qui s'installe dans un canapé pendant quarante-huit heures avec un gros bouquin…

7

Plus on écrit, moins on communique avec les autres. C'est le plus grand recul, le plus tragique mutisme que peut espérer un être humain, silence qui lui donne toute sa musique et tout son sens. La littérature ne travaille pas dans les vapes. Elle n'avance pas par « spectres » divers, elle travaille dans la mort, dans la réalité, c'est la réalité.

Se servir des mots ! Ces bâtards de mots ! Les mots, c'est comme le blues, ça fait partie du domaine public : il faut trouver une mélodie qui parcoure la trame, qui explore le carcan. Les mots sont lourds de sens parce que tout le monde s'en sert. Ils ressemblent à ces gros buffles d'Afrique qui se roulent dans la boue : leur saleté a quelque chose de sacré, de noble.

L'écriture est moins tyrannique que le langage parlé, on n'est pas obligé d'insister sur un seul sens. Dans le parlé, la vitesse de compréhension gêne la majesté du sens et du son, alors que sur le papier on peut prononcer les mots d'une façon idéale, on peut faire manger le sens à plusieurs râteliers. La langue parlée, c'est pour les gens brillants, les conférenciers, les virtuoses, les concertistes. La littérature fait rouler le dé d'une tout autre manière pour mettre en valeur tous les sens possibles et impossibles et jouer sur leur combiné, une section de sens orchestrée. C'est le même dé qui sert à plusieurs jeux. C'est un tapis très spécial que la page où viennent se rouler les mots, cabrioler dans la pelouse.

Ce ne sont pas les gros mots qu'il faut chercher, ni l'argot. Ce sont les mots salis, comme Miles Davis salit, salive ses notes dans ses chorus. Et aussi les grands mots creux, parce qu'ils résonnent mieux. Ou alors les mots forts. Par exemple, *Charme* et *Enculé* ont la même force. Bien qu'ils ne signifient pas la même chose, ils vont dans le même sens.

Les mots ne sont pas de simples mots. Ils tombent *sous* le sens. Ce sont des espèces de mariées qui traînent derrière elles des kilos d'échafaudages de gazes subtiles et lourdes. Je n'aime pas les mots à la légère, j'aime les mots lourds, lourds de sens, croulant sous l'usure du sens.

Il existe des mots qui ne veulent rien dire mais qui sont bien pratiques. Chef-d'œuvre, génie, beauté… J'aime employer le mot *beau*, parce qu'il est très puissant dans la subjectivité du lecteur. Ceci est beau ! Ça fait une bombe dans l'esprit qui lit. Il voit tout de suite ce que je veux dire sans que je sache à quoi je lui ai fait penser. Ce qu'il trouve beau est ce qui compte le plus à ses yeux. C'est pas la peine de lutter contre ça. Ce ne sont que des mots, comme on dit, et il faut utiliser leur efficacité ancestrale, au moins auront-ils conservé quelque intérêt.

Pareil pour le roman. La vie est un roman. C'est vrai ! Plus romancée, plus romanesque, plus romantique que tous les romans. Sans aucun doute. C'est la timbale aux poncifs chiants ! Moi, j'écris ma littérature comme un roman. C'est le roman de la Littérature en train de détruire un individu.

II
LE SWING DES CHOSES

1.

« Le Jazz ne m’intéresse pas plus que les Beatles. »

Glenn Gould.

Si l’on songe que j’ai été élevé dans l’ombre de Lester Young, que je me suis fait raconter des milliers de fois les attitudes impénétrables de Bud Powell et que les comportements clos de Thelonious Monk m’ont appris les trois quarts de ce que je sais, on n’aura pas de mal à imaginer pourquoi j’ai choisi d’écrire pour m’exprimer.

La littérature, ce ne sont pas des mots : c’est un langage qui ressemble aux mots, qui est plutôt une musique qui essaie de ressembler aux mots, et c’est dans cet effort que passe la Littérature, c’est lui qui constitue la Littérature. Cette parole à voix basse, si basse qu’elle ne peut pas se prononcer et que la langue seule dans ses plus lourds secrets peut fixer. La Littérature qui a tant besoin de musique pour être vraie !

Mingus raconte qu’il comprenait très distinctement les notes que jouait Parker, que Bird envoyait de vrais messages, comme une pensée articulée, exactement comme s’il avait prononcé des phrases, et que lui-même était capable de le faire avec sa basse. Certains comprennent le langage des chats ou des oiseaux. Moi, c’est la Littérature. Quand je lis le comte de Lautréamont, j’arrive à le comprendre comme s’il parlait avec des mots. C’est aussi clair que s’il s’exprimait avec des mots.

Il existe dans l’homme une espèce de ronronnement interne qui est en dessous encore du monologue intérieur : c’est une trame harmonique infaillible, intimement mêlée à la machine humaine et qui vient de plus bas que l’instinct. C’est sur cette harmonie qui ronronne que la pensée d’abord, les mots ensuite viennent se construire. En parlant et plus encore en écrivant (la parole n’est qu’un brouillon), on met sur ces accords, sur le tissu de sons incontrôlables, les mots qui ressemblent le plus à ces onomatopées ancestrales en soi, des entrailles barries… D’ailleurs, la Musique est la meilleure façon de *dire* sans passer par les mots. La musique est un cancer mystique : elle envahit le temps comme la peinture l’espace. C’est une métaphysique du silence, lequel d’ailleurs peut être considéré comme une métaphore du Temps.

La Musique est ce par quoi tout art veut terminer. C’est le dernier soupir. Le langage poétique est une musique difficile. Le vrai langage, c’est tout dire avec des notes, avec des onomatopées. Tout transformer en musique, comprendre chaque bruit comme si c’était un mot, un sous-mot.

J’aime beaucoup les onomatopées. J’aimerais même qu’on ne puisse s’exprimer que comme ça. J’aurais souhaité que l’expression fût totale avec des onomatopées.

Le Jazz y réussit magistralement. Tout est dans le Jazz. Le Jazz suffit. Quand trois cents milliards d’individus butés seront persuadés que Ravel et Monk, c’est *rigoureusement* la même chose, il n’y aura plus d’Apocalypse, d’elle-même la fin du monde ira se « finir » ailleurs, dans les étoiles…

C’est parce que la plupart des êtres ne sont pas Jazz que la terre est nulle. Quelqu’un qui n’est pas Jazz m’a toujours paru un véritable martien. J’ai beaucoup de mal à concevoir un individu qui va dans la mort sans avoir connu cette transe, sans avoir ressenti son ventre se hacher dedans en écoutant une introduction de Basie, sans avoir voulu ou pu choisir cette voie-là, cette éthique du corps et de l’âme qui sauve *d’avance.*

Je ne suis pas moi un écrivain « passionné » par le Jazz mais qui n’en parle jamais. Avez-vous remarqué comme c’est toujours vu de loin, le Jazz ? Même ceux qui se targuent amateurs, au moment de s’exprimer, ils se rétractent. Il n’y a pas un seul écrivain de Jazz. Seuls les incompétents s’y sont risqués : ça nous donne les ignominieuses histoires de drogues, les polars cacophoniques. Les compétents se taisent. Ils n’accrochent pas. Moi, je mets le Jazz au centre de ma pensée. Il est hors de question de l’exclure de ma création. C’est parce que j’ai trop tôt remplacé la culture littéraire et

philosophique classique par le Jazz que mon livre en est si naturellement imprégné.

À longueur d'ouvrages, les écrivains nous serinent avec leurs références musicales et philosophiques, toujours les mêmes… Freud par-ci, Wagner par-là, Bach et Platon !… Merde, personne ne dit rien ! On gobe béats… Pourquoi n'aurais-je pas le droit de parler des chorus de Lester Young, de l'histoire de l'orchestre de Duke ou de me pencher pendant trois pages sur la sonorité de Miles Davis ? J'en ai assez de toutes ces révérences interminables aux grandes Tronches Molles de la Philosophie ou de la Grande Musique qui impressionnent tous les gogos et dont les blancots des Lettres se servent comme « clés » pour « faire littéraire ». Quelle dégoûtation que toutes ces thèses soporifiques qu'on persiste à soutenir à l'époque où il existe encore des êtres humains qui ont eu la chance d'entendre Charlie Parker en direct !

Il est normal que Powys, Dali ou Borges soient restés insensibles à la musique. Comment les fausses envolées lyriques, les sordides logiques de virtuoses dérisoires et l'atmosphère terriblement scolaire de la Musique Classique auraient pu toucher ces esprits irréductiblement *livresques ?*… Pourtant, je suis certain que si, par les avatars spéciaux des circonstances, la poésie morbide de la trompette de Miles Davis avait pu être révélée à Powys, si Dali avait pu rencontrer Roland Kirk et Borges deviner chez Charlie Parker la rouerie complexe qu'ils ont en commun, l'évidence des splendeurs de la Grande Musique (le Jazz) les aurait illuminés, sans aucun doute, jusque dans leurs œuvres, et pour toujours.

Beaucoup de mélomanes se croient musiciens. Ils aiment la musique mais n'en suivent pas le dessin. Une oreille quelle qu'elle soit, devrait être capable de repérer un accord donné dans un morceau, de savoir *où on en est*. Il ne suffit pas d'être passé par le conservatoire ou de chanter « juste » : il faut aussi remarquer une note à côté dans un chorus sur le blues. Aillent coucher ! Beaucoup de « classiques » sont comme ça. Sourds snobs vautrés dans *Vidée* de la Musique.

La question du swing ? Ça, ils ne le ressentent pas. Bon, très bien : c'est qu'ils n'entendent rien : le ventre est creux : ils ne voient pas la beauté du Truc, ils jugent ça d'après le papier, toutes les têtes sont remplies de paperasses froissées… Pour eux, trois notes en tierce sur un accord jouées par Satchmo, c'est toujours trois notes : c'est le B.A. Ba du premier trompette venu, balbutiant bambin… Passant à côté de l'émotion, il ne reste naturellement plus grand-chose… Ils sont malheureux comme les pierres : trois canards et puis s'en vont ! Comme en plus, ils ne pigent pas le *sens* par rapport au morceau de ces trois pauvres notes sales, ça ne leur dit rien de s'évanouir ! Il faut les comprendre : c'est ainsi que les aveugles eux-mêmes se désaccordent. Il faut relire André Suarès qui a donné à l'envers la plus belle définition du Jazz en 1931 : « Le Jazz est l'argot de la musique. Le Jazz est cyniquement l'orchestre des brutes au pouce non opposable et aux pieds encore préhensiles, dans la forêt du Vaudou. Il est tout excès et par là plus que monotone : le singe est livré à lui-même. Sans mœurs, sans discipline, tombé dans tous les taillis de l'instinct, montrant sa viande à nu dans tous ses bonds, et son cœur qui est une viande plus obscène encore. » Boulez lui-même, dont la largesse d'esprit n'est plus en cours de percement, semble toujours lamentablement frigide à notre « Musique de Brasserie »…

C'est l'existence ! Pour nous, les accords de Monk ou de Bud sont très recherchés et modernes à mort. Les Classiques lisent ça comme le journal, ils connaissent tout ça par cœur depuis 1915 ! Passant à côté du swing qui en fait tout l'intérêt, ils trouvent ça sans intérêt… C'est toujours la même vieille histoire : les gens, et même les plus lettrés, considèrent à tout casser le Jazz comme un phénomène social exemplaire, ou bien musical… Ils parlent de Stravinski qui a introduit le Jazz, ils parlent de l'époque « Swing », ils parlent de John McLaughlin comme si c'était du Jazz, ils parlent du Free, du Soul, du Funk… Ils lancent des bouts de mots sans signification comme ça. Ils en sont tous finalement toujours au « Jass-band », à Paul Whiteman, à Ray Ventura… Je suis pris véritablement à chaque fois d'une pulsion de meurtre sadique quand j'entends quel emploi on ose faire du mot « swing » par

exemple… Ceci swingue, cela swingue, ce rock swingue, au *Palace* ça swingue, le « Country », ça swingue bien !… Aberrant ! Assassinable ! Bazookable ! Je ne peux plus supporter ces jeunes et ces moins jeunes qui parlent de swing sans jamais avoir écouté un Basie de leur vie, qui confondent ce mot sacré avec le goal qui sautille et Marcel qui chauffe !… Il y a vraiment de quoi les empaler tous. Les petites frappes d'abord qui reconnaissent le Jazz à partir de Chick Coréa, et les vieux cons ensuite, qui trouvent que les musiques de Brassens ou de Charles Trenet rappellent un peu le Jazz : c'est gai, ça balance !

Les plus finauds sont encore plus épais. Le swing, c'est le pied qui bat la mesure. Le Jazz, c'est le débraillé étudié de Nougaro ou les carottes des néo-Bechets au pied de la tour Montparnasse. C'est la violence des Panthers. Le Jazz, c'est le jazz-rock, donc c'est de la merde, donc c'est formidable : dans les deux cas, le Jazz n'y est pas, c'est toujours le « Jouez-moi donc un *air de Jazz !* »

2.

L'existence, j'adore ça, mais une fois que c'est passé, c'est passé. Le Jazz, le lendemain, ça revient.

Le Jazz n'est pas seulement la conjugaison entre le tam-tam et la musique, c'est aussi une philosophie, la plus grande peut-être, qui met d'accord tout le monde par un geste, un regard, une note. On ne peut pas discuter là-dessus. Il y a ceux qui sont Jazz et ceux qui ne le sont pas. Il suffit de faire fredonner un type et on sait tout de suite. C'est fini. On peut passer des disques, des photos, écouter des anecdotes. C'est le propre d'un grand art que de ne plus pouvoir s'exprimer que par anecdotes. C'est ce qui fait sa supériorité sur la littérature ou la philosophie sur lesquelles on peut discuter des heures, écrire des centaines de livres pour rien. Finalement, c'est beaucoup moins précis que le Jazz. C'est plus vaste, il faut dire. L'esprit de l'individu humain qui a toujours existé et existé progressivement depuis l'homme singe jusqu'à nos jours a un passé de trente mille ans, mais le Jazz est plus dense : il a un passé tout petit et on a l'impression que c'est encore plus vieux.

Ce qui est également prodigieux dans la vitesse du Jazz, c'est que tous les maîtres sont contemporains. Je veux dire que les créateurs ne sont pas beaucoup plus vieux que les suiveurs. Tous les interprètes de cette musique et tous ses disciples ont partagé le même segment de vie que leurs Maîtres. Imagine-t-on Debussy contemporain de Samson François, lui serrant la main dans les coulisses ?

C'est ce qui donne à l'histoire du jazz sa formidable dynamique, son côté « course irrattrapable » où naturellement plus personne n'a le temps de travailler un monde, car son propre créateur est déjà ailleurs. Comment aller plus loin dans Miles que Miles lui-même ? Le Jazz est un art plein de Picassos. Peut-être les jazzmen viennent-ils d'inventer, comme ça, en l'espace de cinquante ans, une manière de vivre, une autre façon d'exister, un état d'esprit universel qui dépasse la musique et toute autre forme d'art… La musique classique est très primitive à côté du Jazz : on dirait qu'ils font de la lecture le soir avant de s'endormir, tous ces types qui rejouent les improvisations écrites des vieilles barbes passées, ces forfantaires qui, parce qu'ils sont musiciens, ont fait chier toute l'Europe ! La musique classique me niffle autant que les églises romanes. Incompatible ! On se régale aux beaux accords, mais finalement nous n'y comprenons rien. La littérature dispense de toute la musique classique. Moi, au moins, j'ai les glaouïes de l'avouer. Tous les jazzmen ne sont pas comme ça : ils résistent au sommeil, mais dès que le barbeur a le dos tourné, ils remettent un disque de Charlie Christian.

Il n'y a que le swing qui m'intéresse.

Ça ne veut rien dire si ça ne swingue pas. L'aphorisme de Duke devrait être inscrit en lettres de feu dans le ciel toute la journée.

Ils sont tous là à penser au bop, à Omette ! Ah ! quelle initiative de l'impudence ! Ils veulent tous jouer au plus fin. Ils croient qu'ils en sont à *Donna Lee* parce qu'ils en jouent toutes les notes, alors qu'ils ne sont même pas arrivés à mettre en place les deux notes de *C Jam Blues !* C'est alors l'heure d'arborer les beaux accords pour cacher l'absence de swing. Ô imposture ! Voilà le mirobolant refuge des suiveurs nases : les jolis accords. Ils n'oublient qu'une chose, ces bebopeurs du pauvre, c'est le swing.

Ni Monk ni Parker n'ont délaissé le swing au profit de l'harmonie. Les Américains parlent beaucoup d'harmonie parce que le swing n'est plus un problème pour eux. Ils n'y pensent plus. Ici non plus, mais c'est parce qu'ils s'en foutent, ils ne l'ont jamais ressenti. Il ne les habite pas du tout, ce swing *obligatoire*, fondement de toute musique de Jazz, de Louis Armstrong à Miles Davis.

J'échange toutes les quintes diminuées du monde contre un refrain de Fats Waller.

Une note de swing, et on atteint en l'espace d'une fraction de seconde la vérité du Jazz, quel que soit son niveau. Ça, ils ne le comprendront jamais, ces taches. C'est déjà pourtant énorme comme ambition. Si un musicien a swingué dans toute une soirée, ne fût-ce que sur une note, il est illuminé, ça y est, il a atteint les étoiles, il est sauvé. Un musicien de Jazz français ne devrait penser qu'à ça. Arriver dans une boîte uniquement pour cette note-là. Faire une tournée de cent jours pour décrocher un soir de forme cette note-ci, l'unique qui rachète tout ; provisoirement…

Le swing n'est pas un style : le swing est la caractéristique quasi ethnique du Jazz, il est inhérent. Il n'y a que le maréchal Pétain pour faire une différence : il a dit : « Le Jazz est nègre, mais le swing est juif ! » Authentique !

Le Middle Jazz est le style le plus difficile du Jazz, mais c'est celui où devraient humblement se cantonner les musiciens atroces français. Le plus difficile, car le plus neutre : on s'y place comme Basie, on part de là : swinguer sur Gershwin en gros. Tandis que swinguer sur Parker, c'est déjà la gageure. Si on touche au bop, c'est vite démodé. Ça se fane en respirant. Rien ne fout plus le cafard qu'un thème de Parker rejoué ici ou ailleurs, déshalluciné totalement, avec des petits pains de mise en place « pas graves », des notes qui manquent un peu sur les bords, tout joué comme un concerto chiatique. Zéro.

Quant au free, n'en parlons même pas. Ils sont tous enfermés dans leur liberté comme dans une prison. C'est la liberté avec les fers barbelés. Ils répètent ce que les Noirs ont fait, mais sans énergie ni raison, sans comprendre que le free fut une révolte politique à la « Black Panther ». Quel rapport ont ces timides quadragénaires végétariens post-hippies qui grognassent dans leurs clarinettes contrebasses, avec les rages d'Ayler, de l'ex-Shepp ou de Braxton ?…

Je ne supporte que ceux qui dénigrent le swing tout en y accédant. La plupart des « religieusement be-bop » ne connaissent rien de tout ce qui a précédé Parker et surtout, ils sont incapables de jouer à la Fats Waller ou à la Basie authentiquement : ils disent qu'ils aiment le « swing », mais c'est pour faire comme tout le monde, pour faire le « non-sectaire » : en fait, ils s'en foutent et sont totalement incompétents. Le Jazz dépasse la musique. Moi je ne veux en retenir que les swingueurs, sans distinction de styles. Le swing est universel : il est dans les choses depuis le début des temps, et ce sont les nègres qui l'ont découvert au XXe siècle, comme Pasteur a découvert la rage (ou son vaccin ?). Le swing existait avant le Jazz mais personne ne savait ce que c'était. Tout le monde est sensible au swing latent de la vie et n'importe quel con est ébranlé par le swing, même s'il ne le sait pas. Le swing est une vérité biologique de l'être humain et de la nature. Le swing est un battement de cœur, pas de mesure. Les Noirs sont les détenteurs absolus du swing. Un Blanc qui swingue comme un Noir, ne serait-ce qu'un instant, peut s'estimer heureux pour toute sa vie. On crée dans l'instant où l'on swingue. On reconnaît le swing mais on ne peut pas l'expliquer : c'est inexplicable, comme la Foi, le Désir, la Faim, la Poésie, l'Orgasme. Qu'est-ce que le swing ? Est-ce que vous pouvez m'expliquer l'odeur de la lavande ?

3.

« On le disait très original… Avec des bonnets, des chapeaux curieux. »
Joseph Poli.
T.F.1, 17 février 1982.

Monk est peut-être la philosophie qui m'a le plus marqué. Tout mon développement psychologique, psychique, philosophique, esthétique, et je dirais même éthique, dépend, d'une façon ou d'une autre, totalement de sa musique.

Depuis le jour où j'ai croisé son regard dans les coulisses de l'Olympia, je vis dans l'ombre de ce type. Je me suis laissé ombrager, je me suis laissé ombrer par cette espèce de bloc gelé, cette entité universelle du givre qui embrasse à la fois chez lui comportement, musique, pensée, présence.

Pour un enfant qui voit Monk comme je l'ai vu, c'est exactement comme si sur moi s'était écroulé le poids d'une révélation d'ordre cosmique.

Quelques amateurs un peu verdâtres le suivaient. Je me souviens : ils lui tendaient des bouts de papier. Le musicien, à l'aide d'un gros stylo mal installé dans sa patte, écrivait très maladroitement son nom sur toutes les surfaces blanches qu'on lui présentait. Il inscrivait les lettres énormes qui le définissent en très gros : des fois, c'était raté, la chose à moitié, le mot s'achevait dans le vide, il continuait à le tracer rageusement dans les airs, en agitant sa grosse carcasse qui laissait échapper quelques particules encore, des bouts de verre, des cristaux de neige. Il avait ça en lui. Il sortait de ses MONK MONK MONK…

Depuis, un thème de Monk, une déclaration de Monk, une absence de déclaration de Monk, un film, une photo de lui me renseignent plus sur l'existence et la façon de me déplacer dans le courant vital que toutes les philosophies, toutes les sciences.

Toute vraie musique est philosophique. Monk est le plus grand philosophe, parce qu'il a inventé avec sa musique une nouvelle façon de vivre. Sa thématique est le manuel philosophique le plus original que je connaisse. *La Sphère* est une direction qui dépasse la musique mais que la musique exprime totalement. C'est presque une destinée. Pour certains, c'est un noir qui joue du piano. Pour moi, c'est ce qui s'est passé de plus important depuis les présocratiques.

Comme Brancusi, Monk est un créateur qui reproduit les rnêmes thèmes à l'infini. Inlassablement, il improvise sur de nouvelles matières, dans de nouveaux formats les mêmes morceaux, une fois pour toutes. À part quelques standards qu'il juge assez monkifs pour être monkionnisés, il ne joue, improvise et fait improviser ses musiciens que sur cette soixante-dizaine de théorèmes géniaux, ces joyaux qui brûlent les doigts et qu'il faut aller chercher à deux cents mètres dans la vase par forages insensés comme on remonte les suicidés…

Monk est aussi le plus grand *pianiste* de tous les temps. Il n'y a pas de « carence » qui tienne ! Ils ne comprennent rien. Ah ! Monk n'envahit pas le clavier de mille doigts ! Oh non ! il n'accompagne pas en coupant les accords comme des rondelles de saucisson ! J'ai horreur du « bel accompagnement » : cette escalade de fractures ouvertes, ces interventions, ces montées de glaviots solides, tout ce snobisme viril du clavier arrière ! On dirait des blocs de sucre qu'on casse et dont le sirop interne vous dégouline dans les manches ! Ou alors ça accompagne par caresses molles, les mains font des vagues qui se jettent, par je ne sais quel Neptune las, sur les quatre-vingt-huit écueils…

Non, la folie de l'accompagnement de la Sphère est basée sur un mélange angoissant de discrétion et de présence, d'effacement et d'incursion. Ses silences ne sont pas des trous : aucune note ne manque. Le fait qu'il soit là sans rien dire derrière les chorus suffit à colorer tout le morceau. Il envahit tout, il dévore les musiciens. Son silence oppressant pousse les solistes dans leurs derniers retranchements : il ôte le filet, les funambules s'appliquent. On le sent là comme on sent Freddie Green chez Basie sans l'entendre, à la différence de taille (et dramatique) que Green joue ! Monk ne

joue pas : il force à ne plus écouter que la rythmique, cette rythmique si carrée, avec la charleston bien marquée, pesante et très peu be-bop (juste ce qu'il faut). Monk attend le silence. C'est son déroutant procédé d'abstinence. Il joue sur l'imagination de l'auditeur qui prolonge ce silence.

Quand Monk pose ou prélève un accord, on ne comprend que lui : il revient sur terre, c'est-à-dire d'une autre planète : la sienne. Il commence son chorus, il tripote d'une dizaine de doigts des gros triolets gras de beurre et fait le royal dans l'aigu.

J'aimerais toute ma vie ses mains aux doigts cambrés qui flottent au-dessus du clavier entre deux accords, en suspens pour attendre le découpage comme s'il était en avance sur sa propre hésitation. La première fois que j'ai entendu la démarche cahotante des mains de Thelonious, j'ai sauté en l'air de joie, je riais de beauté, je venais de naître au Son. Il faut voir comment il s'appuie sur les accords ! Comment, après avoir joué la note, il fait glisser son doigt sur l'ivoire comme pour la ramener à lui. C'est le Sphinx de la Nuance. Il passe devant une note et lui donne un coup de phalange comme un clin d'œil, ou plutôt comme chez les fauves des gestes de pattes ultra-rapides qui ont l'air très doux et lents et qui viennent d'arracher un bras ou de déchirer une carotide. Il attend au tournant la dernière fraction de seconde pour appuyer la note, et quelquefois c'est trop tard : la mesure est passée, Monk la reprend, se corrige, rature dans le temps même, recolle les taraillettes cahin-caha. Les harmonies se bousculent sur une portée en chantier avec des échafaudages de barres de mesure rafistolées à la Dubout. À la Dubout Tragique, bien sûr…

Ou alors, il fait reposer toute une épaule sur une résolution dramatique, ou enjambe une gamme comme un grand écart osé, et fait s'écrouler sa main sur deux, trois, quatre notes « postopératoires ». Il peut passer plusieurs grilles de blues sur la jambe de bois d'un long chorus clopin-clopant de triolets de noires.

Monk semble avoir peur du toucher. C'est l'effroi de la retenue. Je connais ça. Je ressens profondément au bout de mes propres doigts cette angoisse du contact qui provoque au dernier instant une espèce de brusquerie du geste et qui fait de vos mains des serres à carnages, des terreurs pour les interrupteurs, pour seins de femmes, pour boutons de chemise. C'est la délicatesse tellement redoutée qui meurtrit ce qu'elle va toucher.

Monk a bien compris que la main gauche n'était pas là pour faire la pige à la mélodique papatte droite par des accords « déments », mais pour enfoncer la grille avec de grosses punaises, des notes uniques qui associent de leur plénitude l'accord, qui le contiennent pour tout dire, qui imposent sa suggestion. De là que le doigt cherche si hagard le gros clou grave, en bas, là. C'est pour courir, se dégourdir les jambes, que la main gauche aime dérober à la main droite ses traits les plus audacieux, ses plus chics aigus en venant le monter ainsi, en levrette, puis redescendre, la queue entre les jambes, les escaliers glissants de la cave basse et s'enfouir, comme Duke, dans quelque pédale immémoriale.

Je ne suis jamais parvenu à préférer quelques-uns des thèmes de Monk aux autres. Chacun d'eux est indispensable et aussi important pour l'équilibre du monde. Les ballades complexes et luxuriantes d'accords dramatiques ne me ravissent pas plus que les tragiques clownesques et mongoloïdes ritournelles d'apocalypse sur une seule harmonie.

Je me revois tout gosse, beige encore, au trombone à coulisse à déchiffrer ce morceau quasi shakespearien qu'est *Brilliant Corners*, plein d'araignées exaltées, d'ânes aux piquets qui braient leurs tirades, de sarabandes de fous évadés, gambadantes fées sales dans un verger mouillé ! Brilliant Corners ! Brilliant Corners ! Aujourd'hui où l'on s'extasie sur les titres insolites, « surréalistes » de Magritte ou d'Erik Satie, il serait bon de remettre les pendules à leur place en consacrant pour chacun des thèmes de Thelonious Monk un essai de la grosseur minimale de la première partie (A-H) de l'Annuaire officiel des abonnés au téléphone de la ville de Paris.

Monk les compose un à un comme des sonnets de granit, à la taille directe. Que ce soit *Shuffle Boil* ou *Bemsha Swing*, qui est un de ces morceaux « montés » à deux niveaux, une espèce de discours à

deux remontrances… Vous avez aussi les lourds blues sudistes : *Functionnal*, *Something in Blue*, *Round Lights*. Et puis *Bright Mississipi* ou *Evidence :* les standards dépouillés de leurs sempiternelles montées d'accords, saucissons nus, arêtes de vieux ours… Et encore *l'Ugly Beauty* fascinante et poignante avec ses larges hanches graves et qu'on voit comme réfléchir à quelque chose, mais à quoi ? Et *Raise Four* ou *Blue Hawk*, autres sortes de blues monkien sur 4-3 notes, typique riff givré en forme de pied de nez (avec la goutte !). Et encore *Boo Boo's Birthday* dont personne ne parle jamais, gâteau d'anniversaire pour un petit enfant martien qui s'y reprend à plusieurs fois pour souffler ses bougies. *Ask Me Now*, chialante ballade harmonisée par les lents balancements de sacs des dockers d'un port du Nord, à l'aube aphteuse. Et *Criss Cross*, est-ce bien ce kangourou qui avance et recule, avance et recule, par saccades de séries de bonds, se pose et rebondit, se repose et bondit encore, hop, sort du champ…

Thelonious n'est pas seulement une excroissance du Jazz, c'est carrément une tumeur, un polype, une boursouflure de la race humaine. Il est enfermé dans un sarcophage inviolable. Rien ne l'abîme. Il est là, comme la nuit tous les soirs.

Tous les grands musiciens de Jazz (les Noirs américains, bien sûr) sont à peu près comme ça. Leur torpeur est défensive. Ils ont l'attitude la plus géniale qui soit : celle de se coudre ainsi, de ne plus discuter : ils s'enferment dans leur univers et ne communiquent plus que par la musique. Ils s'absentent dans les alléluias morbides ou des simulations de mongolianisme.

On en a vu quelques-uns pencher la tête et baver en montrant les dents comme de vieux chiens aveugles. Et d'autres se peigner les moustaches pendant vingt minutes devant la glace de leur loge. D'autres ruinés par l'alcool, en pyjama, coiffés d'incroyables chapeaux à 4 heures du matin, hurlant dans le décolleté des jolies femmes ou gardant une pose jusqu'à la fin de l'aurore. Et d'autres encore en spectres immobiles, la bouche ouverte dans leurs grognements, plongés dans des comas spéciaux, et puis tous finalement, plus ou moins fantochatiques, complètement hors des hommes. Tous ces grands corps misérables, épuisés, abrutis, décrochent tous peu à peu en infirmes volontaires…

Il est aisé de prêter à cette amorphe rigueur des mobiles à la fois raciaux et stupéfiants. Les paradis en préfabriqué et les problèmes personnels n'abritent pas seuls les chimères de ces types, ils ne provoquent pas seuls tous ces silences. On remarque dans leur musique même, plus ou moins soulignée, cette étonnante philosophie de la dérive, ce goût pour l'absence, l'oubli, l'apathie, l'attente, tout ce lyrisme de l'Inerte qui accompagne la plus grande énergie créatrice de tous les temps.

Les jazzmen se savent détenteurs d'une vérité si incontestable qu'ils sont harassés de fatigue à l'idée de l'effort qu'il faudrait qu'ils déploient pour la communiquer : ils sont écœurés que tant de splendeur ait tant de difficulté à se transmettre.

Tous ces types étaient des bêtes à musique. Ils étaient ignorants de tout le reste. Tout génie a un âge mental de quatre ans. Je n'imagine pas plus Van Gogh sachant correctement lacer ses souliers que Bud Powell pouvant traverser une rue tout seul.

La vie du Jazz, sa vitesse, sa cruauté, sa misère, tout le bordel historique appellent la drogue. Tout le monde sait qu'ils ont pu jouer non pas grâce à la drogue mais malgré elle. Lester aurait été aussi génial sans alcool, mais il aurait eu plus l'occasion de le montrer. La ruine est le prix du chorus.

Je dirais même que la drogue ne trouve sa plus authentique justification que dans le Jazz. Parker avait plus de raison de se défoncer que Baudelaire. Il y a une sorte de quête parfaitement raisonnée chez Baudelaire, et plus tard chez Gilbert-Lecomte, qui n'existe pas chez les jazzmen. Seul Artaud semble se rapprocher vraiment de l'état d'esprit du Jazz qui est la Volonté de Résistance, la lutte pour créer en dépit des souffrances, et non la recherche d'une angoisse ou d'une volupté qui dicterait les œuvres. Baudelaire a trouvé une inspiration dans la dope : elle a servi son travail. Chez les hommes du Jazz elle le sauve, au détriment de leurs vies. Aucun dandysme d'aucune sorte n'est de mise ici : il suffit de voir, ne serait-ce qu'une fois, la tête de Sam Woodyard. Les jazzmen sont déjà en Enfer : ils

n'ont pas besoin de visa.

D'un autre côté, le nombre de drogués injustifiés est péniblement imaginable. J'ai vraiment horreur de ce petit rite puéril de la défonce convenable que pratiquent ces pauvres types de musiciens français avant de jouer. Comme si ça pouvait leur être d'un quelconque secours ! Ils resteront tous dans leur médiocrité mesquine, leurs sordides problèmes de musiciens, petits petits, toute bassesse, toute hypocrisie.

Il n'y a pas à s'étonner du soin extrême que mettent les grands artistes à se défoncer la gueule. Noirs, pauvres et géniaux : c'est beaucoup pour des seuls hommes. Pour la plupart, la drogue c'est pour être bien certains d'être asocial. Il est très rare celui qui prend la seringue parce qu'il y est obligé par les hommes. Je suis la preuve vivante que le type le plus en dehors de tout peut se passer de la drogue. J'ai mes secrets.

Moi, je n'ai pas le droit de me droguer. Je n'ai pas du tout envie de tricher. La drogue fausserait le jeu. La drogue, c'est encore aspirer à *sortir*, à forcer le délire, à se reposer un peu de soi, à s'absenter… Que pourrait-elle apporter à un être comme moi qui ne veut pas s'oublier justement ? Je n'ai pas besoin de fuir cette réalité : elle m'est déjà absente, refusée, interdite. Je n'ai jamais quitté le fond du gour : j'ai de la vase plein l'extase. Ça ne m'intéresse pas du tout de *perdre* des sensations avec la drogue, de louper ce qui se passe, de partir en fausse démence pour retomber ensuite : je n'ai pas d'endroit où retomber justement. Surtout ne jamais s'évader : rater un instant de la lucide misère que je transporte, quel péché ! Mortel ! Je veux dépendre de mon délire et non le commander, le payer à tempérament… Toutes les visions de drogués se ressemblent parce qu'ils veulent voir tous la même chose. C'est l'usine à visions ! Le psychédélique fonctionnariat ! La Corvée du Délire ! Non, pour moi la drogue serait malhonnête. Je ne veux pas imiter les grands dans ce qu'ils ont de plus petit. Il y avait dans les années cinquante-soixante une grande mode de la défonce : tous les types ici se trituraient comme des bêtes, pour faire comme Bird, Bud… Comme s'ils ne savaient pas que ces géants sont non seulement des génies mais des Surhommes ! Parker aurait dû mourir à treize ans avec ce qu'il a pris depuis sa naissance… J'ai vu beaucoup de jazzmen dans ma vie : leur ange gardien se défonce avec eux ! J'ai dans l'œil des visages *sauvés d'avance* par des sortes de Saint-Esprit. Zoot Sims à peine debout chancelant s'éloignant dans les rues désertes de Nice au petit matin, le saxo d'une main et la bouteille de l'autre, m'a fait saisir à jamais le balaise de leurs « bonnes étoiles ». Il y aurait toute une liste à faire, un bottin des sursitaires.

Voyez le be-bop, cette tragique traînée de *visionnaires*, sur les années quarante-cinquante. Ce fameux bop, l'une des plus importantes révolutions esthétiques du XXe pour lequel ont crevé tant de types, les uns après les autres. Tous acteurs de ce Super-Surréalisme ! Peut-être les jazzmen sont-ils alors les vrais surréalistes, si ce mot avait déjà pu signifier quelque chose. Peut-être ont-ils découvert quelque chose dans ce sens-là ? Ou plus encore, le be-bop, ne serait-il pas une sorte de Grand Jeu ? Le Be-Bop est le Grand Jeu du Jazz.

Ce n'est pas un hasard si le standard préféré de Parker s'appelle *Out of Nowhere*. Hors de Nulle Part, quel programme ! Pas seulement n'importe où loin du monde, mais en dehors d'ailleurs : on voit très bien ça dans le regard de l'Oiseau. Ou dans celui de Lester Young. Pathétiques œillades d'assistés grandioses, avec un parti pris d'irresponsabilité maladive et irréductible qui ne trompe pas. D'ailleurs, la très légère teinte de roublardise qui passe sur l'abrutissement est une caractéristique nègre-américaine. Les Noirs de Jazz, à la fois profondément détendus et toujours sur la défensive, ont inventé chez l'homme ces proportions nouvelles de dégénéré coquin. Bud Powell, roi shakespearien du piano, avait l'infantilisme second qui seul certifie l'irrécusable génie total. Infirme pour tout ce qui est au-delà des quatre-vingt-huit touches. Après la quatre-vingt-huitième, il ne veut plus rien savoir. On voit très bien cette façon calme de donner à sa musique une intensité, un nœud furieux que la carrure, la tête, le regard, les doigts ne dévoilent pas.

C'est-à-dire que ces types ressemblent davantage quand on les lève de leurs instruments à des hommes troncs qu'on prive de leurs brouettes, qu'à des êtres humains… Autrement dit, le terme Bud au Piano ou Monk au Piano : ça ne veut rien dire. C'est plutôt Piano au Monk qu'il faudrait dire ! Ce sont des poumons d'acier débranchés… Des dialyses, si vous voulez… Il faut qu'ils reviennent le plus vite possible reprendre leur souffle, comme certains batraciens qui vivent sous l'eau mais qui, au bout de dix minutes, sont obligés de remonter à la surface pour s'époumoner…

J'ai amassé des documents et des témoignages sur ça : il faut être un fou comme moi pour se rouler avec plaisir dans leur inertie post-instrumentale, pour y trouver un enseignement alors que la plupart ont compris qu'après la fin du concert, les musiciens noirs sont *invivables*, c'est-à-dire qu'il est aussi impossible de vivre avec eux que de les regarder vivre : tout le monde est vite découragé puis terriblement déprimé de se buter à ces icebergs dont l'esprit nous échappe. Car, l'impossibilité de communiquer avec eux n'est pas due seulement à l'environnement, les problèmes de langue, la fatigue ou la drogue. Les grands musiciens classiques, qui sont quand même musiciens – et je n'en veux pour preuve que la façon dont ils se servent de leurs instruments-, ne donnent pas l'impression d'être des bêtes amorphes incapables de s'exprimer sans leur piano. Tout est là. L'Abîme bée là. C'est justement ce que je trouve terrible chez les jazzmen, ce qui prouve leur supériorité indiscutable sur tous les autres êtres vivants de la planète : cette espèce d'incompétence, d'ignorance, d'apathie hypotonique pour tout ce qui ne concerne pas la musique. Ils ne sont rien en dehors de la musique, et la musique étant la seule chose valable dans le monde, ils sont constamment dans la vérité : c'est tout le reste qui est insignifiant, tout le reste parce que ce n'est pas musical, ça ne veut textuellement rien dire. Sam Woodyard a du mal à couper sa viande. Monk savait à peine prendre le métro. On est loin des poissons dans l'eau d'aujourd'hui, actifs et mondains, sinueux et fortiches, habiles et débrouillards : il n'y a que les escrocs qui sont débrouillards. Dans l'existence, il y a les papillons et les hippopotames. Ariel, c'est peut-être un papillon, mais ça reste Ariel. L'Hippopotame, c'est Shakespeare. À la limite, on pourrait dire que les Ariels du Jazz n'ont aucune légèreté. C'est ça qui fait d'eux les plus forts, les plus grosses masses du mystère humain. Ce n'est pas un problème mais une question. Pas une question embarrassante mais une question embarrassée : qu'est-ce que c'est que ces types-là ?

Les génies sont des travailleurs acharnés dans une seule direction. Parce qu'ils sont tellement fous de ce qu'ils font qu'ils ne s'arrêtent plus. Ce sont des entêtés. Ils ne pensent plus à rien. Totalement vidés dans la chose jusqu'à en crever. Il n'y a pas de secret. Ce ne sont même pas des travailleurs vraiment. Un rein travaille-t-il ? Un gland qui jouit, cela lui coûte-t-il ? C'est vital pour eux. C'est ça ou la mort. Et quand ce n'est plus ça, c'est la mort. C'est comme si on dit qu'une fourmi est travailleuse. Elle fait ça par instinct, sans le savoir, elle porte le grain dans le noir, elle ne sait même pas que l'hiver va être froid.

Tous ces types sortent ainsi des choses plus ou moins abîmés. C'est leur génie. On retrouve d'une façon ou d'une autre dans leur jeu cette étrange conception de l'espace et du temps. Il n'est pas remarquable que de tous, ce soit Monk qui ait donné à cette recherche cosmique toute la noblesse qu'elle exigeait. Lui seul, parmi tous les créateurs géniaux d'univers spécifiques comme Basie, Duke, Miles, Parker, Mingus, Bud, a poussé par une rigueur exemplaire le Jazz dans ses derniers retranchements. C'était prévisible dans toute sa musique, et son retrait total n'en a été que plus bouleversant.

L'absence, le silence, la fermeture de Monk n'est pas un problème, mais un véritable *mystère*, à tous les sens du mot. Comme sa musique, Monk est devenu clos. Circulairement clos. Monk est devenu un thème de Monk, quelque chose comme *Straight No Chaser* ou *Friday the 13th.*

C'est-à-dire que pendant dix ans à New York, dans la villa de von Sternberg, béant sur la baie d'Hudson à quelques mètres d'un Steinway demi-queue, parmi les deux cent cinquante chats qui bondissent partout, chez cette femme extraordinaire qu'est la baronne Nica de Kœnigswarter de

Rothschild qui a fait dans ce siècle à elle seule le travail de tous les Médicis réunis, protégeant tous les musiciens et se laissant irradier par eux comme une grande plante délicate et rare fait la gloire de toute la serre, et dont une biographie plus tard racontera en détail les équipées hallucinantes, la dramaturgie, les bouleversements magiques et la beauté quasi cinématographique qu'elle a donnée délibérément à toute sa vie, *Monk attendait d'être assez fermé pour mourir*.

Un jour, elle a guidé Thelonious par le bras glacé avec son Coca-Cola comme ça doucement, il a titubé très lentement, a dégagé un peu de neige encore et, imperturbablement, est allé se coucher pour des années, après avoir quitté le domicile conjugal sous prétexte que ses enfants y avaient introduit à son insu un disque des Beatles. Il y avait quelque part dans le monde, tandis que les guerres se ridiculisent, que les modes font rage, que la science passe le temps, que connards et génies se succèdent dans la mort, que des milliers de sexes crachent leur pus, que la peinture crève, que la littérature se vide et surtout que le jazz régresse absolument, et régresse mal, comme un gros crabe sale qui marche sur une plage, un type qui a dit *non !* Qui lançait toute sa givrerie sur les hommes, les choses, sur autre chose.

C'était un immense nègre, colosse et boréal, d'une sveltesse de joueur de basket, couché dans le lit d'une petite chambre, en pyjama bleu royal, fixant le plafond, l'écume de sa gueule tordue formant des croûtes autour de son rictus célèbre. Un bison noir qui restait là sans rien faire, sans rien dire, refusant de bouger… En plein New York, parce que c'est là que doit se mener tout le combat, c'est là que ça se fait, c'est là que ça ne se fait pas.

Il était à la fois rassurant et très angoissant de le savoir là et à côté quand même. Complètement inhibé, hiverné, réfugié dans ses propres grottes, derrière les stalactites, là où il savait avoir raison, avoir tout vu, là où il s'enfoncerait de plus en plus. D'une crise de désapprobation-frustration, il a fait une attitude, une décision exemplaire, une réponse et une interrogation universelle, une réaction physique, psychique et esthétique inédite jusque-là dans l'histoire des hommes.

Au moindre mouvement, la baronne enregistrait l'exceptionnel événement. Il a consenti à sortir de sa chambre ! Il est allé dans le jardin ! Il a mis sa robe de chambre ! Il a jeté un coup d'œil au piano ! Il a fait un grognement qui ressemblait à un mot !

Je pense vraiment que les lieux communs et toutes les métaphores religieuses au sujet de Monk, sa personne et son œuvre sont absolument exacts. Leur exégèse n'en peut être qu'apologétique. On ne se prive pas d'éventer depuis des lustres les miasmes de la sainteté. Aucun mot ne fut plus putifié que celui-là. Cependant, j'ai beau faire semblant de refuser ce titre à de simples humains, la plupart de mes Idoles le méritent amplement. Qu'il s'agisse, pour écrire le nom des plus grands de ce temps, de *Martyrs* comme Léon Bloy, Céline, Artaud ou Bud Powell. Ou de *Sages* comme Powys, Suarès, Élie Faure. De *Guérisseurs* comme Lester ou Monk, ou *d'Anges* énigma-tiques comme Harry Langdon ou Gilbert-Lecomte, tous me transportent chaque fois plus dans des régions lumineuses de ma conscience où tout devient bon, vrai, noble et définitif.

De tous les jazzmen, Monk est incontestablement celui qui dégage, qui déménage la plus grandiose allure morale. Il suinte tous les fluides. J'ai épié assez de ses gestes pour vous affirmer qu'il s'agit d'un monument de sainteté, le monstre de noblesse le plus intouché de notre siècle, irradiant l'Esprit le plus sublime qu'on ait pu trouver depuis longtemps. Il se distingue de tous. Etre près de lui, c'est être guéri. Sa lenteur, son Somme, la spontanéité engourdie de toutes ses attitudes aussi bien que son implacable *décision* et l'autorité de sa *Connaissance* en font le Saint dont nous ne pouvions naturellement qu'usurper le règne ou éculer la présence dans une ère du monde si abrutissante d'infâme foirie.

Ermite, apôtre, prophète, moine, prêtre, dieu : rien n'est assez poncivement religieux pour exprimer après tout le magnétisme dont Monk est la bête.

Personne ne peut encore évaluer l'importance de Thelonious Monk, et c'est avoir le sens des

proportions que de remettre à leur juste valeur tous les carnages, les guerres, les rebondissements de la politique et de la chansonnette (car dans notre monde tout n'est qu'« état de siège » ou « one man show ») à côté *d'une seule note monkienne.*

Je redoutais cette mort depuis longtemps. Angoisse nourrie par des informations très précises, gluantes certitudes gobées de source pure. J'ai toujours su qu'un tel mystère psychique ne pouvait aboutir qu'à la mort. Il n'y a pas de maladie monkienne. Tous les prostrés n'ont pas la sclérose en plaques.

C'était ou la mort, ou le retour avec une musique qui aurait tué tout le monde. Ce n'est pas seulement l'indifférence et l'incompréhension du monde qui l'ont refermé, mais sa Vérité qui l'a étouffé. Il ne lui était plus possible de transmettre quoi que ce soit. Il était devenu intransmissible. Pourtant, tout le monde l'attendait. « We miss you », disaient les uns… Quelle tristesse !…

Mon livre aurait tant aimé embrasser dans son écriture la résurrection de Monk. J'ai mis trop de temps. C'est ma faute. Depuis dix ans que je m'y prépare, Monk n'a pas eu la patience d'y survivre… Je me sentais protégé parce qu'il était là, même s'il se taisait. Il était là. Il n'y est plus. Je le savais vivre. C'était important pour moi de le savoir passer les mêmes dates. Je l'imaginais à quatre-vingt-six ans, s'appuyant sur deux cannes splendides, tout blanc, couvert de peignoirs orientaux, avec une immense pipe bavarde et un chapeau en bois. On l'aurait aidé à monter sur l'estrade du *Newport* et, avec ses bagues ridées, il aurait démis un *Crépuscule* plein de grognements givrés… Au lieu de ça, tout s'est taché. Le monde s'est recouvert d'une carte de France. Mais les guerres sont-elles devenues monkiennes pour autant ? Tous les affrontements et les matches de tennis monkiens ? Et les primats monkiens ? Les bavures et les ultimatums ? Les bombes et les gazoducs ? Les réclusions à perpétuité et les suffrages universels ? Les voyages du pape monkiens ? Tout est-il monkien soudain ? Les dissidents monkiens ? Les supporters de foot monkiens (avec les monkiennes crécelles ?) ? Tout ce dont je me fous totalement, tout ce flot de boue quotidien dans lequel aujourd'hui la mort de Monk se vide… Un jeune journaliste en tergal a glissé la nouvelle entre la météo et le rappel des titres. Tout va bien !

Le XXE siècle aussi a eu son silencieux. Mais Thelonious Monk, s'il s'est retiré, c'est pour rester inactif. Pour un musicien de Jazz, ne plus jouer c'est rester chez soi. Ne plus écrire pour un Poète, c'est sortir de chez soi. C'est pour agir que Rimbaud s'est tu. On a parlé pour Monk de désertion, de retraite morbide, d'orgueil inacceptable. Aussi stériles conclusions. Bouquets d'hypothèses. Conneries.

La baronne comprend la chose comme un acte de désolidarisation esthétique avec les directions effilochées et régressives du Nouveau Jazz, cette tournure du lait vers les poubelles, amenées à la déraison par Coltrane et Omette, dans lesquelles la Sphère ne voyait plus qu'une destruction irrémédiable de l'apport harmonico-mélodique de sa génération. C'est une interprétation typiquement be-bop. Et si cet attachement, ce goût de la destinée tragique, ont pu lourdement peser dans le retrait musical, puis peu à peu vital du Prêtre-Sphère, je pense qu'il serait très important d'y voir avant tout une démarche philosophique, cohérente, consciente, et de toute première grandeur dans l'histoire de la pensée humaine.

Monk ne s'est pas fui. Monk est rentré dans sa propre magnificence, persuadé qu'il ne pourrait jamais plus en communiquer la splendeur. Il est allé au fond de ce qui l'abritait, écœuré. La vie n'existait pas assez pour lui, et la théâtralité quotidienne l'a tellement fatigué qu'il a choisi de garder pour lui ce secret énorme de la vérité du Jazz qu'il était le dernier à connaître. L'effort qu'il aurait fallu déployer pour convaincre les autres que Monk était encore plus monkien que ce qu'on pourrait croire était au-dessus de ses forces. Un mélange savant d'écœurement et de sagesse suprême fait du destin de Monk le seul qui vaille la peine d'être accompli.

Coda dépassée. Il ne lui restait plus qu'à éliminer la nourriture. Il regarda pour la dernière fois un vieux yogourt et -dégoûté à jamais – décida de ne plus manger. Il fallut le mettre sous perfusion. On

l’acheva au glucose. Personne n’a jamais rien compris au corps de Monk. Toute médecine y perd ses droits. Comment le soigner ? Monk ne se soigne pas.

Plus tard, on se penchera sur le mystère Monk, comme on s’est penché sur le mystère Rimbaud. Personne n’est encore assez snob ou assez effrayé pour se sentir contemporain d’une telle disparition, pour interroger cette mort comme on l’a fait dégueulassement avec toutes les autres, tous les célèbres suicides, assassinats, accidents, agonies spectaculaires.

Pourtant Monk est mort. Monk est mort. Monk est mort. Il faut bien se mettre ça dans la tête.

4.

Les grands jazzmen sont les personnages les plus littéraires du XXe siècle. Ces nègres sont à la fois de grands créateurs et les immenses acteurs d'une histoire unique, les symboles vivants d'un des plus grands bouleversements éthiques et mystiques de tous les temps ! Il ne faut pas croire que les jazzmen sont de simples musiciens. Ils ne sont pas tout à fait réels. Ce sont des espèces d'allégories. Peut-on considérer Fats Navarro par exemple comme autre chose qu'une Allégorie ? Et quand j'emploie le présent, je suis conscient de faire une faute, puisque tout cela est maintenant terminé, bien terminé…

Le Jazz est mort.

Au musée, comme la peinture italienne de la Renaissance : ça ne l'empêche pas d'être bien vivante. Ce que je veux dire, c'est que le Jazz est une histoire close, une excroissance dans l'humanité. Ce fut la prise de conscience du swing dans le monde, ça existera toujours, mais les créateurs ne sont plus… Le sadisme est éternel mais Sade est mort en 1814.

On est obligé de jouer au vieux con avec le Jazz. C'est l'histoire qui veut ça. Si le dixieland, c'est l'âge de pierre, le be-bop, c'est le moyen âge… Il est une tentation très justifiée qui fait dire que le Jazz est fini : il n'avancera plus. Et l'impasse du free-jazz n'en est pas responsable : il ne faut pas lui mettre tout sur le dos à ce pauvre *désir de brouillon*, il avait ses raisons : ça restera dans l'histoire, la naturelle mise en scène musicale d'une bagarre politique : la musique n'y a rien appris.

Non, le bât blesse à d'autres flancs. Quelle est cette pêche qu'on nous fait passer pour de la magie ? Ça regorge de bons jazzmen, d'excellents exécutants, on connaît aujourd'hui mieux son instrument, tous les styles sont absolument maîtrisés, retravaillés, compris. Soixante mille Coltranes vous descendent tous les clichés que vous souhaitez ! Et le moindre petit alto de cambrousse connaît son Parker sur le bout des clés. C'est la Compétence incontestable !

Ça ne suffit pas. Je loufe de gros « hélas »… Si la flamme est réattisée bien consciencieusement par de bons ouvriers zingueurs, le fluide s'est dissous. Perdues dans de nouvelles directions ou rétrogradant, contrites ou nostalgiques, les jeunes générations de musiciens n'ont rien à dire : il faut le dire.

Pressés, blasés, arrivistes, techniques, fanatiques, hésitants, imbus ou naïfs, je n'ai vu que ça dans ma vie, que ces pléiades de nouveaux monstres dont le désarroi serait souvent pitoyable si la vulgarité et la frime n'en retenaient l'élan.

L'Âge des Sourciers est révolu ! Dilué le magnétisme ! C'est triste de voir cette nouvelle génération de jazzmen si dépourvue. Je parle bien compréhensiblement des Américains. Le cas détestable des petits enfoirés eurasiens qui tripotent des saxos n'étant en aucune façon effleurable !

Oui, mon père me fait chier pour que je gratte la guitare comme Freddie Green. Il dit que je suis le seul à savoir le faire en France. Ce n'est pas une raison pour devenir musicien, fréquenter ces connards vulgaires et incompétents. En France, il n'y a que des orchestres de remplaçants. Je trouve que c'est d'une vanité inconcevable que d'espérer avoir quelque chose à dire devant l'orchestre, en solo. Ne nous leurrons pas, non seulement nous sommes blancs, mais nous sommes français ! La France ! Le pays du camembert et de Roger Gilbert-Lecomte ! À part le Jazz, la musique musette est ce qui se rapproche le plus du Jazz. L'accordéon à boutons, c'est trop bon ! Le peuple swingue toujours.

Soyons sérieux : je place trop le Jazz à sa véritable importance pour jouer avec moi-même, prendre mon petit plaisir, éjaculer pour la millionième fois mes suites de tics éculés par les Américains depuis trente ans dans tous les styles. On n'a vraiment *rien* à dire. Même ce sale vaniteux pied-noir de Martial Solal, tout doué qu'il soit, n'a proportionnellement *strictement rien à dire.* Les autres, c'est même pas la peine de chercher leurs noms… Nous autres, on ne peut que descendre des notes vainement, sans rien créer de nouveau : si c'est pour ça, ça ne m'intéresse pas. Je ne suis pas suicidaire

à ce point. Le Jazz, c'est pas une bonne rigolade entre copains.

Alors, que nous reste-t-il ? Les rythmiques ? Là se voit un désastre pire. Les Européens, qui devraient toute la journée travailler leurs rythmiques pour accueillir dignement le dernier des nègres ivrognes qui ne sait même plus jouer, se sentent déshonorés ! Ça ne les passionnent pas de se soumettre aux négros… Quelques pianistes, deux trois bassistes et pas un batteur, voilà la situation. Un batteur français ! Voilà l'animal suprême, tout à fait inexistant de la plus inimaginable zoologie fantastique. Complètement introuvable. Il faut un certain estomac pour affirmer qu'il en existe un. Une certaine candeur. C'est ce qu'on peut trouver de plus abstrait aujourd'hui. Il n'y a pas de batteur de Jazz en France. Il n'y en a jamais eu. Il n'y en aura jamais. C'est une fumée. Une idée de batterie… Pendant qu'ils font des solos exactement comme un plombier range sa caisse à outils, Sam Woodyard, *le plus grand batteur du monde* crève d'hôtels en hôtels parisiens depuis dix ans.

Quand je sors d'un club de Jazz parisien, je reste consterné un bon moment sur le trottoir. Ils n'ont pas joué une seule note de Jazz. En France, les musiciens de Jazz ne jouent pas de Jazz. Ils *aiment* le Jazz. On voit ces espèces de sonneurs de cor de chasse, ces joueurs de flageolet à la fête d'Aix-en-Provence, qui se prennent pour des saxophonistes, des trompettistes…

En France, ils ne sont pas blancs, ils sont blêmes.

J'ai une profonde antipathie pour les musiciens de Jazz français. Je trouve leurs prétentions et leurs sordides exigences à la mesure de leur médiocrité. Ce n'est pas du Jazz qu'ils jouent, c'est de la marche à pied. La France ne swingue pas. C'est une sous-préfecture : c'est mon parc pour pisser. Pour faire du Jazz, il faut chier dans le trou. Pas s'asseoir à côté. Ils s'obstinent à jouer une musique traditionnelle fade ou la caricature de ce qu'a fait Omette. Le « free » est à la musique ce que l'algèbre est à la science. Des formules à n'en plus finir…

Tous, tous, ils jouent comme des arrosoirs. Il faut absolument leur décerner le Poireau d'Or ! Il y a même maintenant des petits connards d'opportunistes, des découvreurs de lunes qui s'entichent de bip-bop ! La nouvelle génération de jeunes cons, genre étudiants de fac blasés et imbus, complètement XIXe siècle, qui se décomposent plus que leurs accords. Ils confondent dextérité et technique. Future tournure ! Ça va être du sous-sous-Parker-sous-catégorie. C'était le piège dans lequel il ne fallait pas tomber. Ils vont prendre tous les thèmes de Parker et les vider minutieusement de sens. Cent Birds par jour. Bird d'Asnières, de Lens, de Carpentras ! Voilà qui se prépare un orage sous-bopien. Ils forment des orchestres très copernuls semblables à une pendule privée (depuis toujours) de son balancier. À Paris, ils sortent la nuit comme des taupes dans des galeries légèrement éclairées. La plupart parce qu'ils sont métèques se prennent pour des Noirs. Ils s'amusent bien ? On ne joue pas avec la musique. Merde ! s'ils veulent se défouler, qu'ils aillent sur un terrain de foot, mais qu'ils ne s'occupent surtout pas de Jazz !!!

À quand la Jam Cession ? Ici les soufflants se prennent pour des solistes, des « arrangeurs », des créateurs, alors que ce ne sont que des suiveurs de suiveurs de suiveurs qui refusent de se l'avouer. En Amérique, depuis la grande hécatombe des années soixante-soixante-dix, où plus des trois quarts des légendes sont mortes, c'est bourré de suiveurs, mais des suiveurs lucides et compétents dont la pléthore suffirait à rabattre les éventuels caquets. En Europe, où la seule issue possible serait la construction de quelques rythmiques valables, c'est le néant et le néant arrogant. Ils sont tous là, précipités, fiers de participer à la « Grande Parade », se frotter le croûton aux Aulx Géniaux ! Ça leur berne la berlue, la même grosseur de nom sur l'Affiche, le cachet !… Ah ! je les connais trop bien ces enculés ! Ils tiennent absolument à leurs petits solos merdiques, hérissés de clichés dont ont du mal à s'empêcher de pouffer les nègres les plus charitables. Quand les ricains viennent ici en vacances, ils rigolent bien doucement de la nullité des Européens, même des plus grands. Seulement, ici, ils sont considérés : ce sont les rois nègres, alors ils patientent jusqu'au prochain vol où ils retrouveront le vrai feeling. « La France, c'est le camp de concentration du Bon Dieu », disait Paul Morand. C'est vrai

aussi pour le Jazz. Faire mon chorus ! Maman, j'ai envie de chorusser !… C'est long trente-deux mesures, mon petit ! Très long ! Trente-deux mesures, c'est l'éternité… Ils croient que c'est une histoire drôle : il y en a qui font même exprès de jouer un peu faux, pour faire rigolo ! C'est pas vraiment faux, c'est pire : on arrive toujours à prouver que tout est juste alors qu'en vérité c'est faux : c'est faux à l'oreille de l'homme sinon à celle des mathématiques… Car ils sont soi-disant savants ! Seulement après le Noir, quand c'est leur tour de jouer, on dirait un déraillement de train : on devrait mettre des panneaux dès qu'ils embouchent leurs instruments, dès que le « solo » commence : FIN DU JAZZ.

La France du Jazz, c'est le théâtre d'une seule pièce : *Ce soir, on n'improvise pas.*

5.

Je suis très raciste. J'espère que les Noirs vont finir par enculer tous les blancs et les assombrir pour toujours. Le métissage n'est pas une solution pour empêcher le racisme mais pour l'accroître. C'est sa seule vertu…

Tout est race dans la vie. Je prétends qu'il existe des différences essentielles entre la race noire, blanche, jaune. Les généticiens, biologistes de merde peuvent toujours noyer tous les poissons dans des histoires de sang, de rhésus coreligionnaires, de globules collègues, on ne me fera pas croire qu'on est assez scientifiquement *borné* pour saisir tout ce qui sépare un Russe d'un Congolais sans admettre que les races elles-mêmes n'existent pas ! Ils soutiennent ça, très pontes graves ! Pour moi, les races existent et elles ne sont pas ce que nous avons de pire en nous. Du moins quand on est dans la bonne race !…

La plus belle race du monde, ce sont les nègres ! Sans discussion possible ! Race de splendeurs, d'élégance, de magie. Race des rites et de possessions. Les Noirs sont la race la plus noble, celle qui se fait le moins chier, celle qui contient les plus beaux spécimens de merveilles physiques, la race esthète par excellence, celle qui pue la force et la santé, la gaieté et la sagesse, la grâce et le bonheur. Je suis tellement fanatique de pannégrisme que j'ai tendance à mettre tous les nègres dans le même sac. Il ne faut pas m'en vouloir : je suis un peu comme ces « filles à Zan » qui ne jetteraient pas un regard à Delon ou Belmondo torse nu devant elles, mais courraient après la dernière des larves chocolatées de Barbès-Rochechouart ! Ils sont tous très différents et il est difficile de comparer un Éthiopien aux joues en lames de couteaux avec un bassiste funk de Chicago ! Pourtant, ça me fait bander pareillement moi ! Il me tarde, puceau, de connaître les délices épineuses d'un vagin obscur et rose large, bien fromageux au clitoris en gousse de banane fumante ! Je connais des musicos blancs qui ne peuvent plus sentir une « faïence » après avoir goûté aux sucs éminemment suaves d'un corps de Noire énorme, aux hanches à vapeur, au cuir d'or, dur de muscles déroulés dans le sang brun, la chevelure en fumée, les seins comme des gants de boxe et la toison en fer barbelé !…

Ah ! Les boxeurs sont fantastiques ! Ce sont de grands Noirs, comme les Sorciers, les Conteurs, les Devins, les Batteurs et tous les monstres. Il peut sembler singulier qu'un être aussi peu « sportif » (à tous les sens du terme), si malingre, nul physiquement, raffiné et lâche s'intéresse à ce point à la Boxe. Or, autant je déteste les arts martiaux, toutes les chinetoqueries, les catchs et autres karatés, autant la Boxe, la grande boxe, dans sa chorégraphie, son indéniable beauté plastique et sa signification, m'enchante. Je ne prends jamais autant de plaisir qu'en voyant un match opposant la fadeur insipide d'un grand champion blanc à la consistance d'une jatte de blanc d'œuf monté qu'on exposerait au soleil, et la superbe félinité d'une viande de dieu, ébénée et dorée de lueurs, qui, d'un geste de tigre (lent et très puissant) rétame à jamais son ridicule et merdique adversaire ! Les Blancs ont quelque chose de si laid dans l'allure : en Amérique, on dirait tous des G.I. Ici, ce sont les pieds-noirs qui boxent. Dans tous les poids : des « gentlemen » stylistes aux taureaux brutaux. J'aime bien la boxe mais pas au point de m'intéresser à des pieds-noirs !

Qu'un jour prochain, le nègre nous fasse un peu plus peur avec sa sagaie qu'avec ses aptitudes occidentales, ses leçons avalées, lois abâtardies, fleurs artificielles, dopages immondes, lampes à débronzer… Rien de plus raciste antinoir qu'un Noir américain. Quel dommage ! Les comparer à de vieux sages de la brousse, leur dire qu'ils swinguent comme sur des tam-tams, c'est se jeter dans le suicide à bras ouverts. L'africanisme n'est pas encore une évidence pour tous les Noirs. Et c'est bien normal. Les bourgeois africains, achetés d'une façon ou d'une autre par les coopérants infects qui n'entendent pas perdre cinq siècles d'esclavage comme ça, répriment eux-mêmes toutes les castes épaisses de paysans abrutis et dociles et les entraînent avec eux dans le désastre économique que leur

incompétence suscite. L'Afrique devient alors une immense poubelle pour les Blancs, le moyen pour les bwanas ignobles d'élaborer de grandes fortunes dans un sang vite épongé, de surcharger le pays de dettes insurmontables pour tirer, de derrière cette fois-ci, toutes les ficelles. Les nouveaux Brazzas ne sont pas moins pires que les anciens, car bien souvent ce sont des Noirs eux-mêmes, très arrivistes et « collaborateurs », qui n'ont pas du tout envie de finir dans l'une des deux solutions irrémédiables pour le Noir d'aujourd'hui : rester en Afrique en servant les intérêts des Blancs ; ou bien s'expatrier dans les ghettos d'Europe : dans les deux cas, le nègre est bien baisé, pas assez élevé pour diriger lui-même son pays, et bien trop pour foutre dehors toute cette vermine « boche » comme les Arabes ont réussi à le faire avec tous les sales pieds-noirs. Ça c'est très bien passé moi, je trouve, la décolonisation. Je me suis fait raconter les « happy end » des grotos en détail, tous les cannibalismes, les exploits des belgicides…

État par État, le nègre a bouté tout ce qu'il a pu de charognes coloniales. Chaque fois que j'imagine les atrocités, les vengeances horribles des Noirs sur les Blancs, je suis envahi d'une éclaboussure de fraîcheur. Des pieds, des mains, des têtes entières volent en éclats dans mon imagination, toute une boucherie délicieuse. Les échaudoirs de la race supérieure ! Les carnages des chevillards ! Ça devait swinguer !

J'aimerais qu'ils n'aient pas fini de la payer, leur « boyisation » salope, tous les résidents abjects. Leur faire rentrer dans la gueule leur bonne parole, se servir de leurs propres techniques pour les crever et rétablir une Afrique fétichiste, spasmotique, rituelle, spirituelle. Utiliser la démortalisation pour repeupler les tribus !

Les Bœrs, les Belges surtout, les nègres les ont-ils bien dépecés à grand renfort de coups de rasoirs ? Je veux savoir ! Les ont-ils tous bien soufflé « à la musique » ? Leur ont-ils convenablement libéré les organes des parois costales ? Sectionné la moelle ? Chatouillé la carotide ? Grand-guignolé le gésier ? Bananiagnisé à mort toutes ces carcasses d'Australiens, de Français, d'Anglais et autres raclures aphteuses ?… Ah ! Je n'en finirai pas ! Incitation à la Haine Raciale ! Un nouveau mouvement reste à créer : *« Saint-Barthélemy International » !*

Il faut que les nègres retournent contre nous tout ce que nous leur avons appris. L'heure est au Grand Vomi, bien épais, acide, infectieux !… J'ai bien peur, hélas, que, pris par le jeu occidental, ils ne puissent plus revenir en arrière ! Ce n'est pas vraiment demain que le bloc suralimenté va se faire enculer par le bloc sous-alimenté. Espérons tout de même que l'Afrique, dernière mère de Beauté dans ce monde avili, ne perde pas toute la force de sa magie au profit de la séduction de la civilisation technocratique qui a déjà fait abandonner beaucoup de soucis africains, de soucis sacrés, et empêché beaucoup de talents qui n'ont pu éclore parce que privés de racines, rejetés de la sensibilité de leurs origines, greffées à nos membres accidentés comme un orteil sur une main. Le jour où le nègre ne saura plus se servir d'un balafon, tout sera perdu.

Puisse l'homme noir nous pardonner à coups de marteau d'avoir, en Europe avec la peinture cubiste et aux États-Unis avec le Jazz, volé puis poussé plus loin le fruit de sa merveilleuse nature, d'avoir puisé en elle tout ce dont la sensibilité moderne avait besoin. Les statuettes, les fétiches, les sculptures, tous les totems et les instruments, tout est rendu aux ethnologues, aux explorateurs, aux historiens, aux savants. Il y a une soumission du Noir : culturelle, raciale et religieuse intolérable. L'influence blanche, le complexe blanc, l'anticomplexe blanc, l'ambition blanche, toutes ces tares font du nègre un enculé qui s'ignore, un consommateur piégé qui va tout droit vers la misère ouvrière, comme il est déjà parvenu à la misère religieuse. Voyez ces pauvres chrétiens de pacotille que la Bible inspire pour sculpter de nouveaux totems. Comment peuvent-ils croire que les catholiques ne se foutent pas de leurs gueules en voyant ces christs ciragineux taillés barbarement à la hache dans des troncs mangés de vers ? Il faudrait, pour figer tous ces écœurants ricanements, ressortir plus souvent certaines statues sur lesquelles on retrouve avec plaisir une casquette ou un binocle, vestiges du

passage d'un évangéliste pas assez convaincant…

Le Blanc, voilà la sous-race ignoble, celle que je méprise le plus. Celle qui n'a rien pour elle, que du mauvais, tout mauvais. Ridicule et puis c'est tout. Le Blanc ne transporte rien. Si par malheur il n'est pas juif, je ne donne pas cher de sa peau. Tellement nul que les Noirs n'en feront qu'une bouchée. Nous ne sommes que d'anachroniques sursitaires bien fragiles : peu à peu les goyes disparaîtront. Si le métissage est provisoire, une technique pour supprimer l'homme blanc de la terre, alors je suis d'accord. Que trois ou quatre nègres bien membrés viennent nous bouffer ces millions d'Américains, de Russes, d'Allemands, de Français, d'Italiens, d'Espagnols, d'Anglais, de Roumains, de Suisses, d'Australiens et d'Ardennais ! Tout pour les Noirs ! Si vous avez besoin de renfort, les Arabes et les Jaunes viendront vous donner un coup de main, mais je vous en prie : faites-nous crever !

Depuis toujours, je suis raciste, mais j'aime les nègres farouches des bananeraies inabordables, les dangereux pygmoïdes guerriers qui se foutent pas mal du cancer, de la littérature et des grèves de zèle. Turkanas, Pokots, Maliens, Ghanéens, Griots, Balobwilos, Papous, Tutsis, Bantous qui se décontractent majestueusement dans l'espace. Regardez l'air fascinant qu'ils ont : pendant des heures sans s'énerver *ils perdent leur temps* à se parer de décombres de bijoux, à se râper la gueule ou à s'orner minutieusement de maquillages : ils passent leurs journées en d'inutiles sacrements pour la chasse, pour les « mystères » du soir, les rites et les lentes processions en pirogues à travers des rideaux de poissons volants !… Rien ne me transporte plus qu'un nègre en rite un rien en rage ! J'aime les voir mousser d'écume dans le coperswinguant déhanchement de leurs trognons noirs en quelques danses affolantes ou splendides théâtres magiques, bouquets de battements de mains, nuits d'afriques hululées du gros volume des tambours ou du son gras de gris balafons graves.

Les Noirs déchargent quelque chose de très important, même quand ils font n'importe quoi. Tous les nègres ne sont pas de grands musiciens ou de grands danseurs ou de grands boxeurs, mais ils ont tous cette allure insupportablement géniale, ce pouvoir de ritualiser tout ce qui se passe autour d'eux, cette possession des ondes, ils sont magiques !… Prenez un Noir qui rentre dans un wagon de métro, tout le monde est écrasé, mal à l'aise, tendu, un vent de meurtre souffle : ce n'est pas le racisme, c'est le swing ! Quand des Noirs parlent en français, à chaque faute ils régénèrent notre sale langue ; ils embronchent les syllabes, déforment tous les accents, traînent sur les sons : ils y mettent le feu ! C'est soudain le français mis à la page, en portée de balafon : moi j'en jouis, admiratif, toujours. L'idéal, ce serait d'écrire comme les Noirs parlent. Malheureusement les nègres qui écrivent ne sont que de petits cons bourrés de complexes qui s'appliquent à singer les horreurs javélisées… Quand je vois un Noir qui chante de l'Opéra, c'est comme un traître pour moi ! Pire que Brasillach ! Parce qu'il ne faut pas croire : la plupart n'ont pas compris que pour se venger de l'impardonnable sauvagerie des vieux colons, il ne s'agit pas d'imiter le Blanc sur son propre terrain, sur son propre terreau de tics petit-bourge ou étudiant arrogant, mais d'affirmer, d'imposer sa négritude avec sa violence originelle. J'ai toujours eu des démêlés avec les Noirs : je suis beaucoup plus raciste qu'eux : ils acceptent mal qu'un Blanc se mette à leur place pour proposer une extermination de toute la race blanche qu'ils sont loin de tous ressentir dans une telle époque d'échanges, de progrès techniques, d'espoir de civilisation, de réduction du racisme. Si vous avez le malheur de vanter les éclairs de toute beauté qu'ils se peignent sur leurs superbes corps de nuit givrée, leurs coiffures de panthères, leurs rubans de vitesses, le swing de leurs hachures, leur philosophie chorégraphique, leurs cérémoniaux, toute leur musique fruste de divines brutes rythmiques, ça s'animose vite : ils vous écharpent, au débotté… Un jour, ils me pendront, moi, comme un fruit étrange. « Nous ne sommes pas des singes ! »

S'ils savaient ce que je pense des singes…

L'Afrique est pleine de ces sales nègres qui ne sont pas deux mille à avoir saisi qu'un seul accord d'harpe fourchue nous baise bien plus la gueule que toute l'assimilation bâtarde des plus néfastes chapitres de notre culture ; que la faute repose entière sur ces présidents qui font des alexandrins, tous

ces culpabilisateurs qui finalement désamorcent sourdement toute révolte efficace et légitime et tuent la tradition nègre… Tous ces Noirs mal blanchis me font penser à ces travelos hermaphrodites horribles, ces transsexuels immondes qui, après « l'Opération », se retrouvent ni homme ni femme, ni bête ni rien : ils n'existent plus… Connards archicons, dans la ville, racketteurs minables, étudiants revenus d'une quelconque fac française dans cette Négrie post-sous-développée, aigris de l'échec torride et des brimades marmoréennes, chercheurs de noises, agressifs à contretemps, bourgeois onctueux, singeant le blancot pessuguet, sortes de traîtres ou de susceptibles « squaros » vaguement pouilles ou homme d'affaires, affichant au milieu de leurs indigestions diverses une vulgarité calquée sur celle des plus atroces débiles européens, bref, de faux Noirs jouant à la « Vieille France » avec des arguments de cannibales.

Il faut certainement percer vers les petits villages aux ethnies tribales et vers les autres États désunis de la Sombre Afrique pour trouver encore des nègres qui ne savent même pas qu'on peut l'être en en ayant honte, des nègres qui nous disent merde parce qu'ils sont fiers de la différence, pas parce qu'ils veulent la supprimer. Des nègres contre la fusion et des nègres qui ne nous pardonnent pas.

C'est bien compréhensible : les Occidentaux ont inventé l'Art nègre, car ils avaient la flemme de remettre en question leur vieille esthétique pourrie, par impuissance pure à concevoir un autre sentiment du beau, avec toute leur terminologie moderne, leur œil gluant d'artiste civilisé. Le nègre est persuadé que l'homme blanc a voulu se faire pardonner au XXe siècle toutes ses horreurs passées, qu'il ne savait plus où se mettre d'avoir effondré tous les empires, morcelé l'Afrique n'importe comment, en un terrible partage du Butin ! Mais c'est bien à un nouveau pillage que se sont prêtés ces nouveaux missionnaires de l'art moderne. Le XXe siècle n'a pas plus à se foutre de la Négrie que ses prédécesseurs. Aucun progrès dans l'aversion congénitale du Blanc pour l'odeur insupportable du Noir qu'il *faut* embrasser sur la joue. Il n'est pas question d'un échange de culture bâtard, car le sale Blanc savait que l'abruti de Noir ne pourrait jamais rattraper le retard, qu'il serait trop con pour saisir toute sa blanchâtrerie millénaire : ça ne lui coûte rien de déverser ses tombereaux de richesses occidentales. En revanche, il lui a suffi d'un seul peintre espagnol de génie pour récupérer à son compte et au compte du monde entier, en quelques toiles, tout le trésor noir.

Il n'y a pas de race inférieure ou supérieure, mais des races en retard et d'autres à l'heure, comme les montres. Les Noirs ont, par rapport à la technologie et à la science du « novecento », vingt siècles de retard au moins. Pourquoi d'un côté comme de l'autre veut-on les mettre à la page, une page qui a fait les preuves de sa décadente et néfaste débilité ? Maintenant qu'on a abandonné de leur faire rattraper le temps en les obligeant à s'asseoir sur la seule machine qui remonte deux mille ans d'un coup : c'est-à-dire Jésus-Christ, on les fait chier à contre-complexe avec une tyrannie sociale, une carotte friquée de consommation et les ricochets d'une culture en pleine décomposition. Les Africains sont des gosses préhistoriques, des singes qui ne peuvent progresser que très maladroitement et très lentement en perdant en route tout leur génie. Ils ne s'aperçoivent même pas que les Blancs rigolent toujours autant d'eux, mais sous cape : ils ne prennent pas au sérieux les efforts noirs, que ce soit sous forme de poèmes ou de dictatures ! Un jour, ils auront la Bombe atomique, mais il y aura longtemps que les Blancs ne s'en serviront plus. C'est en gardant leur simiesque génie cosmique que les nègres peuvent se défendre et nous ENCULER, car moi, je ne rêve qu'à ça : l'Enculage, l'Extermination totale des Blancs un jour ou l'autre ! Car les Noirs ne sont pas aussi cons que les Indiens d'Amérique ou les Juifs d'Hitler qui se sont laissé tuer, génocider… D'abord, ils sont beaucoup plus, et puis surtout, leur nature immense, leur religiosité et leur culture sont d'une cohérence imparable, ancestrale, localisée, sédentaire, précieuse et lourde de sens : rien à voir avec la pathologique brutalité d'un Sioux ou la larmicheuse fatalité hébraïque de l'hagarde errance des Crucifiés. Les nègres n'ont pas l'âme martyre à se laisser baiser comme ça : dans moins de cinquante ans ils n'auront plus à le prouver…

L'Occident est encore le grand gagnant. En apportant l'hygiène et la médicalisation dans ces pays

de l’âge de pierre, il a apporté bien d’autres choses. Non seulement, il a massacré des millénaires de rituels mais il a inoculé des germes ignobles tout en rénovant pour soi son stock de forme pour cent ans, et en encourageant salopement tant de complexes, il a récupéré des centaines de milliers de Noirs blanchisés, inoffensifs et bien serviles. Fasse qu’un prochain jour, le nègre nous montre, le couteau dans la gorge, tout ce qui nous a échappé dans nos odieux délits, toute la sensualité et l’impératif sacré de cet élan barbare et somptueux que l’Occident avait cherché partout depuis des siècles.

Mais ça ne durera pas toujours ! De bon grands leaders exaltés et fanatiques vont monter aux tribunes, en Russie, en Arabie, en Afrique aussi. L’Occident va payer cher un jour son insurrection idéologique, et le Blanc, l’abject Blanc qui, sous prétexte d’aller porter sa culture chez les nègres, n’a fait que les voler de la leur, paye déjà en larbinage dans la clairvoyance de son incompétence, l’apport universel du Jazz, apanage et vengeance suprême de la race, bien plus forte que toutes les bombes du monde, car inventer une nouvelle façon de vivre et révolutionner l’art sacré hyper-occidental de la musique en l’espace de cinquante ans sur les ruines de l’humiliation, de la misère, du métissage, est la revanche raciste la plus fantastique que je connaisse, beaucoup plus efficace que tous les génocides et autres solutions finales. Les Juifs avec leurs infiltrations dans les milieux financiers, sociaux, scientifiques, philosophiques et esthétiques du monde entier, et l’élaboration de la Jérusalem Terrestre, ou bien les Arabes avec leur pétrole pourri sont bien gentils près de cette violence-là qui fait du Noir le seul créateur de beauté possible au XXᵉ siècle et pour tous les autres à venir, mettant plus bas que terre n’importe quel Blanc raffiné et bien-pensant, se servant de lui comme un larbin, sur son propre terrain, dans son point faible le plus vulnérable à mort : l’Art ! Son Cher Art niqué pour toujours !…

Que les Noirs laissent aux sales Blancs les soucis glorieux de la Science et des sinistres formalités techniciennes. Qu’ils s’occupent des domaines géniaux de leur force, dans leur régal, maîtres absolus des larbineux blanchâtres ! Boxe, musique, sport, religion, amour, sculpture… Ce sont les plus forts ! Les corvées, c’est pour les autres ! Quelle est la place d’un splendide nègre bien baraqué, chargé des prières millénaires de sa tribu et qui vient dans un bureau s’occuper de statistiques, d’informatique, de médecine ?… Ils me font trop penser aux femmes qui veulent absolument s’occuper des sordides soucis masculins, pour prouver quoi ? Le Noir est la femme du Blanc ! C’est-à-dire faite pour jouir et napper le monde de magie et de santé ! Le Mari : un blancot au bureau bossant pour la nourrir et la gâter ! Voilà comment je vois les choses ! Mais il ne faut pas que les nègres se laissent baiser comme les femmes aujourd’hui qui, en renversant les fonctions, se chargent peu à peu de tout le chiant, laissant aux hommes les délices de l’existence ! J’espère du reste que ce seront les Noirs qui remettront les femmes dans le bon chemin, c’est-à-dire le mauvais, en les enculant aux Blancs !

Ah ! ce que je peux être négrophile ! C’est à frissonner ! Si Fou panafricain que je me refuse à moi-même le métissage. Je veux dire que je n’irai pas me fondre chez les nègres, sous prétexte que je les adore et leur dois tout. Je les respecte trop pour ça et puis, surtout, j’ai trop conscience de l’impossibilité des fusions, des alliages de races et de cultures, je suis trop persuadé de l’authenticité de la race. On ne peut pas mélanger les races. Tout en étant très proches d’eux, je n’ai pas envie (car je n’ai pas le droit) de vivre avec des Noirs ou des Arabes. Toute tentative de transvasement est vaine. On peut se trouver des affinités à droite à gauche, mais on ne peut pas changer de race. On reste tous dans nos compartiments et c’est normal, même si c’est dommage.

C’est de là qu’on peut bien parler. C’est la nature qui veut ça. La Nature, c’est l’apartheid suprême.

Heureusement que je suis blanc. Si j’avais été noir, je n’aurais pas pu cracher aussi facilement, on m’aurait accusé de racisme ! C’est comme pour le catholicisme : étant baptisé, j’ai le droit de m’occuper de cette affaire-là.

III
NOTRE-DAME DE LA POURRITURE

1.

En religion, je vais jusqu'à Jésus-Christ, et c'est déjà bien beau.

Toute notre année est balisée par la vie du Christ. Tous les jours nous « passons » le Christ. J'ai toujours été étonné comme les hommes ont l'air de ne pas s'en apercevoir. Les plus athées vont fêter Noël, mangent du poisson le vendredi, partent en vacances de Pâques, franchissent allègrement tous les clichés. Notre existence est un abrégé de la vie du Christ. Il suffit toute sa vie, jour après jour, de suivre le Christ, de remplir le rôle, combler son aventure, mastiquer les horaires… Ce n'est pas pour rien qu'il y a des millions d'images du Christ différentes.

Il faut continuer à persécuter le Christ. Le Lynché n'a pas fini d'en baver. Tous les jours, je lui lance des mauvais sorts, je rentre dans les églises pour l'insulter, tout bas, très fort, comme une prière. Depuis ma plus tendre enfance, je dessine des images blasphématoires, des christs pas à prendre avec des pincettes, toutes sortes d'horreurs… Je n'ai aucun « anticléricalisme » en moi : trop mystique pour ça. Mais je suis gorgé de blasphème et d'exégèse péjorative. Vous savez qu'entre deux mots, et quel que soit mon sentiment, je choisis toujours le plus péjoratif, sinon je ne peux écrire. Mon ignorance intuitive m'a poussé à *mal interpréter* ce concerto de charogne qu'est la vie du Christ. Tuer le Fils, retuer le Fils, voilà l'histoire ! Avec moi, c'est le Sacrilège comme Fanatisme.

Si le Baptême est un esclavage, il en est d'autres dont personne ne veut soupçonner l'ignominieuse fatalité : avoir communié, avoir prié, s'être confessé, avoir ouvert la Bible. J'ai le droit en tant que *miraculé* d'exprimer mon atroce virginité dont l'esclavage n'a de pair, du reste, que mon baptême.

Oui, je veux être en lacune absolue. Je suis un catholique (mouillé au poteau des six mois) irreligieux, un mystique bovidien. Réduire le divin à Dieu, le religieux à la religion, les bibles à la Bible, c'est vraiment enfermer la foudre dans un dé à coudre. Foutaises ! Bêtises ! Caramels ! Jamais le catholicisme ne m'a touché de son folklore infect, je ne suis pas tombé dans le panneau. Je n'ai jamais ouvert une Bible, même pour y cracher dedans.

Je n'ai jamais pu supporter la légèreté avec laquelle on utilise le vocabulaire chrétien. Toujours sans y penser, sans religion, sans blasphème ni foi : « stigmatiser », « calvaire », « porter sa croix », « faire un miracle », « attendre le messie »… Bloy a passé sa vie à trouver de la divinité derrière les lieux communs, à les remettre dans leur vrai sens. C'est ça qui compte. Ce n'est pas pour *se moquer*, ou pour montrer son intelligence athée contre la bêtise religieuse comme le font La Bruyère, Flaubert, Molière ou Voltaire : quartette suprême d'antimystiques absolus, mais pour dévoiler les mystères d'un balcon particulier. Ce n'est pas le vocabulaire de Jésus qui m'importe seul, mais Jésus lui-même qui constitue le poncif par excellence de notre civilisation. La figure cachée dans le tapis qu'il faudrait passer sa vie à décoller, comme une rétine… Il faut remettre Jésus dans son incroyable frayeur. Menacer le monde de son Jésus, comme un ivrogne agite à votre passage son gros saucisson… Il faut décoder. Et plus c'est péjoratif, plus ça se révèle dans toute sa puissance. Haïr Jésus, c'est vivre.

La pensée de Jésus n'est rien. Le christianisme n'est rien. Le catholicisme n'est qu'une muse. Ce qui compte, c'est la personne du rédempteur, le poids de sa carcasse, le trajet de sa vie, son comportement de « Lynché ». La Peinture est la seule à le suivre au radar.

Ce que j'aime en Jésus surtout, c'est sa récupérabilité totale, son caméléonisme intégral… Il est éclaté dans l'univers, comme une grosse tache étoilée, indélébile… comme sur un suaire.

On peut faire crever l'Art sacré, mais moi j'offre mes services !

J'estime qu'avec ma haine, je travaille pour l'Église ! J'ai au moins le chic de l'avouer près de tous ces connards qui se croient dégagés du catholicisme parce qu'ils rigolent d'un sketch sur Jésus de Nazareth.

Quant à Dieu, auguste légume dans le Mouroir des Cieux ou Idée Vague, Quête de soi, horloger,

cordonnier, menuisier ou Cause Première, Juge salaud ou Amour de Tout, je ne réussis jamais à lui trouver la moindre milliardième parcelle de divin à côté de l'assise contemplative cosmique et burlesque qui me prend devant les spectacles les plus éprouvants de ma mythographie personnelle : autant de façons de se remettre sur une chaise, d'humecter ses lèvres, autant de givre, de gifles et de sourires, autant de fromages forts et de chairs de poules, de ballades ellingtonniennes et de démarches de femmes, autant de « purée » qui monte du « paquet », de colonies de manchots royaux et de vibraphones Deagan, autant de livres lus, à lire, à acquérir, à offrir, à déchirer, de bateaux au loin et de tableaux de chevalets, autant de ponts transbordeurs et de gros seins, de disques d'Ahmad Jamal et de faunes en sueur…

Dieu n'existe pas, ça ne fait aucun doute : la question ne se pose même pas. C'est la raison pour laquelle je suis contre, d'une façon presque inquisitoriale, l'allégorisation de Dieu. C'est une honte qu'on laisse respirer des êtres humains qui voient Dieu sous une autre forme exclusive que le grand « Gulliver » à la barbe blanche, en espérant sournoisement faire mieux passer, plus modernement, leur atroce creux mystique ! Je ne crois pas en Dieu mais je crois encore moins au Dieu qui n'est pas anthropomorphe, et les catholiques qui ne s'adressent pas au Vieillard Swiftien sont des imposteurs que l'Eglise devrait répudier. Dieu doit rester à l'image de l'homme qui l'a créé. Dieu n'est pas le mot de passe pour désigner ce que nous avons de mieux en nous, pour pousser au cul cette quête effrénée de l'homme vers son lui-même. Dieu n'est pas l'âme. Penser ça, c'est trouver un prétexte pour être religieux. Moi, je n'ai pas besoin de prétexte. Je n'ai pas besoin de faire ma petite chirurgie esthétique pour me donner une excuse. Je n'ai pas besoin de Dieu, mais j'exige que ce Dieu reste bien le vieux Dieu ringard de l'imagerie médiévale : c'est ce qui me permet de ne pas y croire, pensez si c'est important !

Dieu, c'est le Détour du Messie. Voir Dieu mort partout, voilà le nouveau nivellement : la puissance de la foi aux quatre coins du purgatoire ! Mais ces raisonnables foudroyés, communient-ils tous les jours ? Revivent-ils la passion ? Passent-ils dix heures par jour ployés sur un prie-Dieu ? Fêtent-ils toutes les fêtes ? Clignent-ils de l'œil à tous les symboles ? Rien ne leur échappe-t-il ?… Non, n'est-ce pas, c'est moins archaïque que ça, c'est plus « abstrait », plus moderne, transcendantal ! Je ne croirai à un catholique d'aujourd'hui que si je le vois en larmes tous les jours en pensant aux plaies de N.S. J.-C. et la bouche bétonnée d'hosties…

On ne revient à la religion que par vertige des contradictions d'abord ! Et plus profondément par trouille et par ennui ! Ils ont besoin d'une S.P.A. de l'esprit, un but où bander. Et puis, Dieu est une promotion, vous comprenez : c'est le dernier bastion qui n'est pas vulgaire, la brèche subversive assurée ! Le Salut ! Moi je trouve qu'on n'est sauvé que lorsqu'on a du mal à définir la chrétienté. Les religions étouffent les esprits religieux, elles ne les épanouissent pas. La religion, c'est la consommation du désir religieux. Toute pratique orthodoxe entame à jamais votre gâteau intime. Toute religion me paraît une parodie du mysticisme. Tout ce qui étend l'individu jusqu'à la minorité, et la minorité jusqu'à tout le monde et n'importe qui, me révulse les nausées. La religion regroupe trop d'êtres sous le même surnaturel faux pour que ses rites ne soient pas invariablement ratés d'avance. La religion n'est pas assez religieuse pour moi. Tout individu qui n'est pas à la fois son propre Dieu, son fidèle et son impie, n'est pas religieux. La sacralisation de l'Univers passe automatiquement par une série de rites intimes que personne d'autre ne peut pratiquer. Les rites de plus d'une personne sont interdits. Il n'y a pas d'histoire.

La religion, c'est la caricature de la mythologie. Où est la magie dans la résurrection éventuelle d'une petite frappe fade, un blondinet mièvre et crâneur, émissaire de pouilles romaines, un capricorne fils unique, mea culpesque, un Jeune Nidoreux Rouquin Jasant, une idole de nougat des plus simplets caraques du désert, des plus débiles crouilles de Judée, bref une Star des Larves… Où sont les fées dans le Temple ?

Il faut être religieux sans religion. Se sentir *accablé* par les forces sacrées du rituel cosmique, deviner ce que j'appellerais la « Béantitude » du monde, s'éberluer de toutes les causalités, s'offrir à l'agonie universelle. Les religieux en général sont ceux qui sont le moins sensibles à tout ça parce qu'ils mettent au centre, dans le nœud pourri, une entité consolatrice qu'on ose de plus en plus réappeler : Dieu. Ils ne peuvent admettre que ce n'est pas une intelligence qui guide les colonies organisées de termites, les singes sournois, les communistes, les buses, les cocus, les artistes peintres… Ils ont besoin de Dieu (et de son absence) pour tout trouver divin. Comme si Dieu avait quelque chose à voir avec quelque mysticité que ce soit !

Croire en soi, ne pas croire qu'on va mourir, savoir qu'on est né, tout ça c'est croire en Dieu. Et encore, le fait de croire n'a en soi que très peu d'importance : il ne s'agit pas de « croire ». Dieu n'est pas une espèce de Père Noël. Pour certains, c'est un moi paternel. C'est Dieu qui permet de ne pas se prendre pour lui. Depuis la naissance, on croit être ce que les autres un jour nous apprennent de Dieu. Comme tout le monde, quand j'ai entendu parler de Dieu pour la première fois, j'eus alors l'atroce révélation qu'il ne s'agissait pas de moi. Ce fut une de ces annonciations qui vous mastiquent toutes les fissures.

Je n'ai pas plus besoin de Dieu que de la religion. Toutes les croyances ne sont que la prolongation de la souffrance de l'homme à ne pouvoir tout sacraliser. Toutes les églises sont des écoles du sacré où l'on apprend aux impotents du miracle, aux handicapés de la magie, les secrets de la Sublimation. Incapables de donner eux-mêmes, sans le vouloir, naturellement et sensuellement, un sens sacré aux choses, de s'engloutir extatiquement dans tous les symboles du Mystère Cosmique, les larves hominiennes se réunissent dans des nefs pour se morfondre la carcasse, s'étrangler le chapelet. Quand on est incapable d'assister à sa vie, alors on peut aller à l'église : on ne mérite que ça.

J'ai d'autant plus le sentiment du divin que je n'ai pas celui de Dieu. Exécrant tout ensemble les cléricaux et les athées, les positivistes et toute l'Église, polythéiste et fasciné par la plupart des questions chrétiennes, idolâtre et antichrist, hérétique et mystique, antisceptique et infidèle, ignare et passionné, je ressemble à un hérisson théologique complètement hirsute. C'est peut-être même dans ce bordel enfantin que je me retrouve, que je peux pratiquer ma non-croyance, si j'ose m'exprimer comme ça.

J'ai trop de souffrance pour être païen, trop de mythologie pour me trouver chrétien. Je n'aime que les saints et les anges. Tout ce qui est théâtral dans l'Église est justement ce qui me paraît le moins suspect, le plus authentique. L'Idée d'un Doge me rend fou de joie. Une soutane dans la rue me gâche ma journée. Je peux difficilement rester une journée sans penser aux *pertes* de la Vierge. Je m'amuse quelquefois à me croire juif, comme les enfants jouent aux aveugles en fermant les yeux. J'exècre le sacrifice et la contrition, le pardon et la charité. Je ne crois pas en la foi. Je suis le plus vulnérable aux révélations et aux annonciations. Je hais tous les athées. Tout ce qui est paillard chez les Grecs me dégoûte. Je voudrais aligner ici toutes mes contradictions, comme on découpe dans un journal les caractères d'une lettre anonyme. Je ne veux pas me rassurer sur mon incohérence.

Dieu est loin. Il est le grand introuvable. L'homme croit en Dieu parce qu'il ne peut pas se prendre en charge quand il est mort. Mais pour enciller Dieu, il ne suffit pas de le tuer ou constater sa mort. Si la négation de la Religion n'entraîne pas un nouveau mysticisme métaphysique, et plus violent encore, autant rester catholique, apostolique, agenouillé. La réalité n'est pas d'ici : elle a déménagé ! Ah ! L'Erreur des cons ! C'est la Pavane monstrueuse de cette époque anthologique et désincarnée que d'avoir entre les mains la connaissance des choses à détruire. Tout faux. Tout à côté. Sans aucun doute, toute cette question ne sera plus de mise du tout dans quelques années. Rira bien qui croira le dernier. On prendra d'ici peu toute la Religion à la Rigolade, car plus personne n'aura la force de chier Dieu, pas plus, du reste, que de l'adorer. Tout sera pour le pire. Je vais me régaler. Comme toujours.

Tout le monde sait que le christianisme fut le plus grand fléau que la terre n'ai jamais supporté,

mais on lui pardonne parce que nous sommes tous absolument catholiques. Qu'on lui pardonne parce qu'on trouve ça très bien, parce qu'on n'y croit pas, parce qu'on le hait ou parce qu'il a engendré les plus hautes œuvres d'art de tous les temps : c'est scrupuleusement pareil. On confond la Bible et les génèses, l'Immortalité de l'Ame et l'Existence de Dieu, Jésus et l'Homme, le Destin et le Hasard, le Déluge et l'Apocalypse, et, par-dessus tout : Dieu et la Mort. Le christianisme a toujours bavé sur la mort. Ils ont du mal à ne pas admettre, les dévots, que pour toute divinité – et c'est déjà énorme – la mort ne nous offre guère que sa pourriture et que l'au-delà véritable c'est, sans aucune promesse de glorieuse résurrection, la Décomposition. Je donnerais cher pour glisser dans les dates du calendrier une fête de la Décomposition dont toutes les « Pietàs », j'en suis certain, me sauraient gré…

Je suis convaincu – et tout mystique sera d'accord avec moi – que la Religion n'est pas vraiment religieuse. Le Clérical et l'Anticlérical, c'est le même homme. Il n'y a pas de quoi être si fier d'avoir lu la Bible.

Quand on parle de moi, il ne faut pas oublier que j'ai été baptisé catholique sur l'ordre intime d'une orthodoxe et que je ne me suis jamais confessé. Je n'ai pas fait ma communion. Je ne suis jamais allé, ni à un mariage, ni à un baptême, ni à un enterrement ; je n'ai jamais assisté à une messe ; je n'ai jamais prié ; et, encore plus fort dans l'Ignorance : je n'ai pas lu la Bible. Depuis toujours, j'ai pensé salutaire pour ma pulsion religieuse de me tenir absolument détaché du Texte… Même Nietzsche, même Rebatet n'ont pas eu la force de ce mépris ! « Je ne sais pas lire » : c'est de cette constatation qu'est venu mon effort pour tout ignorer, et ce, avec une rigueur que beaucoup me reprocheront tout en n'y croyant pas, j'en suis sûr (de la même façon qu'on croit plus facilement en Dieu qu'en moi, *parce que* je n'ai pas lu la Bible !), pour refuser tout catéchisme, pour jouer dans le grenier d'une maison sans fondations.

Je n'irai pas jusqu'à dire que si je suis si religieux, c'est parce que je n'ai pas lu la Bible. Cependant, j'ai vu tant de pseudomystiques se perdre dans les évangiles jusqu'à diminuer le sacré des autres bibles, que je me suis méfié : j'ai voulu me tenir en dehors de ce coup-là. Urbi or not Orbi… Moi, j'ai préféré construire toute ma pensée sur un vide à la façon d'un funambule, ou sur un manque si vous y tenez, comme une sorte de « fauché ». Pour tout dire, j'ai préféré m'en tenir aux bibles plutôt qu'à la Bible. J'ai bâti ma pensée religieuse sur un Ignorantinisme Polybiblique : à quoi me condamnez-vous ? Je sais mieux que personne que je m'offre aux malédictions les plus sanglantes que jamais écrivain ne s'est vu balancer : ne pas avoir lu la Bible est certainement le péché qu'on ne peut pas pardonner à un mystique de mon acabit. Ceux qui refusent Dieu m'en voudront plus que ceux qui le nourrissent. Quel est ce duel sans armes ? Qui sont-ils ceux qui lisent la Bible sans y croire ? Que faut-il penser des matérialistes qui cherchent dans la Bible l'Inexistence de Dieu ?

2.

— *Il faut frapper Jésus toute notre vie pour le faire avouer…*

— *Le faire avouer quoi ?*

— *Que Dieu n'existe pas.*

Les Juifs ont déjà commencé en le crucifiant. Ça ne suffit pas : il faut le couvrir d'insultes comme des prières. Moi je rentre dans toutes les églises pour lui jeter des mauvais sorts. Je fais de la magie noire avec cette Ordure, c'est bien normal.

Je suis pratiquant ! Je suis même le type qui s'occupe le plus de Jésus. Notre vie n'est qu'une course poursuite avec le Christ. On essaie de sprinter le martyr. Le Golgotha est notre tour de France à tous… Je remarque à notre époque un retour au monothéisme : un trajet classique de repentir. On voit là plus que jamais le refuge colossal que Dieu représente pour les révoltés, ou qui se disent tels ! Jamais ils ne conçoivent le mysticisme sans Dieu ! Et puis, c'est si snob, n'est-ce pas, de « croire », de se remettre à croire plutôt ! C'est la mafia, le Bakchich-Bible ! Papillons papistes ! Nazareth est parmi nous ! N'importe quoi pour avoir une raison de jouir. La plupart des catholiques ou néo-catholiques ne savent pas s'extasier, il leur faut Dieu pour prétexte, pour être bien sûr de pécher, sinon c'est pas excitant ! Malheureusement, nous n'assistons qu'à des simulacres d'extase, des laborieuses branlades dont aucun pus ne sort…

Je n'ai aucun appétit de Dieu : je mange le Christ, ça me suffît. « Je suis Pascal sans Jésus-Christ », disait Suarès. Moi, j'affirme être Jésus-Christ sans Pascal. Il ne me manque aucun miracle. Ce sont les Christ qui se passent de Dieu. Les Fils précèdent les frères. Le Christ n'est pas encore chrétien : c'est ce qui le sauve de tout. C'est en jouant la mythique crouille de Judée que je me permets de chier sur toute la chrétienté. Et pour être le Christ, il faut prendre sa place, il faut le virer, lui voler son « rôle ». C'est ce qu'ont fait, consciemment ou non, la plupart des grands artistes occidentaux, et particulièrement les écrivains, paroles des paroles.

Moi, je vais vers une sorte de polythéisation de Jésus-Christ, vers le shakespearien carnage impitoyable du Christ. De sa ratonnade sortiront les fées. Il faut faire voler le Christ en éclats. Taper sur lui *physiquement* pour faire résonner la divinité. Il faut des couilles pour oser décupler Dieu !

Christique je suis parce que je vois en Jésus un grand rival, une des solutions finales au problème du Fils. Jésus-Christ a toujours été pour moi un objet de haine immense, salvatrice, défoulante. Le christianisme n'a finalement que très peu d'importance près du Christ lui-même, figure historique du plus crucial intérêt.

J'ai entendu pour la première fois parler de Jésus sur un crucifix de Cimabue : c'était un long corps cuivré de métèque « poussé », très séduisant par sa tristesse contenue, et qui m'apparut comme un véritable Oriental. C'est ensuite que je fis le rapport avec l'Ordure Suprême dont les autres catholiques avaient la bouche pleine. Quand on me parlait du Christ, personne n'arrivait jamais (et quelle que soit la ferveur -toujours très mièvre comme il se doit au XXE siècle – des rares connards chrétiens dont j'ai pu surprendre la fièvre hideuse) à le relever dans la splendeur où tous les peintres renaissants avaient réussi à le situer. Dès que l'image de Jésus regagnait Jésus lui-même, le Christ disparaissait. D'ailleurs, la plupart des catholiques n'en ont rien à foutre des christs peints de Giotto à Titien, de Piero à Rembrandt : ils préfèrent rester dans leur sainte-sulpicerie mentale, toute l'immonde imagerie traditionnelle, le mauvais poème débile, écœurant de musique nulle et qui caractérise parfaitement le catholique mal-pensant. Les catholiques aiment mieux leur minable Jésus, embourbé dans son historique vulgarité de pauvre type illuminé comme une lampe de poche, cancre au piquet des Esséniens.

Ils me dégoûtaient tous avec leur Jésus Superlarve. Pouvait-ce être lui-même que l'on voit se

déployer comme un papillon blafard et poussiéreux dans les splendides pietàs belliniennes ; ou cette viande pourrissante, parée d'escarres, qui balance au bout de deux bras immenses dans les tableaux de Grùnewald ; ou alors la belle plante moirée de flammes aux yeux humides chez le Greco ; et encore cet athlète digne que la croix peut à peine contenir dans la *Trinité* de Masaccio ; et aussi le minutieux dandy-martyr qu'aime à montrer Fra Angelico…

Quand j'ai compris que le vrai Jésus-Christ n'était pas parmi eux, j'ai jeté mon dévolu sur un minable Christ planté dans un buisson à la sortie de la route. Je vais régulièrement le honnir de mes ablutions. J'avance donc dans le soir, muet comme le cinéma, je traverse le bois d'Enculay, la source, le village des Chiasses : la campagne, l'atroce campagne dans toute sa splendeur, les bruits du désert… Un peu plus loin, j'entends lçs rafales des « exercices » de nuit de la caserne de Frileuse, l'une des plus sinistrement célèbres de France : ils me réveillent la nuit des fois ces enfoirés : il n'est pas rare de voir sous les nuages un beau peloton de bitards qui sue la chamelle ! Décidément, je ne m'en sortirai jamais : c'est ce qu'on appelle le hasard : où que je sois, il y a toujours du kaki, du Jazz, du Foutre et du Christ. D'ailleurs, je vais Lui jeter des mauvais sorts, comme je l'ai fait toute ma vie, sous les croix, dans les églises : il suffit que je vois un crucifix pour « prier de haine », c'est mystique.

3.

Il y a deux textes qu'il faut toujours mettre ensemble, c'est : « L'Abrégé de toute la doctrine chrétienne » de Paul Claudel et « La loi contre le christianisme » de Friedrich Nietzsche.

Tout ce qui est contenu entre ces deux *fausses* limites est important. C'est-à-dire qu'aucun saint ni aucun athée ne peuvent se retrouver dans aucun de ces deux textes. Il faut toujours lire leurs signes en les croisant (c'est un exercice que j'ai fait longtemps) jusqu'à ce que ça en devienne inextricable, illisible et à jeter. La vérité est en dehors de ces spaghetti trop cuits.

Sade n'est pas dans ce carcan : ça me suffit. Alors où sont-ils, les autres ? Il n'est pas question de faire passer le marquis, Rimbaud ou Voltaire pour de grands chrétiens, ni Bloy, Barbey ou Shakespeare pour d'imparables athées ! Qui croyez-vous qui fasse semblant de relire Bloy aujourd'hui ? Je ne me fais pas d'illusion sur ceux qui dansottent sur le jet de salive : cette réédition est piégée. « Ça, c'est la meilleure ! » je me suis pensé quand ils l'ont ressorti ! Vous allez voir tous ces petits ploucs endimanchés qui vont se réclamer du Belluaire, le citer, faire semblant de s'en gargariser comme ça par miracle, soixante-dix ans après… Mais ils seront vite cernés, je ne me fais pas de soucis : pas tout le monde est capable de lire le *Journal*… Quand ils auront dit trois fois les mots « Lyrisme », « Humour noir » et « Véhémence », ils retomberont dans leurs ringards de chevet habituels ! Ce ne sont pas les couvertures de l'atroce Munch qui vont racoler les bloyens ! Qui veulent-ils berner ? *La Femme pauvre* est depuis quinze ans dans une autre collection de poche ! Personne n'a osé l'ouvrir… Enfin, si cette vaine réhabilitation pouvait toucher un seul cœur pâle, ce serait gagné ! Mais trop de connards vont salir la mystique bloyenne. Bloy n'est pas plus écoutable par les veaux irreligieux arrogants que par les nouveaux comiques. Pas un catholique ou néo-catholique pour se mettre à Bloy : pas assez de sperme ! D'ailleurs, je vois bien que c'est déjà mitigé. On rigole un peu doucement de l'exubérance grotesque du personnage. L'outrance n'est jamais prise au sérieux. Sa surcharge est aussi suspectée qu'elle échappe à tous : « Caricature », « frontière du ridicule », « romans mal fichus », « facteur cheval », « prophète », « imprécateur », « tendre »… Toujours les mêmes clichés sur l'exagération : on prend Bloy pour un écrivain pittoresque, trop antipathique à pratiquer en somme… L'opération commerciale n'a pas le panache de celles qui ont remis Céline, Sade ou Artaud aux premières places ! Ne craignez rien ! Bien sûr, je parle en jaloux parce que, en vérité, j'aimerais bien en être à la découverte de Bloy ! J'envie le choc qu'il peut assener à un yardbird, moi qui ne suis plus qu'un « libérable » bloyen ! Un récidiviste, un « super » du Mendiant invendable de l'Absolu Ingrat !

Je dois être le seul lecteur non croyant de Léon Bloy aussi proche, acharné et inconditionnellement collé à sa pensée. Ce n'est pas pour moi un paradoxe. Je crois que Bloy suscite de tels contraires. Bloy ne me passionne pas uniquement pour son pan métaphysique : je plonge totalement dans sa mystique et je regrette parfois de ne pas pratiquer son dogme dans toutes ses exigences. Mais après tout, il ne faut pas se leurrer : aucun chrétien aujourd'hui ne peut lire Bloy. Ils étaient rares jadis : aujourd'hui, c'est le désert, et c'est un comble significatif. Le plus grand, le seul, l'unique écrivain du catholicisme intégral, celui qui le justifie globalement, reste impraticable. Ce n'est pas étonnant quand on voit ces récents convertis par mode, par goût du contre-pied, derniers avatars de Saint-Sulpice, absolument antimédiévaux et préférant s'adresser aux Bons Dieux qu'à son Saint : je veux dire aux rassurantes petites couilles que sont les Claudel, Péguy, Mauriac et même Bernanos (qui tombe de lui-même à la première ligne du Belluaire), plutôt qu'à Léon Bloy dont ils ne sont pas dignes, ou même Barbey d'Aurevilly à la limite, rien n'étant assez bas chez lui pour donner la juste mesure du maximum chrétien auquel nos consacrés contemporains ne parviendront que par hasard.

Si je ne crois pas en Dieu, c'est que je crois en Bloy. La commotion inouïe qui, vers sa vingtième

année, ramena Bloy à la foi chrétienne, est du même ordre que la véritable Révélation dont je fus écrasé, un soir d'hiver, dans la chapelle des Saints-Anges… J'allais souvent voir le Delacroix comme ça, la fameuse « lutte », j'allumais les projecteurs pour moi tout seul, une chaise en face dans le crépuscule brumeux, et je regardais pendant une heure cette grande fresque un peu terne, à la puissance dramatique, sans tragique qu'il peignit pendant les chants sacrés des messes et que Bloy, du reste, détestait.

J'étais là, un jour parmi d'autres, plus las que les très las, très sollicité par le suicide au revolver, comme un sommeil qui n'arrive pas. J'étais, comme ça m'arrive souvent, incapable de parvenir jusqu'à mon instinct de conservation, et je trouvais que la chance de pouvoir m'exprimer commençait à se faire un peu trop attendre : depuis dix ans j'étais prêt et personne ne le savait… Les cloches sonnaient. Plus un seul rat dans la sacristie… Ça allait fermer. J'avais la tête écrasée par une solitude infinie, une misère terrible et je m'aperçus que j'étais dans une église… J'ai commencé à gamberger sur cet anachronisme : je me souviens m'être demandé ce qu'était le catholicisme. Tous les catholiques ne me sont apparus que sous la forme d'incalculables moutons. Je cherchais quelqu'un qui soit vraiment allé jusqu'au bout, un Hitler du christianisme, un Contre-Nietzsche, un chrétien plus chrétien que Jésus-Christ ! Je les trouvais tous trop mous, à côté de la question : il devait bien exister un barbare irréductible qui soit au Christ ce que Monk est au bop ! Je suis comme ça, moi : je ne tolère que les hystériques, les fanatiques impitoyables. Si vous êtes prisonnier, soyez Sade ! À être fasciste, autant être Rebatet ou rien ! Si vous êtes catholiques, soyez Dieu, pas moins… Alors qui ? Une multitude de saints s'écroula comme un château, les plus grands écrivains catholiques n'arrivaient même pas à s'accrocher aux chevilles de l'idée du catholicisme tel que mon inquisition intime se le représentait… C'est à Rouault seul que je pensais : avec son mélange de bigot, de bourgeois et de Bonnot. Je n'ai pas eu à chercher longtemps d'où était parti le Mandarin ! Bien sûr, je connaissais Bloy ! Mais je ne pensais pas que je serais à ce point redevable à Rouault ! Suarès et Bloy ! Ça fait énorme ! Et la peinture ! Le Mandarin appréciait bien Huysmans aussi : je n'ai jamais pu l'encadrer !… Pourtant, soudain, mon caphar-naurn reçut la bombe lumineuse de l'Évidence ! Un gros flash dans la poussière ! Le Delacroix, on aurait dit un Géricault, tellement ! Tout était si beau brusquement ! D'instinct d'or, je venais de trouver l'unique Saint, le Dieu pour qui avaient roulé deux mille ans de christianisme, celui qui enculait le Nazaréen sur son propre terrain !…

J'ai couru à la première librairie, je suis tombé sur le *Journal de Léon Bloy* et à la renverse, pour le restant de l'éternité.

Bloy est devenu depuis lors l'un des animaux sur lesquels j'ai opéré mes plus passionnantes dissections. L'appareiL bloyen avec ce journal bien huilé, ces deux romans qu'on dit mal foutus alors que j'en trouve la forme purement révolutionnaire, bien plus cruciale que les pétards trempés des nases dynamiteurs de notre milieu de siècle ! Bloy avec ses pamphlets magistraux, ses livres d'histoire ouvrant encore une fois l'essai à des formes aussi inédites que celles de Powys ou de Suarès. Bloy et ses géniales nouvelles, et cette machinerie gigantesque qu'est *L'Exégèse des lieux communs* qu'on sacrifie toujours à ce minuscule « Dictionnaire des idées reçues », comme si Flaubert valait l'infinitésimale parcelle d'un poil du cul du Belluaire, lui qui n'était pas là pour donner des leçons ironiques d'intelligence mais de bêtification ! Il suffit de voir quels sont les invariables connards qui se gargarisent du médiocre « Dico »…

Bref : Bloy ! Bloy ! De tous les côtés ! Fortin imprenable ! Je n'avais pas reçu de choc littéraire, cosmique et humain de cette trempe depuis Suarès, Powys et Céline : je désespérais de trouver un quatrième larron de la classe de ces Christ-là ! Je fus servi ! Pendant des mois et des mois j'ai vécu avec Bloy, dépeçant la charogne de partout ! Il est si proche de moi, de ma nature et de mes aspirations. Absolument fou de sa langue comme de son personnage (il faut être Borges ou Jünger pour le trouver antipathique, et un de mes grands regrets dans la vie est de ne pas coincer cinq minutes

le premier dans un patio et le second dans la Forêt Noire pour leur parler de Bloy dont ils ne s'entretiennent avec personne, et pour cause !…), de sa mystique comme de sa mentalité, de sa médiévalité et de sa haine ! Tout ! Tout me plaît chez lui ! Tout ! C'est archisimple.

Bloy, c'est une tortue éléphantine, rapide comme un guépard. Un gros bouledogue moustachu à l'allure d'ours en feu. Deux yeux bogues, éclatés dans le bleu du ciel, ruisselants dans des bacchantes en feu de paille ! Un bulldozer qui empeste l'ail et le gros rouge, qui pleure cinq heures par jour, envoie chier le monde entier, remet son sort entre les mains de Dieu et prend le sort de Dieu entre ses mains. C'est un mendigot père de famille, un pauvre à tempérament, un bourgeois petit-mendiant, qui survit chichement sur les économies de sa misère, vivant in extremis de miracles débiteurs, tapant le Ciel même, parce que Dieu n'a pas d'odeur !…

Il est absolument impossible de douter du catholicisme quand on est au courant des magies noires de Léon Bloy convertissant une Danoise, faisant d'une pute une mystique, nourrissant ses enfants avec de copieux Ave Maria jusqu'à ce que deux d'entre eux rejoignent plus vite la droite du Seigneur !… Il n'est pas étonnant que les grands catholiques ignorent Bloy, car ils en sont tous des répétitions générales, des conséquences ou des caricatures…

Catholiques, encore un effort pour être Léon Bloy ! Il faudrait prendre tous les catholiques et les *rectifier*, les pousser jusqu'au bout de la logique. Je propose une nouvelle cérémonie dans le culte : la *Rectification.*

Léon Bloy, c'est Charon qui vous fait l'honneur, moyennant une petite obole, de vous faire passer le Styx du Paradis ! C'est lui le charitable : en recevant une aumône, il la renvoie, comme un ascenseur, il permet au *donneur* de s'élever. C'est une question de transfusion. C'est ce qui fait de son ingratitude une sainteté. Très bien foutu comme système, car l'énormité du procédé est totalement dissoute par deux choses : premièrement, sa *légitimité* (pour les dix francs d'un con, Bloy se « fend » d'une lettre géniale et, en utilisant la somme qu'il lui a confiée, il l'intéresse à une affaire qui peut rapporter gros : La Vie Éternelle) ; et deuxièmement, son *miracle* (au bout de dix pages de lecture du *Journal*, on est persuadé que « Dieu » en effet résout pour lui ses difficultés financières, tant les secours arrivent à lui par des voies si mystérieuses, si inattendues et étrangement ponctuelles par rapport aux improbabilités où le tiennent sa haine et l'amenuisement du nombre de ses amis et mécènes). Bloy est sans aucun doute la Caisse d'épargne la plus hallucinante de l'histoire. C'est l'Anté-Fric. Une seule chose manque dans notre ironie : la sortie d'un billet de banque à l'effigie de Léon Bloy ! J'attends ça comme le messie !

Léon Bloy vivait aux crochets d'une grande douleur. Il a en commun avec le condottiere cette nécessité dégueulasse de la Douleur, la pauvre et super-dostoïevskienne Souffrance, engrais suprême. Mais sa destinée est moins pathétique que celle de Suarès. Bien qu'il en bavât considérablement, on ressort de Bloy une joie fantaisiste de l'Atroce, un grand enthousiasme, cette sensation de force qui, après tout, rassemble tout ce qu'on peut attendre d'un artiste. Toute œuvre doit avoir l'air d'un rire. Bloy a fait de sa misère, hautement provoquée (comme celle de Céline), le moteur stimulant de sa pensée. Cette extase masochiste, ce régal du malheur, cette aura de douleur qui fait l'éther du Belluaire, c'est l'antipathie assurée, la garantie de la haine : seul but intelligible de l'écrivain. Haine profonde et durable, parfaitement communicante, circulatoire, régénérante.

Et le sang riche du Pauvre, c'est la langue. Ici, nous achoppons tous bras en croix, veines tranchées, rires jaunes… À peine l'échancrure pour laisser passer Céline : les autres ne rentrent pas, l'issue est trop petite, il faut être unicellulaire pour entrer dans ce palais : le Style… On sous-estime beaucoup Bloy. Bloy, c'est la prose absolue. Le plus grand *écrivain* du XIXe siècle avec Lautréamont, le seul « fin-de-siècle » qui ne soit pas décadent. Cette écriture est surchargée ? Je veux ! À la Tatum ! Qui n'est pas surchargé ? Soixante millions de connards actuels : laborieux décameurs de la petite phrase neutrement digne, creusement effilé, blanchâtre, propre, anonyme, « impersonnelle », « exprès

sans style », simple, claire, du cœur, de tous les jours, pas moins profonde !… Ô Chiatique sobriété minable contemporaine !

Moins musicale que celle de Céline, mais plus plastique, la phrase de Bloy est une lanière de bonne longueur, tachée de sang. Il écrit dans le sens de la boucle. Tout Bloy est dans la charpente d'une syntaxe d'une inégalable solidité. Sous ses voûtes, le Belluaire déplace ses flagellantes épithètes, ses majuscules cravachantes, ses verbes noueux, ses envols souples d'adverbes et d'adjectifs abscons sur le dos de ses noms, lourds comme des tigres ! Toutes ses portées de zébrures aux notes de plaies ! Je le vois bien habillé en dompteur d'ailleurs. Avec le costume doré et tout, les bottes, le tabouret et le fouet, gros lion lui-même, hirsute avec la méchante moustache blanche polaire ! Au martinet des italiques ! À la hache dans le pastel !

Mais cette écriture au nerf de bœuf bastonne par sa densité. Ce qui frappe, c'est l'énergie de la tenue : que ce soit dans les « Aventures de Léon Bloy » que constitue son fantastique journal, dans les démolitions ou les méditations : toujours ce café serré de l'Agression. Les périodes de sophismes, la rhétorique oratoire d'une subtilité diabolique et ce que Barbey appelait les « articulations de sa démarche de lion » – tout est magistralement soutenu dans le corset d'un ton exalté et dégoûté, scandalisé, outré, outragé… Si Céline parle de dedans, Powys de dessous et Suarès d'en haut, Bloy, lui, parle de loin, de très loin, des coulisses de l'horizon.

Mais cette langue est au service d'un système philosophique et mystique d'un intérêt presque inabordable tant il est grandiose, et si grandiose qu'il ne peut apparaître que *ridicule* à tout lecteur à demi inconditionnellement bloyen ! Léon Bloy a bouleversé la notion même de jugement, de pauvreté, de souffrance et de désespoir : ce n'est pas rien. C'est là que la religion catholique intervient dans toute sa munificente saloperie. Dieu est pour Bloy la suprême machine à calculer. On dirait du reste à le lire que Dieu est son instrument, plus qu'il n'est le sien. Dieu, né Absolu, est l'outil qui lui sert à tout expliquer, à tout comprendre. Ce sont les clés, le code, le numéro de la carte de crédit… Toute sa vie, Léon Bloy l'a passée à décrypter sa vie et la vie. Bloy analyse juste et juge faux, il est le milliardaire de l'absence d'argent, l'alchimiste de la douleur et l'Espéré par excellence : que voulez-vous qui lui arrive ?…

Dieu, justement ! Dieu qui, à la fois, est présent depuis le début et qui se fait attendre : et là, ce paradoxe, Bloy le résout en s'inventant un catholicisme qui n'existe pas. Ou Bloy est le seul catholique du monde, ou bien il n'a rien compris. Loin des clergés et des curetons, haï convenablement par tous les catholiques, Bloy en attendant en vain que Dieu le sorte de la merde ne se contente pas de montrer que Dieu n'existe pas : il démontre que le Dieu des autres existe. Et si un Dieu existe, c'est qu'il n'existe pas. Personne n'est catholique en dehors de lui : on n'est catholique que si l'on croit à ce qui n'existe pas. Dieu, se manifestant pour tous les catholiques sauf Bloy, corrobore une à une toutes les affirmations de Bloy. Car sa foi n'est pas fondée sur l'existence de Dieu, mais sur le « lapin » qu'il lui a posé et qu'il s'agit d'interpréter : alors, Bloy, patiemment, minutieusement pendant cinquante ans, ramène tout à ce Dieu, lui construit en béton armé une « présence » et une suave fatalité : il le reconstruit à son image, assassinant par là même l'imposteur des autres qui sont assez cons pour y croire.

Cette frankensteinisation, Léon Bloy va l'opérer par l'Exégèse. Il va décalquer l'existence tout entière sur les textes saints : c'est ce qu'un catholique a de mieux à faire. Hélas, bien peu en sont capables : ils se contentent d'annoncer les morts…

Bloy se fait d'abord le parrain de tout le monde : ses filleuls ne se comptent plus. Son génie lui permet ensuite d'élever la révoltante soumission à la fatalité et la consolation écœurante en un fantastique droit à la bénédiction, une exigence de remboursement purement monstrueuse ! Avec acharnement, Bloy *lit* L'Univers. Il coupe les pages avec un crucifix. C'est le prodige comme exégèse. Bloy est très exactement semblable à un pianiste qui joue, pendant que Jésus-Christ lui tourne les

pages.

On comprend que Bloy apporte une des réponses possibles à mon douloureux et cuisant problème allégorique. Je ne pouvais pas passer à côté de ça. La symbolique bloyenne, bien que catholique, est pour moi l'une des moins suspectes, de par sa sensualité même, sa mystique qui surpasse la métaphysique. C'est pourquoi mes relations avec Léon Bloy sont si simples et si compliquées à la fois… Les affinités posent toujours des problèmes. Je suis *passionné* par Borges, Mallarmé ou Roussel. Avec Bloy, il s'agit d'une implication totale, éprouvante et décisive, parce que lorsque j'aurai trouvé mon âme, j'aurai beau la frotter à Bloy, Dieu ne puera plus.

IV
TOUT DOIT DISPARAÎTRE

1.

Tout livre est religieux parce que toute religion se pratique d'après un livre. L'art est venu de la religion. C'est la raison pour laquelle il était dangereux. Pour produire une force, il faut être dans un état magique. Mettre dans chaque chose un rite. Il n'y a plus du tout de danger dans l'œuvre d'art parce que plus aucun artiste n'est véritablement mystique. Faire une œuvre d'art est l'acte le plus religieux du monde. C'est fini.

Les vrais religieux n'érigent pas de lois : ils les massacrent. La Saint-Barthélemy n'est pas un dogme. Cent ans après, Nietzsche ne fait qu'introduire Sade.

Les hommes ont besoin d'idoles. Il y a les mystiques et les non. Si vous croyez que certains sont capables de certaines choses et d'autres pas, vous êtes mystique. Le christianisme n'est pas l'obstacle qui empêche l'homme d'atteindre Dieu, parce que Dieu n'existe pas : il faut bien se mettre ça dans la tête. C'est Jésus qui a existé. C'est Jésus qui a bâti cette civilisation qui, par une logique imparable, plus elle progresse moins elle croit en Dieu. Pourtant on donnerait presque raison à ceux qui voient les causes de la décadence dans le pourrissement de Dieu !

C'est que sur le plan humanitaire, la religion n'intéresse plus le monde… Je me suis époumoné à le répéter toute ma vie : ce qui fait la richesse d'un pays, ce n'est pas du tout son sol ni son sous-sol mais l'état de civilisation dans lequel son peuple se trouve. Et le maximum civilisé auquel peut prétendre une société, c'est l'athéisme, l'abolition de la religion. C'est pitoyable, mais c'est comme ça. La date que choisit Sade pour apparaître dans l'histoire politique de notre pays tendrait à nous faire prendre la Révolution française pour le début de cet essor. Danton lisait *Justine*. Robespierre et Saint-Just trouvaient des forces dans les livres de Sade. D.A.F. de Sade était le Sang qui revigorait les exécuteurs de marquis, de mystiques, de religieux. La crucifixion de la religion s'appuie sur cet aphrodisiaque. Sade : mort du catholicisme ? Nietzsche : naissance de l'Antéchrist ? Le Messie fut-il le tout premier bourgeois ? Dieu étant tombé dans le petit panier ?…

Je parle un peu de Sade parce que si j'avais une utopie à formuler, elle se rapprocherait beaucoup de la sienne. Je suis le contraire d'un type qui a un idéal politique, mais j'avoue être séduit et excité par les seules constructions sociales du marquis, cette anarchie maniaque, cette anarchie bien huilée, ce communisme monarchiste, cette république aristocratique, pleine de fascisme, tous ces va-et-vient contradictoires qui font de Sade le plus grand visionnaire politique de tous les temps parce qu'il fait tourner la table du politique dans toute sa puérilité à venir : il fallait un théoricien d'un tel registre pour nous mettre le nez dans les faux problèmes et les Grands Échecs Futurs qu'un animal aussi grotesque que le héros politique nous préparait. Ce n'est pas un hasard si ce Sade-là se double d'un *écrivain* à peine croyablement génial, et qui comble toute l'histoire. C'est à pleurer de voir que des êtres humains se consacrent encore à la politique et fomentent des partis automatiquement débiles, qu'on prend toujours au sérieux les toubibs du mal social et jamais les mystiques impraticables. Comment peut-on s'intéresser à l'avenir d'un monde qui s'articule en trois endroits : Jésus, la Révolution française et l'Apocalypse selon saint Adolf ? Paradis, Purgatoire, Enfer : on ne peut pas descendre plus bas. L'Histoire est finie.

Quelle autre époque, voulez-vous bien me dire, que la nôtre aurait mieux conçu le principe d'utopie ? Vieux palais pourri où l'on assiste à une faillite des idées. Confusion où tout et rien sont possibles. Très bien ! Le monde est en train de changer à une vitesse très grande : et toutes ses doctrines et théories se viandent au moment même de leur éjaculation. Tout débande spontanément en croulant dans les surcharges poilues des hypothèses : ou bien il va y avoir une guerre, ou bien un retour de bâton fasciste, ou bien quelques révolutions, ou bien des invasions, ou bien des dépôts de bilans, ou bien des menaces de dictature ou de régime policier. Ou bien, ou bien ! C'est tout ce qu'ils ont trouvé,


les cons ! Utopistes réalistes ! La planète accepte mal son divin désordre : les solutions qu'elle s'offre pour débroussailler ses spaghetti sont pitoyables : elle n'a pas la vue cosmique, la planète ! La Grande maturité de se régaler de ses contradictions, de sa pourriture somptueuse !

2.

Nous vivons en pleine crise anthologique, une ère de dictionnaires, de catalogues. C'est la synthèse atroce du Oui classique et du Non romantique. Ô la radieuse confusion ! La Poubelle d'étoiles ! C'est le cran maladif des ellipses mineures. D'abord, l'homme ne sait plus où donner de la tête à l'envers. C'est le roi diabolique Dagobert : il a mis son cul-faust à l'envers. Où s'inverser ?

Tout ce qui est dégénéré est bon. C'est l'époque de l'ampleur des merdes. Années soixante-dix ? Remise en question des merdes ! Années quatre-vingt ? Acceptation des merdes de la remise en question ! Ce sont les méninges de l'amusant, de l'ironique ! Ça leur est bien pratique aux Ironiques la mort de l'« Artiste » ! N'empêche que tous ceux qui ont craché sur la beauté l'ont fait avec beauté. Voilà le fin du fin du début du siècle qui échappe à ceux-là de la fin. Je dis.

Ah ! Circonstances atténuantes pour l'artiste réfugié dans l'abstrait : cette réalité est en effet trop infectement archifausse, coperfaussée. Écœurez-vous ! Vous me ferez plaisir !

Toutes les maladies sont devenues des santés. Les gens normaux, ce sont les pédés, les voyous, les ouvriers, les handicapés, les rockers, les lycéens, les minables. Voilà la nouvelle crème. On a renversé le bocal ! Moi je veux bien : je serai donc contre tout ce qui est normal, je suis le renversement ! Il suffit de savoir où tracer la marge. Quelle merveille ! Un vrai petit bijou de révolution ! Le monde, c'est le monde à l'envers. On a pris tout ce qui était interdit ou mal vu et on en a fait les nouvelles valeurs. Il ne suffit pas de marcher sur les mains pour changer de corps, c'est le sang qui monte à la tête, pas l'âme…

Moi qui ai toujours eu horreur des minorités, je suis servi. Je suis pour l'individu contre la minorité. J'exècre les majorités de poche, les hors-la-loi qui veulent être reconnus, les marginaleries revendicatrices, exclues mais jalouses… Ils sont tous là ces ratés d'une sale Réussite qu'ils envient secrètement alors qu'elle m'a vraiment toujours dégoûté moi. Si la plupart des larves margineuses avaient les moyens de voler la place des larves travailleuses, ça ferait un échange de paquets de larves avantageusement indifférent, apte à prouver la salope horreur de chaque partie. Ils aboient tous par petits groupes, sectes, communautés, revues, organes, organismes, mouvements mièvres ou sympas, sans s'apercevoir qu'ils ne sont que la maquette de tout ce qu'ils font semblant d'exécrer.

Quelle fuite immense devant son propre trou ! Plus la minorité est petite et brimée, plus elle est hargneuse, moins elle est justifiée.

C'est notre époque ! Tout est moderne, tout le monde se croit dans le coup alors que dans tous les domaines c'est une dégénérescence terrible, une piédestalisation des conneries, une panthéonisation-rumination des chefs-d'œuvre mineurs. Toute vieillerie est prétexte à une exposition. On fait de l'art de n'importe quoi (c'est la néfaste influence du ready-made), on porte aux nues les nullités. Il faut avancer ! Au large les exemples ! Plus de peinture ? Plus de littérature ? Plus de musique ? Qu'à cela ne tienne : voici les nouveaux arts ! Beaucoup moins chiants ! Beaucoup plus « réalistes » ! Modernes ! Sociaux !… Avant le septième, le Déluge ! Voici la bande dessinée, la publicité, la danse « modem jazz », le cinéma, la vidéo, le living, la mode, la gym, la cuisine, et la variété ! Oui ! Bourrée de vrais professionnels : ils font tourner leur canne et les gens applaudissent pendant vingt minutes ! C'est plein de pros, de pros de la débilité. Comme si c'était impressionnant d'être professionnel ! Quel intérêt de bien faire ce qui n'a strictement aucun intérêt ? Quelle belle chose que la Variété française aux panthéons ! La Chansonnette dans la Pléiade ! Guy Béart entre Baudelaire et Bossuet ! C'est drôle, non ?

Que la fin d'un siècle mort prématurément n'attende rien d'autre de ses hommes qu'un recul désespéré, une régression, un ressassement infini des vieilles choses, de ces vieilles choses archimodernes dont la beauté nous crève, pour avoir le plaisir de les retransgresser. Je n'explique pas

autrement les renvois de catholicisme, les reconsidérations de la chasteté, de la morale, l'étude approfondie des Classiques et l'esthétisme rétro. L'avenir est bouché ! Tout le monde revient sur ses pas. C'est la confusion, la fuite en arrière, les langoustes dans le tunnel à tâtons vers l'entrée, vite, avant que le train n'arrive, on l'entend déjà, l'oreille aux rails, film à l'envers, sortons secs de la piscine !

Certaines choses ne nous paraissent pas vieillies parce que nous sommes aussi vieilles qu'elles. Sommes-nous aujourd'hui en retard de cinquante ans parce que nos prédécesseurs avaient cinquante ans d'avance ? Parce que nous sommes aussi en retard que pouvaient l'être nos pères devant les Grands Démolisseurs ! Il ne faut pas croire que nous soyons moins arriérés. C'est pas parce que une poignée de connards font semblant d'apprécier Stockhausen qu'ils ont pu ingurgiter Stravinski. *Les Demoiselles d'Avignon* ne passeraient toujours pas aujourd'hui. C'est beaucoup les flatter, les bourgeois d'antan (et par eux nous flatter aussi), que de dire des génies qu'ils étaient en avance. Ce sont les autres qui étaient en retard. Ravel ou Duchamp étaient parfaitement de leur temps, ils étaient dans le coup. Un art n'est jamais en avance. Ce sont ceux qui ne l'ont pas reconnu à l'époque qui, comme pour s'excuser, disent que cet art était en avance sur son temps.

Ça n'a aucune importance. On s'est tordu de rire pendant des années devant des Van Gogh. Chaque art est parfaitement de son temps. Si nous avons l'impression d'être privés d'art, c'est qu'il n'y a plus de « temps » dont il puisse témoigner. On devrait comprendre vraiment qu'il n'y a pas plus « années vingt » que Paul Klee… C'est difficile, parce que nous, nous sommes dans le Bonnet.

Ça fait un siècle qu'on pratique la fin du monde. En fait, nous vivons sur l'apocalypse des autres. Si tous les grands artistes du XXe siècle ont été apocalyptiques, c'est pour que nous soyons ceux des Résurrections sanglantes, de la Genèse douloureuse, du début d'un monde et de l'avènement du Messie ! Ils nous ont déblayé le chemin en se dépêtrant péniblement toute leur vie des jaloux déguisés en propagandistes de leurs paroles, les Paul-Judas contre-exégètes !… Comment enfin croire que Picasso ne désirait pas à toute force créer une grande œuvre de peinture ? Et Céline ? Joyce ? Kandinsky ? Parker ? Qui a parlé de destruction ? Qui ? C'est contre leur époque qu'ils l'ont sauvée : ils ont beaucoup plus de mérite que les créateurs des autres siècles, ils se sont vraiment salis, ils sont rentrés la tête la première dans l'Apocalypse pour débarrasser la table aux suivants : ne resuçons plus leurs irrépétables prophéties géniales. Ils avaient le double travail, eux, de construire leur œuvre en écartant les décombres des idées brontosauriennes dont ils étaient issus. Cent ans ont assumé cette apocalypse, ce carnage des vieilles valeurs dégueulasses : nous n'avons plus rien à faire. C'est une pitié de voir encore des types croyant détruire les grandes valeurs bourgeoises du XIXe siècle, chercher le scandale, l'athéisme, l'érotisme, la liberté, la justice dans un siècle qui est entré dans le monde avec de si formidables idéocides !… Nous n'avons plus à prophétiser et chasser les fantômes : notre travail est à la fois plus facile et incroyablement ardu : c'est *faire des œuvres*.

Ah ! Mais ça semble trop tard pour les voir saisir ça ! C'est pour ma gueule les crachats, c'est moi qui passe pour un jeune vieux con archaïque près des remueurs de viande de discothèques qui regardent la vie avec des yeux de vieux fœtus. C'est un comble ! Archaïque parce que au lieu de ressasser le nihilisme et la « politique », je veux installer l'idolâtrie, le fanatisme et l'énormité cosmique des rhétoriques vitales. Archaïque parce que je ne veux pas recopier l'œuvre des maîtres mais les aboutir, parce que je conçois qu'après la fin d'une chose, il existe le début d'une autre.

Certains maîtres ont vu le mal que leur audace a pu faire aux jeunes esprits, les nombres de couilles qu'ils ont castrés en bloquant tant de portes. Je me demande ce que pensait Marcel Duchamp en 1968 ? Et Omette ? Joyce est mort trop tôt… Il s'agit bien ensuite de se suicider, ou de se laisser assassiner, comme Pasolini. Je ne supporte plus les vues sans cosmique, sans tragique, sans mystique, sans *beauté*. La culture des années soixante et soixante-dix représente toute cette atrophie artistique, cette panique de la forme qui s'aperçoit avec effroi que tout a été inventé derrière elle et que, n'ayant

rien à dire, il ne lui reste plus qu'à croire à son renouvellement. Je n'ai jamais cessé de lutter contre ce toc culturel que tout le monde est en train de transformer en Classique !

Tout ça ne serait pas arrivé s'ils avaient mieux lu Céline, s'ils savaient ce qu'est la peinture, s'ils étaient sensibles au swing, s'ils n'ignoraient pas jusqu'au nom de John Cowper Powys !…

Il serait temps de mettre fin au canon de l'intellectuel de cette fin de siècle. Fondé sur l'incompréhension totale des authentiques révoltés, il s'est créé en vingt ans, pour amortir, surpeupler la révolution des mœurs, une sale race de cultivés types auxquels tout le monde se réfère et engendrant des milliers de larves ignares qui sont en train de tout détruire ! Il faut réduire ce robot démoralisant, « surréaliste », partisan de la froideur et des artifices, de la perversion et de la nostalgie, de la professionnalité et du pragmatisme, de la provocation mollasse et de la désacralisation de l'art. Sale petite merde incapable, paresseuse rétro et cinéphile que la seule apparition de la beauté cosmique fait gerber. Sortez-vous des exégèses de Conneries, des Freudo-Sadologies mal digérées et de l'ironie dérisoire ! N'en avez-vous pas marre de ne jamais assister à une *Œuvre d'Art*, qui était et sera toujours le seul but d'une civilisation ?… Ça vous plaît donc de patauger dans la politique et la fausse défonce ? Dans la gratuité fanfaronne, arriviste et indifférente ?…

Voyez-les ces découvreurs de lunes, ces ricanants, ces « à-quoi-bonnistes », ces journalistes, ces hystériques et ces abrutis, ces dénonciateurs du religieux secrètement fascinés, ces matérialistes fiers de l'être, ces éclectiques, ces faux torturés, ces kafkaïens, ces rockers, ces critiques, modernistes, pervers, injustifiés, bourges ouvriéristes, enculeurs sans raison, ces nihilistes de bon aloi qui font passer pour un mépris malin leur totale imperfectible ignorance et leur indécamabilité de toute entreprise artistique, leur irremplissable vide de vie, leur ennui hypocrite et leur merveilleuse indigence cardiaque et musicale.

Je les trouve grotesques avec leur avant-garde pourrie. La Bérézina est sans retour : c'est l'Avant-Ringarde ! Il y aura toujours des lâches et des roublards pour mettre le Jazz au Garage et la Littérature aux Objets Trouvés ! Mais ce sont eux qui fument au Dépotoir ! Pour quelle prétention se prennent-ils ces bouleverseurs de verres d'eau ? Ils croient peut-être que le temps est venu de ne rien dire, de se passer d'une feuille blanche pour cracher sa purée ?…

C'est mal connaître l'homme, c'est nier qu'il existe un être sur mille qui a la force de ne pas se taire. C'est l'Élite des Exterminés d'avance, la Poignée de Kamikazes ! Pas de quoi être jaloux ! Il n'y a que les tricheurs qui rêvassent sur de nouvelles formes, les négations d'arts, le dépassé des expressions… Celui qui a son âme à ses trousses ne spleene pas sur de nihilistes techniques : il prend un stylo, et tant pis si ça ne se fait plus.

Personne ne se rend compte de l'hyper-modernité de ce qui s'est passé avant nous, au début du plus fantastique des siècles. Ce qui plaît aux assassins d'aujourd'hui, c'est de copier mal les vieilles avant-gardes. On fait du post-sous-surréalisme, les jeunes chiens jouent bop, à l'envers. On fait passer tous les charmes sur le billard, toutes les modes. Une nuée d'Attilas déferlent sur les futilités ! Les architectes recopient en laid les trouvailles des années vingt : ils font d'un Parthénon une Madeleine sans sourciller.,. Réminiscences mal rotées ! Il n'y a plus de modes ! Le mobilier c'est Roche-Bobois et les Galeries Barbès. Cardin massacre le style vingt-cinq où pourtant l'élégance, la vraie, la moderniste, la synthétique était à son comble. En habillement, le fond de la sophistication, c'est l'ouvriérisme ; et vice versa. Certains jeunes cons marchent à la mode des années cinquante ! La plus laide ! Remâchement des plus amers malabars. Les coiffures, les pantalons, les gestes : ils mettent des cravates par ironie, pour parodier leurs pères. La plupart des quadragénaires, eux, se font la tête de Flaubert, de Maupassant, on copie les mièvreries du XIXe siècle, tout pour reculer l'échéance de la modernité vraie qui n'arrive pas, qui n'arrivera jamais ! Ce sont sans cesse des reculs, des repentirs, des retours, des ratures, des *reprises*, des allées et venues dans les passés, des marches arrière en avant, toute une coulisse de trombone rouillé, à l'infini dans le « feuillet » qui n'en chie pas de

digérer, rendre, redigérer, renvoyer et rerendre et reredigérer encore dégueulassement. On n'a pas compris : on rétrograde pour être à la mode, alors qu'il faut régresser pour faire des Progrès ! En matière de beauté, la révolution est un mélange subtil, retors même, de vieilleries anachroniques, soutenu par ce qu'il y a eu de plus moderne dans chacune des époques qui nous ont précédés. La révolution, c'est une tradition énervée, et non un petit resuçage, un ressuage de tous les débris qu'ont laissés sur leurs passages les antiques bulldozers : il est plus facile de ramasser les cadavres que de poursuivre un char d'assaut.

Le début du XX[e] siècle a vu ses poètes : ils sont trop. On ramène les révolutions sur des brancards, les unes derrière les autres. Le XX[e] siècle s'est achevé après cinquante ans d'existence. On ne sait plus quoi faire des cinquante ans qui nous restent. Nous sommes les passagers lâchés d'une loco supersonique. Comment rivaliser ? Comment être plus modernes que nos arrière grands pères ? Le XX[e] est passé plus vite qu'une balle boche. L'Homme n'est pas à la hauteur, en rien. Dépassé par sa science. C'est la Brute savante ! La larve moderne !

C'est lorsque je me prends à ressentir une vague impression de considérable désespoir, un déchirement dramatique en entendant une chanson rock aux ridicules romantiques larmoiements yankees, aux psychédéliques sirupeuses fausses démences écœurantes, ou ces sortes de danses de basses déprimantes (la guitare basse est pour moi l'un des principaux symboles de la vulgarité de ce monde), gonflées de décibels, ces marteaux pilons, tous ces nasillards synthés sur lesquels les trois quarts des êtres humains se donnent l'illusion du rythme, alors qu'ils ne font que la parodie involontaire du pas cadencé, que je me rends compte que je vis ici, dans l'époque abjecte des discothèques à lasers, des tristes figures épanouies, des paumés dangereux, des étudiants aux pattes rasées, des cravates limaces et de cette jeunesse prolongée, déodorisée, en éclosion totale de poncifs et prête à tout pour s'abrutir sans même le savoir.

Entre autres raisons, si les jeunesses sont irrévocablement foutues, c'est que trois générations maintenant ont grandi dans des berceaux remplis au ras bord de ce Rock Fangeux, cette pacotille sonore, cette caricature aux pauvretés si grotesques que les jazzmen en pissaient de rire et qu'aujourd'hui la vulgarité et le culot des nostalgies ont érigé en Culture dans les préaux de toutes les maternelles.

Je croyais, moi aussi, qu'il serait bon que le monde revienne d'une façon ou d'une autre à la Religion, aux Classiques et à la Propreté. J'ai déchanté dans un glaviot. Révolté toute mon indicible jeunesse contre les hideux hippies de ma génération, ces romantiques dégoulinants et mous, pops et flous – je me suis fait honnir pendant dix ans en affichant (chapeauté et cravaté dès mes quatorze ans) des mythes qui depuis longtemps avaient été ligaturés comme des trompes. Mon allure détonnait. Ce ne sont même plus ces détonations que je me propose de rapporter ici, mais l'impossibilité écœurée et coléreuse de comparer les larves d'hier à celles d'aujourd'hui. Les années quatre-vingt s'ouvrent sur un virage, un fatal virage. Déjà certains « bolides » croient couper la route. C'est faux. La boucle est bouclée. Plus de Lois à défoncer. Plus de révolte possible. Plus d'intérêt pour rien. Plus de sentiments ni de désirs. Plus d'idée. Plus de talent. Plus de moyens pour en avoir. Ni pour le montrer. Plus de disciplines, tous les arts sont pleins. Juste un tube, très étroit, très restreint pour exprimer cette carence grandiose, cette indigence sur fond de faux luxe libéré. La fin du monde est passée. Voilà ce que nous en avons fait.

Les années quatre-vingt ? Économie, Religion, Snobisme, Anti-Sémitisme bon enfant, Faux Classicisme, Réactionnariat sublimodernisé, Rétro-Chic, Photo, Vidéo, Propreté, Arrivisme, Sport, Froideur, Ennui, Fadeur, Êgoïsme, Collection, Sympathie, Solidarité, Gaspillage…

Des broutilles, je vous dis ! On n'a encore rien vu ! Lentement, doucement, les esprits se laissent glisser vers une griserie du modernisme, un Progrès « in Progress » extrêmement sournois. Il est temps aujourd'hui, où se sont déclarés tous les nouveaux poncifs, de chier définitivement cette

génération, cette culture et ces quarterons de chiens, débiles distingués et déguisés qui occupent l'avenir. D'un utopisme ridicule, politique, athée, sympa, porno, plébéien, sale, brouillon, écologiste dont les derniers bastions sont occupés par les effrayants punks de la dernière heure, les espératifs déglingués, les patients du Grand Soir qui ne font plus peur à personne et qui ont au moins le bénéfice de la voyoucratie, révoltés timides et expansifs qui se croient nihilistes – de cet idéalisme donc que, pour ma part, j'exècre, mais que je ne condamne pas, nous sommes passés à un Arrivisme inqualifiablement salaud, économique, biblique, dur, sans aucune sensualité, bourgeois, propre, arrogant, technique, encore plus inadmissible. Il n'y a rien de pire que ces nouveaux métiers grâce auxquels vivent les plus grandes crapules de la « Démocratie ». Ils sont fiers tous ces magouilleurs, ces débrouillards, ces enculeurs par-devant !

Fan ! C'est toute une racaille à dégager. Que n'irait-on foncer dans ces lards immondes ? Soyons précis ! Montons une liste de toutes ces professions où il ne *peut pas* y avoir UNE SEULE personne valable, et dont le développement et la séduction entraîneront sans plus tarder l'extinction bien méritée de tout intérêt possible pour la race humaine. Ô Fonctions inadmissibles dont les carnes feront tous les irremboursables frais !…

Promoteurs immobiliers ! Agents de publicité ! Agents de Change ! Public Relations ! Graphistes ! Cadres en tout genre ! Conseillers Artistiques ! Critiques d'Art ! Informaticiens ! Architectes ! Producteurs ! Statisticiens ! Journalistes ! Designers ! Psychanalystes ! Assistantes sociales ! Dessinateurs de Bandes Dessinées ! Chanteurs de Variétés ! Speakers ! Secrétaires d'État ! Sponsors ! Restaurateurs ! Banquiers ! Examinateurs ! Multi-Médiaistes ! Proctériens !

Allez ! Tous au Vél'd'hiv ! Et que ça saute !

— Mais il en faut, monsieur !

Justement non, il n'en faut pas. Quand je pense que la plupart des génies de tous les temps se sont laissés traiter d'« inutiles », alors qu'on laisse croire de nos jours à l'efficacité, l'indispensable présence de toutes ces raclures infâmes !… C'est le comble ! Ah ! quel régal ce serait de tous les envoyer braire dans des gazons de dégueulis, qu'on les humilie à leur tour, pour qu'ils voient ce que c'est que d'être de l'autre côté de l'anus !

Que de poubelles à créer, je vous assure ! Rien que dans le Show-Business, l'Informatique ou la Publicité ! Des charniers à organiser ! De quoi occuper tous nos petits Eichmanns punkies ! Vocations comblées pour les zonards sadiques ! A l'œuvre, frimousses !

Tous ces types qui « travaillent » dans la Publicité, par exemple. Ces espèces de pouilles du slogan ! Satisfaites salopes qui se croient salutaires, « marchands de rêve », nounours de sable ! Enculeurs de Pimprenelles, oui !… On admire en eux leur technique pour baiser le plus de gens possible ! Ravissants applaudissements ! Certains illuminés plus dangereux croient dur comme foi à leur mission ! Nouveaux Saiils des serviettes hygiéniques toutes protections !… Ce qu'il y a d'inexorablement guillotinable, c'est que publicistes et publicitaires finissent par se griser de la force d'enculage de leur dégueulasse métier et la dissolvent dans un flot de snobisme et de références artistiques, vers une sorte de gloire à faire béer tous les babas.

Si un type en tue un autre à bout portant, on le traite tout de suite d'assassin. S'il tire de cent mètres sans lunettes, on dira d'abord qu'il vise juste.

C'est Arsène Lupin ! Tout dans la manière ! Une médaille pour le voleur, S.V.P. ! Qu'on le félicite de la grâce de son délit ! Spaggiari For EverL. À quand l'avenue Mesrine ?

La Publicité veut nous faire croire à son pouvoir de communication. Nous lui enfonçons un gros « Merde » dans la gueule. La Publicité veut nous parler de son imagination, de sa poésie ajoutée au produit qu'elle ose faire vendre – nous n'y voyons que de la vaseline de très mauvaise qualité.

Ce que je veux démettre comme épaule ici, c'est que la publicité récupère maintenant tous les résignés, ceux qui sont fatigués de la trouver conne. Elle s'attache les esthétisantes limaces qui

trouvent toujours quelque chose d’intéressant dans n’importe quoi et qui n’aiment pas généraliser. Ça devient le piment de leurs yeux vides. « Bien trouvée » ou explicitement débile, la Publicité fait vivre trop de sales cons, appuyés sur la superbe conscience professionnelle et des techniques gerbeuses, des « approches », pour tolérer les ondes de sa vulgarité qui nous déferlent dessus. Compactrice de toutes les vilenies et les faiblesses humaines, tyrannie cynique, piège à moutons, hypnose ou intimidation. C’est toujours le même esprit scolaire « viril » qui démonte l’ignominie du mécanisme.

Pour beaucoup, l’École continue dans la vie. La plupart des êtres sont faits pour une scolarité infinie. L’existence est pleine d’élèves, de professeurs, de récréations, d’examens. Ce qui m’a le plus révolté à l’École, c’est l’effort de « dialogue » entre élèves et professeurs. Autant faire dialoguiser une chèvre et un aspic ! Les écoliers, ils n’ont qu’à épuiser les professeurs, miner ces grands connards : ils ne sont bons qu’à ça. Mais en général, les étudiants finissent toujours par trouver de bonnes excuses à l’existence de tels assassins.

Je ne regrette qu’une chose – pour ma part-, c’est d’avoir accepté d’aller à l’École jusqu’au bac : j’aurais dû refuser et rester chez moi : je n’y ai strictement rien appris au Lycée : j’ai été pillé de par mon enthousiasme frénétique pour les lettres d’une belle énergie sur laquelle ces enflures de professeurs se reposaient. Il est difficile aujourd’hui de savoir du professeur et de l’élève celui que j’exècre le plus. Professeur, c’est déjà une sale race, à condamner sans rémission : quelque chose comme pouille, prêtre ou flic : il n’y a pas de bons profs. Chics scouts ou nazis secs, cools ou rigolos, c’est la même engeance.

Quant aux élèves, aux étudiants, j’ai du mal à admettre leur existence. Petits cons, glousseuses, syndicalistes, minables, hippies fades, arrogants puceaux, lilliputiens d’adultes ratés ! Quelle foison totale de bêtas mornes tout de même ! J’ai rêvé longtemps dans tous les pays à des camps d’extermination pour les étudiants… Il faut les faire crever, leur sale mentalité d’ados ridics ! Pour tout déformer, il suffit de demander l’avis des lycéens ! C’est le comble de la charogne satisfaite à gifler, à écarteler pour bien voir leur vide, leur nullité gargouillant au centre d’une acné pulvérulente à souhait. Que viennent nous foutre les idées des jeunes ? Ces hésitations borborygmiques, ces ahanements, hihanements stériles et vaniteux, et cette maturité artificielle surtout : cette macaquerie d’hommes. Quand on les voit, c’est comme si on avait mis trop d’engrais ! C’est la Polka des précoces ! Les bancals du Bahut ! Jussieux viciés ! Ah ! pauvres, pauvres, pauvres petits jeunes tarés morveux ! Le jour où le monde a donné la parole aux étudiants, il a tout perdu.

Je n’ai jamais mis les pieds dans une université, pas le moindre tourisme dans une petite fac. Je suis l’un des rares « jeunes » de ce temps à ignorer complètement ce que peut être l’ambiance d’un amphi, d’une fin de cours, d’une distribution de tracts, d’un pot général à la sortie, de la pause cigarette… Autant de sensations extraordinaires que mon destin de couard fuyard ricanard planqué m’a refusées. Tant pis pour moi. Je passe toujours à côté du médiocre ! Crève, Ignare !

Si je suis de ma génération, alors je veux être contre elle, absolument : chaque pulsion de jeune con moderne, chaque rock sera ressenti dans ma carne comme autant de mauvais sorts auxquels je riposterai par cent mille blessures.

Je parle des jeunes parce que j’ai du mal à admettre mon âge. Je me sens à des milliards de kilomètres de chacune de leurs castes. J’abomine en larves tous ces abattis de coquelets, que ce soient les ex-hippies sur le retour, les jeunes bourgeois froids, les rockers débiles, les sympas débrouillards, les loubards, les travailleurs, les feignants, les pédés, les sportifs, les drogués, les reggaes, les Iroquois, les Apaches ou les Comanches… Toutes ces bêtes ridicules qui ont tant à ne rien dire et tous en commun cette espèce de fausse violence, de vivacité pour du beurre, de faux enthousiasme, de course au fric, d’arrogance artificielle merveilleusement broyée dans une comédie de frénésie pour blasés, qui se forcent à s’amuser en singeant la « paumure » souveraine de leurs pères nuls, fragiles fils de minus déguisés et minus eux-mêmes, prêts à tout pour faire semblant d’être prêts à tout, en

« corvée de pied » permanente, jamais vraiment amoureux, jamais vraiment passionnés, jamais vraiment touchés parce que recouverts d'une couche de complexe global pour tout, huile d'âme sur laquelle tous les coups glissent. Vides de tout à en mourir, les jeunes lâchés en pleine forêt ne savent plus monter aux arbres. Ça ne vient pas du tout d'un dégoût du monde. Aucune génération n'a été aussi bien dans la société.

Ça se voit très bien dans leur façon de s'habiller. Ils ont peur du ridicule. La mode est-elle autre chose ? Il faut bien qu'ils se remplissent la carcasse vidangée, ces petits épouvantails ! Il n'y a rien sous ces chiffons bariolés, aucune révolte au fond de ces touffes verdâtres. Dehors les excentricités ! Dedans, zéro : bien sages futurs dentistes, informaticiens, pouilles civiles… Dans cinq ans tous les punks enlèvent leurs épingles à nourrice et s'en servent pour langer leur gosse, là-bas dans les « Domaines »… Plus leurs vêtements sont fantaisistes, plus eux sont banals, insignifiants. Aucune trouvaille n'est « terrible ». Tous les Noirs n'ont pas l'allure de rois nègres, hélas ! On cherche à se raffiner et on n'aboutit guère qu'à une vulgarité plus sournoise encore. Ce simulacre d'élégance partout m'écœure. En matière d'habit, cette société me fait penser au free-jazz sur sa fin. Plus personne ne regarde l'autre. Chacun dans son coin fait n'importe quoi, et c'est tout pareil : tout laid. C'est de plus en plus difficile de se faire remarquer. Barbey d'Aurevilly passerait rue Rambuteau, personne ne se retournerait plus sur ses rubans, sa redingote chamarrée, ses falzards déments, ses cols démesurés et ses bures grotesques, toute sa clownerie puérile de cabotin majestueux… Zavatta mystique !

Si j'insiste sur les allures, c'est que pour moi, il n'y a que des corps… L'âme n'est pas un oiseau enfermé dans la carcasse. L'âme suinte du corps. L'âme, c'est le corps. C'est l'allure présente. Tout ce qui est présent est une âme. Tout ce qui occupe, sans le savoir ou non, la certitude vitale de son corps a une âme. Un bout de bois a une âme. Un olivier mort et l'hippopotame du palais Longchamp… Quand je dis corps, ce n'est pas le corps fier, le zob hâbleur ou le sport du mollet, mais la viande vraiment qui se dépose dans un certain ordre dans l'espace, l'attitude du bifteck dans l'éther. Pour que les choses aient une âme, pour qu'on y croie, l'esprit est obligé de passer par une représentation physique, sensuelle, présente, allégorique. L'esprit m'a toujours paru être un organe, aussi dégoulinant que les autres mais introuvable, informulé, qui n'a pas eu le temps de se fixer, souffle lourd et boueux d'un corps qui se forme, qui veut durer par le corps, comme un type souffle dans un cornet, et qu'on ne verrait pas sans son corps, car le corps n'est pas là par hasard… La vie intérieure cache même très bien ce rosbif humain animé où chaque allure a choisi de s'incarner.

Je suis rarement surpris par un corps. Je veux dire, il m'est arrivé très rarement de me dire d'un type : « Tiens, il a bougé d'une façon inédite. » Nous déplaçons presque tous les mêmes tics dans l'atmosphère, les mêmes gestes à quelque chose près, ça se recoupe beaucoup, on roule à vide tous à mort sur une dizaine de chorégraphies et les corps se copient de génération en génération.

Tout est physique. Le plus grand intellectuel parle pour se protéger physiquement. Toujours se fier aux apparences. Surtout aux trompeuses. Quand un physique a l'air de s'être trompé d'âme (et vice versa), c'est uniquement que les autres ne le voient pas comme il est vraiment.

L'Allure a toujours été pour moi la vraie philosophie. J'aime chez les Jazzmen, comme chez les Burlesques, que la vie intérieure tout entière tienne à une seule et irréductible série de gestes et de comportements dans l'espace.

Je fais très démodé : dans une voiture, par exemple : on ne sait pas si la Peugeot est une invention extraterrestre des années 3000 ou si c'est ma présence qui la rend si moderne. Tout paraît en avance près de moi : je détonne. Ou c'est moi qui fais très futuriste et personne ne veut en convenir, ou ce sont les autres qui sont trop dans leur temps pour ne pas me considérer d'une façon si impertinente. Ça n'a rien de littéraire : voyez les autres hommes de lettres, ils conduisent, ils se mettent torse nu sur la plage, ils desserrent leurs cravates ou ils n'en mettent pas, leur poignet est paré d'un bracelet-montre,

pour la campagne ils ont un jean, que sais-je…

Se changer plusieurs fois de cravates par jour. Toujours se préparer comme si on allait au bureau ou dans une soirée. Se mettre chic pour rester chez soi. Jamais s'attifer en dégueulasse pour aller dans la boue se promener. En flanelle dans les granges, sur la plage, dans les décharges… En flanelle pour faire l'amour : cravaté, épinglé, chapeauté, ganté, rasé, lacé, repassé avec juste le Jésus de Morteau surgissant du gris lainage… Jamais sport, surtout. Jamais « décontracté » : toujours concentré, absorbé, strict, prêt à se montrer pour la dernière fois : les guillotinés, ils vont au Panier impeccable : pas plus chic qu'un condamné à mort.

Chaussettes fines, chaussures cercueil, costume tweed, moucheté blanc et noir, chemise raide très blanche, cravate à pois imperceptibles, barrette en or, pochette, feutre gris, canne en bois… La machine est sortable, apte à délirer, il suffit de la placer dans un fauteuil, la provoquer d'un mot, tour de clé dans le dos : la marionnette classique va vous faire rentrer dans tous les cailloux ! Quel est ce gringalet féminin habillé comme un lord-businessman qui parle comme un charretier et qui vous supplie de l'héberger pour la nuit ?…

Ne craignez rien, je suis aussi mal vu par les jeunes dans le coup que par les vieux croûtons. Invivable des deux eaux… C'est pas les asperges en manches courtes et aux socquettes sur l'astragale qui vont me voir d'un bon œil… Toute cette troupe de blettes supérieurement fades qui sont dans la phase de sport sain m'écharperaient bien s'ils pouvaient… Seulement, j'ai ma canne épée (celle de mon grand-père), le premier néo-new-wave, le premier gentillet un peu nerveux qui s'approche, je le pourfends sans botte l'atroce ! Légitime impertinence !

Voyez ces Cadavres sur patins à roulettes, oreilles en lambeaux sous les écouteurs, escarpins, cotons phosphorescents, autant d'aquarelles ratées, mal lavées dans la laideur !

Voilà ! Les voilà : courts cheveux gras, engoncés dans la parodie antiburlesque d'une mode masculine et féminine déjà pas terrible. Corps rigolards, bien « bâtis », petites crasses immaculées, au look cool chic, acardiaques et homos, cons kitsch qui briquent leur peau pour faire croire qu'ils savent quoi en faire. Tous ces jeunes lustrés : on dirait des grooms… Pas des grooms soutiniens !… Des grooms « spirous » !…

Jadis, on s'habillait en fonction de ses idées. Maintenant, les idées se cousent d'après les vêtements. Tout le monde devient un costume. Ce sont tous des mannequins. C'est à vous dégoûter de vous habiller. Même les Grandes Marques finissent par suivre ça quand même. Tant pis ! Vous devez suivre ! Ou mourir nu ! C'est universel. Pas de choix pour les autres.

Il est loin le vieux baba cool des années soixante-dix, mou et sale, au ridicule dégingandisme, au risible idéalisme, avec sa fleur pendinolente. Le beatnik sombre dans l'archéologie. La vieille barbe de somme déprimée, bonne pour le Musée.

Brontosaure pour brontosaure, autant rester classique : pas d'hésitation : restons toujours très bien habillés !

Quant à ceux qui font semblant de bien s'habiller, ils s'habillent bien, comme on dit de quelqu'un qu'il « écrit bien ».

J'aime beaucoup voir circuler les nouveaux play-boys de notre époque. Vous savez, les Pastelisés ! Eux qui pâment les gazelles trempées. Elles leur trouvent un charme fou de la conasse. C'est bien exact de fausse beauté, de mièvrerie et de basse classe.

Bel-Homme est un grand mou type qui a mis une heure avant de s'habiller, qui a cherché ce qui pourrait aller avec le parapluie, qui a choisi ses badges, ses chaînes, toutes ses écailles et ses noyaux. Il est mignon dans le sens nul. Les yeux tellement clairs qu'on ne voit plus le regard. Les narines si petites qu'on peut pas y rentrer le doigt. Ça rentre pas. Blond filasse. Bronzé carotène. Ventre en avant. Chaussettes Burberry's à losanges. Jean urf. Mocassins bordeaux à grappes de pompons, vestes en tweed (col relevé) et par-dessus tout le superfameux pull jaune canari qui fait du Bel-Homme

d’aujourd’hui enfin le superbe petit poussin qu’on rêverait d’étouffer dans l’œuf !

Mais les plus beaux, ce sont les plus jeunes encore ! Les lévriers afghans humains qui se déhanchent par demi-douzaines d’une façon exténuée. Ce sont les ambassadeurs de la nouvelle mode.

Vous qui entrez, laissez toute élégance ! Voici l’escouade des jeunes gens modernes. Tous le même regard. Ne cherchez pas d’innocence sur leurs visages. Les filles de treize ans ressemblent aux putes de dix-huit. Plus d’enfance. Jamais plus. Surtout pas d’univers à elles. Leur noyau personnel en mille éclats dans l’espace. Pulvérisance. Pour elles, avoir de la classe c’est être vulgaire. On a l’impression d’être toujours au bordel dans la rue.

C’est la génération des magazines. Tout ce qu’il y a de nouveau est beau. L’Histoire commence à partir d’eux. C’est la haine de la continuité. La haine des autres.

C’est l’extravagant cortège hargneux des New-Larves. Ils se rendent vite dans un hangar pour y dégorger leurs énormes manques. C’est la brutalité de la mièvrerie viandée, du fade imberbe, imbus, de la plus effarante singerie de vieilles modes de tous les temps. Nous voici absolument en pleine anthologie de modes. C’est fantastique ! On change de mode comme de chemise. Nous en sommes aux ablettes bordées de nouilles qui vont poser leur pêche aux Ex-Bains ou dans un quelque autre Hall de Gare aux couleurs électriques. Jeunes pédés aux couilles pas encore descendues, tout droit sortis de San Francisco, très propres, avec la ceinture militaire qui pendouille, les pattes rasées, les tennis neigeux et les lunettes du Fantôme du Bengale.

Plus ils sont homos, plus ils s’affichent avec des filles. La nuit, ils rôdent symboliquement autour du Trou des Halles ou arpentent le Forum…

Se faire pédé maintenant est une véritable mode : peut-être la plus tenace de nos années. Il ne faut pas croire : on n’est plus pédé aujourd’hui comme on était pédé autrefois, du temps de Proust, Oscar, Gide ou Jean Marais. Les jeunes se font Pédés par goût de la minorité d’abord et par mimétisme bêta ensuite, comme des phasmes qui se montent pour faire comme les autres. Pas le quart des pédés d’aujourd’hui est *né* pédé, maladivement pédé, incurable à vomir, tendancieux du berceau… Que les mères se rassurent : dans cinq-six ans leur bambin refermera son paquet de pâtes, il fondera – graphiste ou attaché de presse – une famille normale. Beaucoup d’Undergrounds jointés des années soixante-dix s’en sont très bien sortis, pourquoi pas les tantouzes d’occase ? La folle jeunesse fait son temps : il faut qu’enculage se passe.

Il y a un snobisme du pédé, une symbolique de la nouvelle tante : propreté, préciosité, argent, couleurs, bons repas, non-violence, désinvolture, meilleurs rapports avec les filles (asséchées de plus en plus et même plus assoiffées), rock, vêtements, cinéma, yankisme, charme rétro, sophistication, culture… Ah ! quelle engeance ignoble ! Quel goût de ghetto ! Ghetto arriviste, car les pédés veulent sortir de la marge, « à part entière » dans l’existence, il n’y a pas de raison, marginaux mais dedans quand même ! Revendicatifs mais sans même la Classe de rester en dehors, impérieux et subversifs. Non, ils se tiennent bien la main avec les handicapés : ils font tout pour qu’on les trouve moins malades ! Le plus grand vice maintenant, c’est de ne pas être pédé… C’est la maladie suprême, le cancer foudroyant écœurant ! Tout ce qui n’est pas homosexuel est à jeter.

3.

Les pédés, je les hais, mais ils ne sont qu'une minorité parmi d'autres. Toutes les minorités empêchent les individus de prendre le pouvoir. C'est ça qui est impardonnable. Mais je ne m'inquiète pas : les tantes sont allées trop loin, le ghetto s'est trop syndicalisé, l'étoile rose est devenue une trop arrogante institution, cette vulgarité fera partie de la charrette… Les pédés seront les premiers à morfler du revers de la Trique. Vous verrez ce que je vous dis : le come-back du bâton va être terrible. Le socialisme a fait reculer l'extrême gauche jusqu'au fin fond de la Droite. Ne vous plaignez pas des mesures et des sanctions frissonnantes qui nous attendent. Finie la grève ! Finie la Justice ! Fini le Chômage ! Finis l'assistance et le piston ! Dehors les crouilles ! Les fonctionnaires ! Les vieillards ! Les bouches inutiles ! Fini le temps libre ! Finies les femmes libérées ! La fraude fiscale ! Le Corporatisme ! Fini le smic ! Rebonjour la guillotine !… Vous savez pertinemment que ce programme est en ce moment même inscrit au fer rouge dans le cœur de tous les Français. Pas un bourgeois d'ici pour ne pas souhaiter, par les voies démocratiques ou autres, une libéralisation totale après le dirigisme que nous subissons actuellement. Bravo Blum II ! Vive la France ! Heureusement que je suis rital, sinon j'en vomirais, franchement… Il m'avait toujours semblé que la patrie d'à la fois Danton et Doriot trouverait ailleurs qu'aux Etats-Unis, au Japon, en Allemagne et en Angleterre la force d'inverser le travaillisme et de bouter les derniers rots marxistes de l'estomac français.

Comment le pays n'est-il pas en état de révolution, je ne comprends pas. C'est ma seule inquiétude, cette hésitation à descendre dans la rue écraser les menteurs, les sournois du nouveau Front populaire. Personne ne se révolte : ni les patrons plumés, ni les cadres bafoués, ni les ouvriers dupés, ni les bourgeois nationalisés, ce qui prouve bien qu'ils étaient depuis toujours le même ramassis de larves. La lutte des classes est terminée : les réacs sont partout. Il n'y a plus qu'une classe. Les classes se sont fondues dans la réalité psychologique : tout le monde est bourgeois. Plus de peuple. Plus de religion. Plus de Paradis ni d'Enfer. C'est le Purgatoire général. Plus de morale, plus de parole, plus d'idéologies… Du Paraclet au Surréalisme, une seule obsession : fondre les ambivalences ! C'est le mal du siècle. L'hypocrite métissage, la tolérance, la liberté caricaturale, le conservatisme révolutionnaire, le progrès-écrevisse !… Avec l'alphabétisation de la plèbe s'est perdue toute révolte : les rassasiés ne bronchent pas, c'est connu… Au moins la monarchie absolue entretenait les virus révolutionnaires. Les brutes éduquées n'ont plus de raison de se battre, elles somnolent et puent. C'est comme les nègres ou les enfants. Quand le gosse est trop grand pour recevoir des coups de trique, il perd sa dignité.

Attendez-vous à la barbarie de tous les caprices, les coulisses au grand jour de tous les instincts, l'Enfer Idéal, les Tentations de saint Antoine avec des miradors ! Bruegel-Mauthausen ! Pour redomestiquer les femmes, exterminer les ouvriers et les pédés, pour une convenable oppression des débrouillards, pour supprimer l'incompétence, l'Assistance et le Piston, la France va trouver mieux ! Plus sournois !

Je sais comment ça va s'appeler moi. Ça s'intitulera : LIBÉRALISME, et puis c'est tout. Vous pouvez ranger fascisme et communisme, catholicisme et anarchie. Le Libéralisme, ça passe par l'Économie et pas par le Politique : c'est pour ça qu'hélas, il gagnera.

La décadence vient du fait que la productivité a permis une augmentation du niveau de vie des individus plus rapide que leur capacité à s'instruire, à connaître, à savoir. L'homme n'est pas à la hauteur du progrès qu'il a fait faire à la civilisation. On a cru organiser une société, par la fragmentation des compétences : on aboutit à un corporatisme monstrueux d'incompétences irrévocables. La plaie de notre époque est l'incompétence. Depuis que je suis né, cette hydre merdeuse me ruine les nerfs. Personne ne fait son travail, et surtout les ouvriers. C'est là où ils vont tout perdre.

Au moment où le pouvoir leur est donné, il aurait fallu qu'ils soient irréprochables, nets, efficaces, qu'ils « touchent » dans leur métier au lieu de se plaindre de ne pas « toucher » autrement ! Comment voulez-vous considérer encore cette meute d'incapables braillards, escrocs minables, avides et jaloux, et salauds ? Plus d'illusions ! Vous l'avez votre Dictature du Prolétariat ! J'ai une haine, moi, contre les ouvriers à peine concevable : je suis sans pitié pour la mise en larbinage total de cette race de porcs hargneux et geignards. L'Ouvrier est l'Allégorie infâme de l'Incompétence et en tant que tel doit être sanctionné jusqu'à la misère, voire la mort. Ils sont sortis trop tôt des mines. En bas, la bête était encore respectable. Ici, on n'ose plus rien dire. Un taxi vous promène, un garçon vous sert de la merde, un électricien vous prend une fortune pour changer un fil, un menuisier vous fait une porte tordue et on sourit, on lâche le pourboire… Pour boire quoi ? C'est la ciguë qui les désaltérerait comme il faut. L'incompétence me renverse les viscères et je souffre de ne pas pouvoir la punir par l'asservissement aveugle de ses sales fidèles. Moi, je ne connais qu'une Justice, c'est la compétence. La compétence, c'est la vraie sélection, c'est son étiolement inadmissible qui a supprimé l'élite, la noblesse, les belles choses, la gaieté, la sympathie entre les classes, la complicité et la distinction, dans tous les domaines.

Certains m'ont dit que j'étais allé si loin dans l'extrême gauche que je me retrouvais dans l'extrême droite ! C'est faux : je ne suis pas un gauchiste d'extrême droite comme le sont devenus les anciens soixante-huitistes déçus du maoïsme lorsqu'ils ont regagné une bourgeoisie de race. Moi, je n'ai jamais été gauchiste, car je suis *né* dans le communisme, et pas le communisme bourgeois, je vous prie de le croire ! J'ai simplement suivi mon tempérament aristocratique, mon individualisme forcené, fascisant si vous y tenez, en lâchant derrière moi toute la naïveté sinistre de la gauche et l'esthétique retardataire de la vieille droite. Ce qui amène la droite, c'est la peur du communisme, et je dois être un des rares à ne pas craindre le communisme.

Je ne suis entré dans aucune danse politique, même de loin, même par la voie sournoise du repentir, de l'« erreur »… Je ne me suis pas donné l'occasion d'avoir un passé : je méprise tous ceux qui ont marché, à un moment ou à un autre, dans une idéologie. Je n'admire que les mystiques. Je suis d'extrême Sade, voilà ce que je suis. Le marquis est pour moi l'idéal politique. Celui qui a eu la vraie « vision ». Moi, je ne suis qu'un affreux provocateur inadmissible, jouant sur la friction des degrés…

Je suis un homme d'affaires du lyrisme. Ni sceptique, ni partisan, ni porte-parole, ni hors-la-loi, mais sans loi, frondeur si vous voulez, tendancieux au-dessus de tout soupçon, récupérable par tous et par personne. J'essaie de me définir, au milieu de mes cent mille contradictions. C'est le plus difficile. J'ai été aidé par les jugements d'autrui. Politiquement, pour savoir ce qu'on est, il faut écouter ce qu'on dit de vous…

Ce qu'on dit de moi ?

Que je suis un fasciste d'extrême gauche, un anarchiste d'extrême droite, un communiste nazi, un gauchiste monarchiste…

Ce ne sont pas mes idées qui me définissent, mais ma façon de me comporter. C'est ça le discours politique. Ce qu'on retient finalement, c'est votre personnalité. C'est votre nature qu'on juge de gauche, de droite, du centre, du dehors… Ceux qui ont été communistes et ne le sont plus ne l'ont jamais été. Moi, je suis un communiste de naissance. J'ai été complètement éduqué à la communiste, par de sinistres regards bleu glacier dans une École d'application communiste, avec tous les maîtres au Parti. Personne comme moi pour être de gauche ; vraiment. Pourri de socialisme, au moment de Cuba, en pleine apologie chinoise jusqu'à la moelle depuis toute l'enfance. Je prends n'importe qui sous le drapeau. Qui s'aligne ?

Fan ! Si mes maîtres voyaient maintenant l'affreux antipolitique crachant sur tout ce qui est social, le monstre détaché que je suis devenu ! Moi, petit garçon si rouge doué ! J'ai gâché une bien belle espérance… Je ne suis pas un de ces artistes engagés, amenés aux révolutions par une promotion du

raisonnement, dont les divers revirements témoignent de leurs nobles faiblesses et stimulent la bonne conscience d'un trajet suspect. La politique, je ne sais même pas ce que c'est. On n'a pas besoin de venir au socialisme quand on l'a appris à l'école maternelle : à l'âge où les autres découvrent le « Socialisme », on sait que ça ne sert à rien ; et à celui où ils retournent leur veste en parlant de la « Gauche » qui est plus lourde que la « Droite » (comme s'il s'agissait de couilles), on est déjà mort à toute politique, décomposé au moindre conflit si puéril.

L'École renierait son « Bout-d'Zan » ! J'ai oublié toute l'histoire russe, les contes chinois, le portrait de Karl Marx dans le préau, qu'on n'a pas pris longtemps pour le Père Noël, et surtout les ignobles poèmes d'Éluard et d'Aragon qu'on nous faisait réciter par cœur. Tout ce qui m'est resté, c'est une haine farouche pour l'anticommunisme des bourgeois ricaneurs, et si tout ouvrier me donne envie de vomir, je n'en voue pas moins une aversion définitive pour le grand cortège idéologique de la droite. Ma caractéristique, c'est qu'on prend souvent ma tendance de gauche pour un anarchisme de droite. Parce que je n'ai pas cette dialectique « tergal-triste » du communiste qui s'apitoie toute la journée sur l'ouvrier bordé de nouilles patronales, qui va au boulot tous les matins avec sa gamelle (douze frites et un œuf et demi), comme s'il partait en campagne faire les vingt-huit jours ! Moi, je n'ai pas attendu les « Nouveaux Philosophes » et Yves Montand pour découvrir les goulags ! Le Fascisme, c'était forcément la Liberté, puisque l'École était communiste !

Déjà, sortir fils unique, marseillais et capricorne, c'est énorme comme handicap : mais communiste en plus ! C'est trop ! C'est le Canard ! Le Pompon ! Les Timbales !

4.

Moi je veux supprimer tout l’éventail ! Pourrir toutes les causes ! De la gauche à la droite. Abolir les syndicats, les trusts, les derniers vestiges de l’Église, l’armée et les écoles. Plus d’ouvriers, plus d’étudiants, plus de pistons et d’assistance ! Renaissance ! Renaissance intégrale et suprématie sans bornes à *Y Art* et aux vrais artistes. Sélection impérative, raciale et impitoyable des véritables créateurs ! Solutions finales pour les escrocs, tous les imposteurs et les magouilleurs de tout poil dans tous les secteurs.

La société idéale serait une société qui vivrait sur l’absurdité de toutes les politiques, une surcharge d’idéologies tourbillonnantes dans laquelle l’homme social serait broyé. Je ne suis pas pour une révolution qui instaurerait une république mais pour le contraire : une révolution permanente, un état de bousculade incessant où à tout instant serait promulgué mon seul édit : « La-Déclaration-des-Aucun-Droit-et-Aucun-Devoir-de-l’Homme. »

Ce que je veux, c’est L’ANARCHIE OBLIGATOIRE : tout ce qui sort du désordre serait sévèrement puni ! Étonnez-vous après ça qu’on me trouve raciste et fasciste !

Fasciste et pourquoi pas ? Anarcho-fasciste. C’est dans le drapeau noir que se taillent les plus belles chemises. Je crois bien avoir trouvé la jointure de l’anarchie et du fascisme. Pour un anarchiste, seul enseignement : le fascisme. Moi il y a longtemps que je ne lis plus que de la littérature la plus fasciste possible… Ils ont tous peur de se demander pourquoi *systématiquement*, les plus grands écrivains viennent de l’extrême-droite absolue. Ça les effraie d’y deviner une causalité sulfureuse !

Pauvres cons ! Restez bien dans vos préjugés de gauchistes de merde !…

Et l’extrême-droite est encore démocratique. Le fascisme est beaucoup plus loin, hors de l’hémicycle. La gauche est maintenant au centre de la droite. Tout a dévié. Après l’extrême-gauche, il y a l’anarchie. Après l’extrême-droite, il y a le fascisme. Les plus forts sont ceux qui trempent *en même temps* leur plume dans les deux encres.

C’est vrai que j’ai du fascisme dans mon comportement, mais pas plus qu’un autre. Je ne le terre pas, c’est tout. Il y a toujours de tout chez tous. Tout le monde est méchant, tout le monde est bête, tout le monde est intelligent, tout le monde est généreux, égoïste : c’est l’histoire des paramètres. Moi je n’attends pas de voir réapparaître un certain national-socialisme en France pour prendre conscience du fascisme intrinsèque de tout individu. D’abord parce que je pourrais attendre longtemps ; ensuite parce que je me priverais de la lecture de grands textes qui, sous la caricature un peu démodée de la politique, laissent entrevoir des richesses métaphysiques et éthiques d’une grande valeur littéraire. C’est facile de négliger les paramètres caractériels du fascisme. Tout le monde a peur de mélanger les caractères avec les idéaux politiques. Se faire traiter de nazi parce qu’on donne une claque à son gosse, c’est un abus de langage, d’accord. Heureusement que le monde est plus subtil que le langage ! Il doit y avoir autant de pères démocrates qui foutent des paires de claques à leurs enfants que de fascistes. À la limite, je peux même très bien imaginer un fasciste qui embrasse ses enfants pendant qu’un père d’extrême-gauche lui fout une rouste monstre… Je voudrais sublimer, décortiquer, faire résonner le mot « fasciste » tel que le lieu commun l’a transformé en adjectif bouffon, déplaisant, arbitraire stupide et ridicule. Léon Bloy savait quelle religion il y a à creuser des puits dans l’inconscient des clichés.

Je suis persuadé que le fascisme est un état d’esprit profondément ancré chez l’homme et que seuls les plus honnêtes mettent sur la table. Le fascisme n’est pas groupusculaire mais individuel. Certaines autruches méprisables nient ce sentiment foncier. Humainement, il est pourtant bien réel, il a l’actualité brûlante d’un instinct biologique. Le fascisme appartient à la psychanalyse, c’est une sensation, un frisson des nerfs. Il y a deux névroses autour desquelles je ne cesserai de faire tourner

mes tendancieuses incantations, c’est le catholicisme et le fascisme : les deux pôles de l’émotion humaine qu’on se refuse à appeler par leurs noms, leur préférant avec plus de prudence la « Superstition » et l’« Autorité ».

Drieu la Rochelle sort en 1934 son *Socialisme Fasciste*. Un autre connard aurait pu écrire un « Communisme fasciste », un « monarchisme fasciste », un « occultisme fasciste » ou un « surréalisme fasciste »… C’est bien dans la trogne et ça le restera. Le communisme, le marxisme, le nazisme, le pétainisme, le maoïsme… Tout cela ne me passionne pas : ça reste de pauvres idées, des opéras bien huilés, échouant… Qui va faire du communisme, persister ? Après tout ce qui s’est passé ? Pareil pour l’hitlérisme : rien à craindre. Les utopies ont coûté assez cher. Le nazisme est une politique typiquement allemande qui inclut l’antisémitisme. La France n’a jamais été nazie. La France est fasciste. Il se trouve que notre pays a exprimé magistralement cette pulsion humaine, un peu comme le sadisme qui existait avant le Marquis mais que le marquis fixa nominalement et littérairement.

En littérature je préconise un fanatisme, un nazisme, un fascisme absolu et excessif ! Toute Littérature est de droite. Toute poésie est foncièrement fasciste. Si dans la rue, la civilisation nous pousse à pratiquer une politique de gauche, dans la créativité, il n’est d’autre solution que d’être d’extrême-extrême-droite. De gauche dans le quotidien et de droite sur le papier. Un créateur ne peut travailler dans la justice. L’Égalité, la Liberté, la Fraternité, il connaît pas. J’estime que tout artiste est fasciste. C’est trop facile à démontrer. C’est l’exigence intime. Le fascisme est la seule issue pour un artiste.

C’est un humanisme mal digéré qui fait que les gens se croient plus à gauche qu’ils ne le sont réellement. Viscéralement, tout le monde est à droite. L’instinct est de droite. C’est le cœur qui est à gauche. Mais ce ne sont ni mes antécédents ni vraiment ma personnalité qui me font passer pour un fasciste, ce sont mes lectures ! Alors là, on n’a pas fini de m’accuser ! J’irai jusqu’à dire qu’un grand écrivain socio-communiste, ça n’existe pas. Mes admirations plongent plutôt dans les anarchistes (puisque tout écrivain qui se respecte a poussé sur un fumier plus ou moins haut d’anarchie) dont le fascisme est le plus explicite. Encore faudrait-il me prouver qu’il s’agit bien là d’hommes de *droite !*

Si Céline est de droite, alors oui tous les génies littéraires sont de droite. Je prends n’importe qui au poteau ! Qui à gauche alors ? Aragon ? Breton ? Éluard ? Laissez-moi chier ! À « droite », on tape n’importe où, la littérature gicle à grand pus : Bloy, Morand, Pound, Roussel, Nimier, Proust, Drumont, Daudet, Barbey… C’est ça votre charrette ? C’est la Terreur de la Convention !

Je ne suis pas le genre de type à me priver de lire Barbey d’Aurevilly parce qu’il était monarchiste ! Au contraire ! Sa foi et ses lys ne sont peut-être pas si étrangers au génie de sa rhétorique. Faut-il être coincé pour se détourner aujourd’hui des vieilleries sublimes de cet Inquisiteur divin ! C’est pas demain qu’on sortira un romancier de son écorce !… Barbey le satanique chrétien, Barbey gentilhomme de la France Profonde, tantouze hétérosexuelle, narines frémissantes, parfums, bricolos, cachets de la mairie des dessous cachés d’une partie du Kitsch !… Barbey Jules d’Aurevilly ! L’Allégorie des Réactionnaires ! Plus royaliste que le Roy !

Oui je suis rempli de fascisme dans mon attitude. Je l’ai assez entendu dire pour ne pas retourner cette insulte et essayer d’en être digne ! Ce n’est pas au vieux singe qu’on apprend à faire des grimaces. Au vieux singe nazi…

Évidemment on n’a pas arrêté de me suspecter. Mon purisme sonnait « noir », ma partialité et mon racisme m’ont souvent fait très mal voir. Sans parler de mes chichateries aristocratiques et de ma hantise du libéralisme sournois et technocrate, de mes origines italiennes, de mon goût artistique disciplinaire, de ma haine invétérée pour l’héritage de Mai 68, et de mon opposition formelle aux mésalliances qui complétaient l’indubitable tableau…

L’épithète est stimulante. Politiquement, je ne suis pas assez nationaliste et socialiste pour faire un facho ressemblant. Pourtant humainement, tout m’y pousse : mon esthétique, ma littérature, mes

idoles, ma métaphysique, mon mépris et toute ma rage, mon hérétisme, mon romantisme, mon élitisme, ma sexualité, ma gaîté, mon intolérance, ma provocation, mon pessimisme, mon énergie, ma délicatesse, mon égoïsme, mon lyrisme. Une seule chose me plaît dans le catholicisme, c'est l'inquisition. J'aime les devoirs, les pompes, l'Enfer et le Paradis. Le Purgatoire, c'est le socialisme, le centre, la démocratie, la vase…

Politiquement, le fascisme est un mélange particulier entre une certaine droite et une certaine gauche : l'Ordre et l'Idéal. Ce qui n'est traduit de la nature humaine que par un autre mélange encore plus singulier, celui du Bon sens et de la Poésie. L'Individu fasciste (car il s'agit toujours d'un adjectif) est quelqu'un qui a en lui aussi fort le rigorisme et la fantaisie. Il n'y a qu'un « bon sens poétique » c'est le fascisme… Je vais vous dire une bonne chose : la grande fautive, c'est la Littérature. C'est par la littérature que Maurras et venu au Nationalisme intégral, c'est par la littérature que Daudet est venu à Maurras, et par elle que les maurrassiens sont devenus fascistes et les fascistes collaborateurs. C'est toujours la même histoire. Cette époque, que j'ai étudiée de fond en comble, est l'une des plus tragiquement *passionnante* car elle est soufflée de l'intérieur par une passion poétique si grandiose et si absurde que ses conséquences ne pouvaient pleuvoir que *de travers*. Je connais bien cette affaire-là, puisque je suis un très grand malade littéraire, et plus à plaindre encore que mes arrière grands pères dans une époque totalement vidée de toute substance rhétorique. J'ai suivi la littérature où qu'elle soit allée : et toujours elle m'a entraîné dans des ravins, et toujours j'ai sauté ! Je ne le regrette pas. Je ne suis patriote que d'une chose : de mes instincts. Je suis pour la barbarie de la sincérité. La bassesse de ma moralité n'est qu'une absence totale de préjugés. Je vais chercher la littérature et l'amour de la grandeur, partout où ils se trouvent, dans les poubelles historiques les plus dégueulasses. Je suis, politiquement, avec Sade et Lautréamont contre Jean-Jacques Rousseau et Zola. Je vais même plus loin : j'échange *toute* l'œuvre de cette répugnante ordure de Jean-Paul Sartre contre un aphorisme du juif pédé collaborateur Maurice Sachs !

Je ne délire pas. Ne croyez pas que je sauve systématiquement les salauds, les traîtres, les pousse-au-crime, ou les vendus. J'ai mes préférences. L'enfer a ses cercles. Je ne m'abuse pas de paniers…

Réfractaire je suis. Je me refuse à tout parti, toute doctrine, tout système. Je suis seul. Il le faut. Je n'aime que les viscéraux, pas les opportunistes.

Voyez les déclarations inouïes de Suarès sur le Jazz ; l'ambiguïté de Pirandello ; la non-ambiguïté d'Ezra Pound ; la demi-non-ambiguïté des frères Chirico… Toutes sortes de choses… Je crois que les individus les moins réactionnaires attirent le fascisme, le provoquent dans ses causalités. Une chose m'avait beaucoup frappé, c'est Pasolini habitant à Rome dans un appartement mussolinien.

Et pour en rester à la glorieuse France, on peut reconnaître dans un simple triumvirat appartenant à la littérature, et représentatif au plus haut point de l'exacte teinte, la plus impeccable texture, le parfum le plus précis et le plus suffisant, et porté dans ses plus admirables conséquences, de cette impulsion typiquement humaine dont peu d'êtres peuvent se certifier épurés.

Oui : les Trois Grands Méchants Loups ! Robert Brasillach, Drieu la Rochelle et Lucien Rebatet !

Robert Brasillach : « Je suis Brasillach Partout ! » Jésus épuré, l'Exemple !… Jean Zay à l'envers ! Quelle poésie ! Quel bel exécuté ! Avec lui, le mot « collaboration » reprend à l'anecdote toute sa signification : on lit là la grammaire même collabora-tionniste, la vraie prosodie de toute la syntaxe fasciste-nazie… On ne fera jamais mieux… Robert Brasillach ou « Comment faire collaborer les mots ! » Fascisme antique et péplumesque, un peu sentimental. Ça se lit assez mal cette conjugaison.

Drieu est un peu plus puissant quand même. Drieu avec un « R » comme dans « Merdre » ! Drieu le Dieu, le romancier don-juanard, le roi du récit facho… Il est extrêmement surestimé Drieu : il sert de prétexte total à beaucoup de petits cons « républicains » de notre époque. Il est l'incarnation type de ce romantisme fasciste, cette « séduction » par la fragilité, l'angoisse, le complexe d'action, etc. Ça le rapproche des autres merdeux comme Malraux, Montherlant : le hasard seul l'a déporté dans l'autre

camp (le bon) où il continue de briller de ses mille feux. Drieu fait beaucoup de mal, d'abord parce qu'il permet d'assouvir le fascisme surréaliste et romantique de tous les coupés qui n'ont pas les couilles de lire Céline ; et aussi par ce que sa destinée de petit raté égaré, chien batifolant dans toutes les directions, renforce les ambitions des plus nuls d'entre eux. Bien accroché à l'actualité, « écrivain d'action », on lui trouve toutes les excuses parce qu'ils ne comprennent pas, ces imbéciles, que n'importe quelle page de *Avec Doriot* vaut n'importe quelle page de *Gilles :* l'écriture de Drieu, si pute, est là pareille, tout entière : les jeunes snobs dandys puants de la vieille droite bégueule choisissent soigneusement leurs transfusions. Dirk Raspe adore les Juifs ! Chez Drieu le fascisme est rivé, capricorniènement rivé même, à tout un complexe héroïco-séminal : je reconnais entre mille un fanatique de Drieu, celui qui ne veut voir que le « Grand écrivain », mais qui en cachette approuve secrètement le Paumé si féminin : c'est toujours le jeune homme de bonne famille plein de cheveux propres et soyeux, faussement élégant et skieur de femmes, absorbé responsable, concerné par les problèmes du monde, *extrêmement bourgeois* d'âme et de cœur, anticosmique, anticélinien, le droitier type, dans toute sa splendeur nostalgique… Ils ne sont pas trois parmi les milliers de « Rochelliens » à regarder en face le Déat qui sommeille en eux, tassé comme il est par la gloire du Suicidé Héroïque ! D'ailleurs, remarquez-le bien, personne ne lit Drieu la Rochelle *parce qu'il* est fasciste. Au contraire, tous les lecteurs de Drieu aiment *Les Chiens de Paille*, malgré son fascisme, et pas à cause de lui, pour trouver justement ce qu'il y a de fasciste dans son écriture, ce que le fascisme fait à l'écriture.

Si je tape un peu sur Brasillach et sur Drieu, c'est que leurs auréoles – toutes maudites qu'elles soient – ont ébloui d'une certaine manière celle de Lucien Rebatet. Brasillach a peut-être sauvé Rebatet du poteau, mais par là en a fusillé la renommée littéraire. Les romans de Drieu ont « descendu » les *Deux Étendards*. Il faut le dire.

Lucien Rebatet ! Méchante lippe ! Aussi antipathique que moi ! Comment ne pas m'y blottir ? J'adore ce Ganelon. Le Gracié de Maurras-en-Valoire ! Fantastique ! Lui, il avait la foi, la foi gammée. Il m'a toujours fait peur, Rebatet.

Lucien Rebatet n'est plus un problème : c'est une question. On pardonne à Morand, Bernanos, Giraudoux, Jouhandeau, comme à Voltaire, Dostoïevski, Wagner et tous les autres d'avoir été farouchement antisémites. Même Drieu s'est fait pardonner, Brasillach aussi. Rebatet : zéro. Faut-il qu'il ait été fort pour conserver jusqu'au Paradis la noblesse d'un tel péché ! C'est lui le meilleur des trois. Il ne bénéficie d'aucun romantisme attaché à son nom ou à sa personne. C'est le Salaud inexpiable, la Raclure, le Traître par excellence : quel rêve ! Les plus maudits font, près de lui, figures d'académiciens. Pour savoir tout du fascisme, c'est-à-dire la vision du monde qui correspond le plus à la nature humaine, lisez Rebatet ! Le vrai fascisme vierge, comme de l'huile ! Si Brasillach fait du fascisme un hellénisme bon enfant, Drieu une rêveuse bourgeoisie, Rebatet, lui, poussant la logique de son instinct au-delà de tout horizon, met en branle une entreprise de dégraissage colossal, un gigantesque « Pressing » universel !…

Il n'y a qu'une épuration, c'est le fascisme. La Propreté, l'assainissement idéal dans un monde où tout est alliage, croisements, enculages, collisions, surcharges, déguisements… Rebatet représente à merveille ce donquichottisme suicidaire. C'est le plus grand écrivain fasciste.

Je suis un grand admirateur de Lucien Rebatet. Si le fascisme n'avait pas existé, il l'aurait inventé. Rebatet est l'allégorie du fascisme. Il est pratique qu'une telle chimie ait trouvé son accomplissement dans une seule figure. Il faut s'attaquer aux trois livres de Rebatet pour toucher ce nerf-là, ravaler son vomi et rendre les armes face à son phrasé consciencieux qui vient faire la bonniche dans les poubelles sacrées. J'ai été bien entendu l'un de ceux qui ont approuvé la réédition des *Décombres !* Enfin un vrai livre. Je commençais à désespérer ! Je me souviens du bruit que ça fit. Très instructif, très bonne préface à l'ingurgitement de cette masse d'acide nitrique. Les pour, les contre, les gauchers, les droitiers… Ils ont tous fait semblant d'avoir peur. Peur que le livre suscite des

vocations, comme si la France, patrie du fascisme, n'offrait pas tous les jours à ses moutons des Décombres à retaper ! Peur surtout qu'on en fasse un écrivain « maudit » ! Ça c'est formidable ! Nouveau Baudelaire ressurgissant de l'Interdiction ! À la charrette des réhabilités, à l'institut des « Un-Jour-Ou-L'Autre ! » Rien à craindre, puceaux ! Grâce à vos ignobles pères, Rebatet restera le grand écrivain « raté » qui a sacrifié la « Littérature » éthérée à la pulpeuse polémique.

Seulement, un chef-d'œuvre, c'est gênant pour un écrivain raté, alors les critiques, sachant pertinemment que malgré *Les Décombres* et malgré Rebatet lui-même, *Les Deux Étendards* était un très grand livre, ils se sont empressés de le recouvrir de décombres. Je vous le dis : la situation de Rebatet est unique. C'est le funambule des exécrations !…

Les bourgeois ont tout de suite gambergé sur la valeur littéraire du pamphlet : on s'attaque à l'écriture pour cacher la perfection de la pensée viciée. On s'interroge sur le français de Rebatet, pour mieux taire ce que Rebatet a de français. Admiration déguisée dans une époque cellulitique, mépris des journalistes qui ne savent même pas qu'ils sont là devant l'un de leurs maîtres (qui connaît les milliers d'articles magistraux que Rebatet a donné au cinéma, à la musique, à la peinture ?), sournois parallèle avec Céline (dont il est un des meilleurs témoins), ou bonne occase pour grandir encore le « Comédien de Charleroi », éclaboussement de dégoût jusqu'aux *Deux Étendards* et son *Histoire de la Musique*… Bref, la Corrida habituelle, à l'envers, toujours à côté de la plaque, la mise à mort du phénomène par les plus anodins matadors… L'ignorance des Français en matière de fascisme, leur autrucherie manifeste m'a toujours indigné !… Au lieu de collectionner les biographies du Sot de l'Apocalypse et jouir de rage fascinée au moindre document, aux plus minables retrouvailles de bourreaux nazis, ils feraient mieux de lire Rebatet. Il ne faut pas avoir peur de se dégueulasser les mains, et la mémoire. Bien peu en sont capables… Ça leur passe à côté, la propagande maniaque du « bon sens poétique » d'extrême-contre-droite et contre-gauche ! Ils préfèrent porter des casques à pointes au second degré ou se gargariser les conneries futuristes du fascisme étatique de Mussolini et de son pote Marinetti.

Regardez-les aujourd'hui ces affreux individus, ces héritiers de la Droite conservatrice, ces petits merdiques aussi bien dans la politique que dans la littérature, ces petites envergures énarques, ces « fachos » réacs, sobres, pleutres et hyper-bourges ridics, les stylés Science-Po (ghetto insupportablement puant) et les hussards divers, surdoués sousémus de la vingtaine à la future Répression ou, en littérature, ces sexagénaires éthyliques cocorigrotesques, « possédés » par le persiflage infantile et la dignité rhétorique de leurs rots divers. Ce ne sont pas eux qui nous montreront le bout du nez de la frénésie fasciste : pas assez d'introspection couillue pour ça… Rebatet, je vous dis ! Rebatet ou le Fascisme fasciste ! En plus il se paie la performance d'entamer le catholicisme dans son roman ! Les deux pôles : le Christianisme, le Fascisme : pour le même prix ! D'un fusil douze balles, plus une !… Il a vraiment tout pour lui ! Dire qu'on voulait le tuer ! Un spécimen pareil ! Dans une cage, vite, interwiews, thèses à l'air, autopsies, questionnaire !… Ce n'est pas un hasard, si des trois grands-pères du Faisceau, seul Rebatet survécut. Le plus dangereux !… Comme si, malgré tout, la France avait encore à la fois besoin de ses services et surtout peur de sa béatification éventuelle… Ce qui est remarquable avec Rebatet, c'est qu'il n'a pas été sauvé par la malédiction.

Qu'il se rassure, à la droite du Diable, mieux vaut avoir laissé au monde décombres et étendards que n'importe quelle sage production de « tête haute » qui gagne la gloire en contournant la subversion.

Panfasciste on peut dire qu'il était ! Son œuvre a la certitude de l'urgence.

Moi je la trouve très suffisante, achevée, colossale et brève en trois volumes (un pamphlet, un roman, une histoire de la musique)…

Ce ne sont pas des *Décombres* qu'écrit Lucien Rebatet. Ce qui l'intéresse c'est l'étendard. Planter

l'étendard. Son livre c'est un des étendards possibles, sur des décombres. Un deuxième étendard viendra : ce sera *Les Deux Étendards*. Il ne reste rien des Décombres. Le parthénon intact, il devait être d'une de ces laideurs !…

Lucien Rebatet est une curiosité. C'est en 3 bouquins énormes, 3 véritables parpaings à votre chevet, le parfait traité de stylistique fasciste. Je regarde ces trois livres comme des concasseurs de balayures, ou plutôt comme des chiottes chimiques, vous savez le trône s'emporte partout : les merdes sont dissoutes comme par miracle, sans tirer aucune chasse, l'excrémentiel est volatilisé, juste un peu d'eau au fond, bleutée très pure, c'est chimique !

Voilà cette écriture, celle qui veut laver, briquer, faire disparaître la pourriture au lieu de mettre le nez du lecteur dedans et avec lui se salir, avec lui prendre le risque de s'en fasciner. On ne se relève pas de Rebatet. Lisez donc cette prose toute en munitions : il fait tourner une littérature « française », une littérature claire et dense, « pure », lyrique mais pas trop, une rhétorique véritablement « *fasciste* » qui en dit plus que toutes les exégèses hitlériennes, mussoliniennes, tous les relevés de Procès… Une rhétorique autoritaire et bien poncée, maniaquement. Là on voit vraiment que Céline n'est pas vraiment « fasciste ». Il s'en fout pas mal de Stendhal et de la prose en général.

Antisémitisme, Collaboration, Nazisme, Hitlérisme, Camps, Tortionnaires, Milice, Résistance : quelle est cette symphonie grotesque dont on nous tanne, ce wagnérisme bon enfant bien compact devant la vraie question ?… Moi, je n'ai jamais été fasciné par Hitler : je n'ai rien du tout de l'exégète, du trifouilleur d'histoire, du connaisseur indigné, subtil, illuminé par l'énormité, arriviste sordide du « Comprendre »… Il n'y a qu'une chose que je trouve essentielle, je vous l'ai dit : c'est le fascisme, c'est-à-dire ce virus *humain* et particulièrement français, comme si la France était la seule *race* à pouvoir l'alimenter. L'alimenter de quoi ? De sa littérature bien sûr ! Car c'est mon sentiment qu'il y a beaucoup de littérature dans le fascisme : c'est vérifiable de Barrés à Rebatet. C'est la littérature et elle seule qui a le mieux exprimé le fascisme. Quand on lit *Les Décombres*, mais aussi *Les Deux Étendards*, le grand roman nietzschéen de Rebatet écrit à Fresnes, on assiste aux premières loges à sa « version originale » ! *Les Deux Étendards* sont le plus grand roman depuis *Mort à Crédit*. Enfin un vrai roman, pas un essai de roman, le journal d'un roman, un contre-roman, un nouveau roman, mais un grand véritable navire romanesque, rempli de personnages, avec une histoire, un suspens, des thèmes, une philosophie, un témoignage, des situations de la psychologie, des visions… Dans la grande tradition. Bien sérié sur la question romancée. Magnifique. Symphonique. Rebatet a vécu assez vieux pour se considérer lui-même comme un document. Même s'il y pensait, il n'avait plus la foi pour écrire de seconds décombres, ou un troisième étendard à la dégloire des années soixante. Il est assez incroyable de penser qu'un type comme ça, si ficelé à une époque qui pour nous est fantômale, ait pu assister aux événements de Mai, aux cheveux longs, à la chute d'Ubu, au Free-Jazz, le Vietnam et Israël !… C'est comme avec Céline, quel est l'hypocrite fils de crémière bornée qui n'avouerait pas avec moi donner cher pour regarder aujourd'hui les actualités à la télévision avec le Cuirassier, là, à côté, rien que le regarder regarder les reportages sur le Pape, les attentats antijuifs, les « génies » honorés, le Liban, l'Iran, la mode, le sport… Il est mort trop tôt : il est parti aux Chinois et à Sacha Distel. On crève tous de n'avoir plus de Céline pour *voir* notre époque.

Le moment n'est pas à la bagatelle. Ce n'est pas demain que Lucette ressort les pamphlets. C'est trop tôt. Ce qu'on ne pardonne pas à Rebatet, pas plus qu'à Céline dont le Génie n'a jamais mis en doute la consécration un jour ou l'autre définitive, – c'est à l'intérieur de leurs énormités d'avoir dit des choses tragiquement vraies sur les *Français*. On s'intéresse trop à Céline en ce moment pour relire les Pamphlets. Pourtant, Céline était moins efficace que Rebatet. Les Génies sont toujours inefficaces. Le Talent de Rebatet permet une réédition amputée. Le Génie de Céline interdit la réédition. La Peur sacre les limites. Non, décidément : on ne peut pas aller plus loin que Rebatet et Céline. Et quand vous voyez sur des photos, Lucien Rebatet en 1956 à Meudon chez Louis-Ferdinand Céline, l'un déguisé en


mélomane l’autre en mendiant, vous imaginez ce qu’en privé ils pouvaient se dire !

Mais tout ça est bien fini ! Deux patriotes en train de s’énerver sur un drapeau, ça n’existe plus.

5.

Sous l'égide de Bloy, Céline et Rebatet, on m'attendait au tournant. J'y suis : je ne ferai pas l'économie d'un tel débat. Du moment que je vomis le monde entier, il n'y a aucune raison pour que les Juifs soient exclus de ma gerbe d'or… C'est ce que je croyais pouvoir dire. Hélas ! La France n'est pas prête pour ce genre de logique. Très instructif. Après quatre ans de honte bue, le pays du Déshonneur même se sent assez blanchi pour redouter les sarcasmes d'un petit illuminé ! Si je n'étais pas moi, je verrais ça comme un signal pertinent de démocratie ! Je ne vais pas me plaindre. La censure, je l'ai toujours bien enculée, et dans cette page mieux que jamais.

Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que la littérature a ses limites. On tolère tout ce que je veux comme rhétorique odieusement cynique, toute ma machinerie d'ironie acerbe et mon alchimie des premiers degrés, mais sur des sujets dont tout le monde, après tout, se fout : Monk, les Noirs, mon corps, les livres, le Jazz, la vie… Tout sauf les Juifs ! Là ça coince, là je vais trop loin, je bave. C'est intéressant qu'en 1984 un garçon de vingt-cinq ans, appartenant à une génération qui revendique de n'avoir plus rien à foutre des horreurs de la guerre, n'ait pas le droit de plaisanter dégueulassement sur les Juifs. Le mauvais goût et les douleurs, ça ne se discute pas.

Barrault, il trouve qu'*Au régal des vermines* est assez bourré de dynamite comme ça. Il a commencé à sabrer, dans les vingt pages que vous ne lirez pas ici, les passages trop caricaturaux sur les rabbins, les hassidiques et les lamentés de toutes sortes, les cacher à phylactères… Avec plaisir on vous sort des petites esquisses méchantes à souhait de gros Bretons cons avec leurs chapeaux ronds, de nègres avec un os dans le nez, de Corses en sieste sous un arbre et on vous tient même les côtes que vous riiez bien décontracté ! Un yiddish barbu à petites couettes en train d'enculer un cochon : ça ne passe pas, ça gêne, ça gêne. Instructif ! 1984 ! Je note.

Ce qui fait gamberger Barrault, c'est qu'il ne sait toujours pas si je suis antisémite ! Est-ce qu'on va demander à la L.I.C.R.A. si elle est antiaryenne ?

Pourtant, c'était vachement intéressant mon petit chapitre. Pas ignominieux pour un sou : juste des évidences, des insolences… Quand je disais : « Parler du cancer c'est être cancéreux, articuler le mot “juif” c'est fini, vous êtes antisémite », je ne pensais pas si bien écrire ! Toute ma vie, j'ai vécu dans la peur de l'antisémitisme, comme si nous étions juifs ! Ça continue alors ? Trouver un seul Juif dégueulasse, personne n'ose jamais ! Comme s'il s'agissait d'une haine raciale ou d'une xénophobie banale. Le Juif n'est pas l'« Étranger » dreyfusard, le perturbateur révolutionnaire : le Juif est une interrogation psychanalytique. Il est aussi normal qu'un goy ne saisisse pas les mobiles d'un Juif qu'un Juif revendique le droit que « tout » soit juif un jour ou l'autre. L'animosité goy n'est qu'une simple absence de Jésus : c'est bien normal que le monde leur revienne de droit, car c'est la loi écrite de l'Univers que tant qu'un goy restera vivant, la Terre ne voudra *rien dire*… Je n'ai de leçon de racisme à recevoir de personne.

Que vont dire mes « amis juifs » ? Comment leur expliquer que ce n'est pas dans ce livre-ci que la permission me sera donnée de révéler leur pouvoir magique ! Ils comptaient sur moi les pauvres pour démontrer que des fours sont sortis les futurs prophètes.

Moi je déteste Jésus, c'est un fait, mais ce que j'exècre davantage encore, c'est sa caricature : tout l'antisémitisme vient du fait que les « goyes » ne reconnaissent pas toujours Jésus-Christ dans n'importe quel Juif (quelques Juifs sournois diraient que c'est justement parce qu'ils le reconnaissent trop bien : ça ne change rien à mon suicidaire raisonnement). Être persuadé de la métempsycose du Christ dans tous les Juifs, c'est déjà sortir du ghetto. C'est ne plus tomber dans ces questions d'antisémitisme et de pro-sémitisme qui font peur à tout le monde, qui empêchent de *parler* à l'époque des attentats, de la postapocalypse hitlérienne et du sionisme, alors que tous ces débats

devraient s'ouvrir d'eux-mêmes passionnellement et que nous en sommes, paradoxalement dans le fond, restés à l'Affaire Dreyfus.

Dreyfus, Rothschild, Hitler, Exodus, Israël… Maintenant, ce qui est intéressant c'est *Jérusalem Céleste*. De la « question » juive raciale d'Hitler, on est passé au « problème » juif d'Israël, lentement on s'approche du Mystère hébreu, de la Genèse restituée si j'ose dire, la fantastique *attente* du Messie. Comprenez alors que le sort de l'humanité se joue dans cette bagarre de bicots enflammés ! Après l'Économie, après la faillite totale, on va voir apparaître le Messie. Nos arrière grands pères attendaient l'Apocalypse. Nous, nous attendons le Messie, c'est tout simple. La guerre du Proche-Orient sera miraculeusement réglée le jour où le Messie sera là. Jésus est le nœud de la Juiverie arabe : c'est par lui que ça se dénouera.

Israël est une erreur historique irréparable puisque Jésus lui-même avait considéré les Juifs comme apatrides. Tout est là. C'est un peu gros que l'O.N.U. ait renvoyé les condamnés du christianisme sur les lieux de leurs crimes. Cet Exodus est hitchcockien ! Comment supporter que le monde soit à feu et à sang pour trois millions de Juifs qui, sous prétexte que leurs ancêtres étaient là avant tout le monde, bafouent le blocus, occupent la Jordanie et colonisent un peuple sans intérêt. Ce n'est pas parce qu'ils avaient bénéficié de la civilisation occidentale pour y avoir vécu et habité et même parfois l'avoir dépassée, qu'un désert doit se transformer soudain en terrain de chasse pour Palestiniens. Oasis de finance et de canons, complètement fabriqué par les familles puis par le gouvernement américain qui voyait là une excellente base stratégique au Moyen-Orient, pas très loin de la Russie, cet horrible état c'est le nombril de l'Orient. Le Nombril-Orient.

Ils seront toujours malheureux. C'est Jésus qui l'a dit. C'est pas moi. « Vous serez apatrides. » La connerie Israël est au moins une démonstration fulgurante que Dieu existe puisqu'ils ont désobéi à son fils. Rien ne vient démentir la Bible là-dessus, rien ! Tout corrobore ce qu'a dit le prophète. Nul n'est prophète ! Surtout Jésus qui est juif ! Nul n'est apatride en son pays !

Rebatet lui-même n'aurait plus rien à dire sur les Juifs, car ce n'est plus un problème politique ni racial, mais religieux essentiellement. Tout le monde oublie vraiment que l'Apocalypse est passée. Ce n'est pas une métaphore. Hitler fut vraiment l'Apocalypse que les prophètes annonçaient. Je suis sûr que le Belluaire l'aurait reconnu comme tel, Nietzsche aussi. Suarès l'a senti. L'apocalyptisme tel que l'ont pratiqué ces types chrétiens, anarchistes, nationalistes ou fascistes est impossible aujourd'hui. Tout était parfaitement cohérent jusqu'aux monstruosités, aux erreurs, aux héroïsmes de la Bible juive.

Il n'y a que Bloy ou Kafka qui l'ont compris. Beaucoup mieux que les flaireurs de Führers… Céline assurément, à l'époque des pamphlets, n'avait pas encore lu Bloy, ce qui est très curieux. Plus encore, toute la majorité des critiques qui ne signale jamais Bloy comme l'un des ascendants de Céline : après *Mea culpa,* ça crevait pourtant les yeux. Il est là et personne n'y pense ! Preuve que Bloy dans les années trente (et davantage encore aujourd'hui) n'était pas près d'être lu. Bloy, c'est la « Lettre volée » de Céline.

Bref, Céline ne connaissait pas *Le Salut par les Juifs,* il lui aurait piqué des exergues pour *Bagatelles,* c'est pas possible. Je continue à soutenir que *Le Salut* est le livre le plus important qui ait été écrit sur les Juifs. Léon Bloy part de vraiment très haut. Il n'y a plus rien de politique : d'ailleurs, rien n'a jamais été « politique ». Tout est vu de très loin dans l'avenir. Ça vous revient dessus comme une vague. Lui, il a vraiment compris que les Juifs sont les Juifs parce qu'ils sont là pour payer Jésus, comme tous les goyes sont là maintenant pour payer Hitler, pourrait-on rajouter…

Bon : Dieu est juif. Ça ne fait pas de doute. Tous les Juifs sont Jésus. Les Juifs ont commis le « Crime Suprême », s'ils sont si abjects, c'est qu'ils sont le salut de toute la honte de la terre. Il est normal qu'ils soient persécutés parce qu'ils sont le réceptacle de toute la pourriture. C'est le Cosmos juif tel que s'en fascine Bloy. Mahomet veut tuer Jahvé, et c'est Jésus qui prend. Des fois même c'est

Jésus qui tue Jahvé, ce qui est plus inouï encore, mais que tout le monde, sans approuver comme en 1940, a l'air, théologiquement, de concevoir très bien !… Pour parler une dernière fois de Rebatet, je dirai qu'il y a une sorte de cohérence ésotérique chez cet homme, consacrant la première partie de sa vie aux juifs et la deuxième au catholicisme. Le paradoxe du catholique antijuif me demeure sibyllin. Nietzsche notait déjà : « Le chrétien n'est qu'un juif de confession plus ouverte. Il n'est que l'ultime conséquence du judaïsme. » Tout va très bien. C'est l'histoire insensée du Relaps œcuménique !

Tous les Juifs sont Jésus. Ils ont Jésus. Et Bloy pense que s'ils ont l'argent, c'est que l'argent est la chair meurtrie, le Sang du Christ, et se doit de les salir pour payer son inadmissible crucifixion en empoisonnant le globe entier.

Tout chrétien est forcément pro-sémite même si comme Bloy, il est antisémite contre les Juifs pas assez hébreux. Un athée sioniste est une aberration que personne ne semble relever. Moi je suis logique : les Juifs sont responsables de la civilisation écœurante de cette ordure de Dieu. Les Hébreux d'Israël je les dégueule donc, je les colle contre leur ignoble mur croulant de larmes. Ça va là ? Je peux ? C'est pas tabou ? On peut encore se dire antisioniste ? C'est possible, monsieur le grand-rabbin ? … Anti-judéo-chrétien, je n'aime que les Noirs et les Arabes, grands Arabes, princiers et raffinés fruits de la plus grande civilisation de la planète, toutes ces fleurs de féerie !, quelle misère de voir comment a tourné l'Orient, à quel point leurs descendants n'ont rien su garder des Mille et Une Nuits qu'une Crouillure de plus en plus minable, bâtarde, blancharde, vile et friquée.

Léon Bloy pensait qu'il n'y avait rien de plus anachroniquement infect qu'un Juif Riche. Le Juif est essentiellement le Pauvre souillé de la mort du Christ, c'est-à-dire enlaidi par l'argent. Le Riche Juif est celui qui ruisselle du sang du Christ : c'est à la fois le plus juif et le moins juif de tous les Juifs. Plus il est riche, plus il est appelé à payer. Si les Juifs ne sont plus pauvres, c'est qu'ils n'ont pas fini de souffrir : ils n'ont pas fini de dégouliner parce qu'ils sont les maîtres du monde. Comme s'ils ne le savaient pas ! Comme les femmes et comme les riches ! C'est la race que Dieu a choisi pour souffrir, celle qui a de la chair de Christ dans son coffre-fort ou dans son petit porte-monnaie pourri.

Le plus riche milliardaire juif sera toujours considéré par le plus miteux goy de faubourg comme un Pauvre. Un Pauvre enrichi mais un Pauvre, car il est la cible, la pancarte jamais assez pleine de trous de balles. Toujours pauvre parce que Jésus vit en eux, mais pour leur faire payer sa mort. Ils sont Jésus qui pourrit, en permanence : de là le malaise, le Rubicon infranchissable qui nous séparent d'eux. Nous n'avons pas Jésus. Les plus grands catholiques n'ont pas de Christ en eux qui moisit toute la journée : ils ont beau communier tous les jours. Bloy n'avait pas de Jésus pourrissant. J'ai lu quelque part un pertinent qui faisait remarquer que Bloy mendiait parce qu'il n'avait pas de Dieu, c'est-à-dire qu'il ne pouvait pas se nourrir de la décomposition du Seigneur. Pourquoi ? Parce qu'il n'était pas juif. Personne ne le sort.

La Grande question c'est : pourquoi est-on gêné d'admettre que tout goy est plus ou moins antisémite ? Moi je dis que c'est pas parce que Hitler était contre les Juifs que je dois être forcément pour. Mais pas d'illusion : j'ai beau me consoler la psychose avec mon antisionisme chevronné, les efforts palestiniens sont totalement désespérés quelle que soit la légitimité de leurs motivations, parce que dans un siècle qui repose tout entier sur un tapis de cadavres brûlés et dont la sensibilité est portée à l'arraché par les statures inébranlables de Marx, Einstein et Freud, tout antidreyfusard modernisé est étouffé dans l'œuf par ses propres tics. C'est la marche de l'histoire.

De plus, Israël a supprimé le sémitisme en lui-même. Les Israéliens remplaceront peu à peu tous les Juifs. Pour Chaplin, par exemple, fameux Jésus-Christ lui aussi, super-Kafka, envoyer les Juifs en Palestine, c'est comme envoyer tous les catholiques à Rome. Les Juifs sont contaminés par l'antisémitisme, se persécutent eux-mêmes et vont là-bas « creuser leurs tombes ». Chariot ne voit dans la Palestine qu'un « immense camp de concentration pour les Juifs ». Il l'a dit et redit. Et bien avant les atrocités des dirigeants successifs. Ce sont Les lumières de l'Immigrant ! Le Dictateur vers

l'Or !

C'est la raison pour laquelle je ne m'excite pas trop sur les attentats antisémites de ces dernières années : ce ne sont que rots bruyants. L'Histoire ne retiendra pas tout ça. Le déchaînement antiyoutre d'il y a cinquante ans n'a pas eu raison de Jahvé, ce ne sont pas quelques misérables dinosaures qui vont changer quelque chose. Il y a bien des royalistes encore, qui attendent patiemment Louis XIXe !… Les bombes ne ramènent pas une « recrudescence » de l'antisémitisme : simples bulles d'un chewing-gum malaxé depuis l'éternité, depuis Jésus et bien avant encore, et qui ne s'avalera jamais, car la logique religieuse du monde, c'est bien ça : nous vivons dans une civilisation entièrement juive. Sous la chape judéo-chrétienne absolument. Tout ce qui s'y rapporte est d'une façon ou d'une autre juif. Les croisades, l'humanisme, les rois, les révolutions, les guerres, le romantisme, l'art moderne, tout dans la dynamique de l'histoire est juif. Des premiers quolibets à la solution finale, rien n'a pu enrayer ce processus. Plus les ondes autour du Juif swinguent dans le néfaste, plus le monde est judaïque. L'archet juif touche tout ce qui est né sous le signe de Jésus.

Depuis deux mille ans, il nous aurait été facile de nous débarrasser des Juifs, pas besoin d'attendre Hitler et ses gros sabots. C'est que nous ne le voulons pas, nous ne pouvons pas le concevoir, car se priver des Juifs, c'est ne plus être sensible à toute notre chrétienté, avouée ou non, c'est perdre l'odeur de notre civilisation, c'est ne plus être religieux : et ça, l'homme n'y renoncera jamais, irradié par cette race maudite parce que divine, détestable pour presque tous (y compris les Juifs eux-mêmes), parce que la plus désignée au salut, la seule qui soit en droit d'espérer la rédemption.

Il y a une malédiction à ne pas être juif. Borges l'a senti : il se veut absolument juif, et Powys aussi se cherchait des racines sémites partout dans son arbre… Il y a comme un arrivisme du judaïsme qui, bien souvent – pour ne pas dire toujours -s'exprime par la volonté de devenir riche. Ils ne savent pas les goyes qu'en voulant s'enrichir ils font tout pour devenir juifs ? Enfin ! C'est le résultat qui compte !

Pour Céline, la domination juive est avant tout morale. C'est là que le médecin touche le doigt du Belluaire. C'est l'électricité commune. C'est là que Céline est resté antidreyfusard, et puis c'est tout. Pour lui, le Juif, c'était Satan. En fait, c'est Dieu. Le Juif est l'inférieur ? C'est le Supérieur. Il perd le monde ! La vérité est qu'il le sauve. Céline s'est trompé, mais il a eu raison. Il n'est pas question de reprocher à Céline ses pamphlets, d'abord parce qu'ils ont été dictés, soufflés par l'un des esprits les plus sains, les plus fous de grandeur, par certainement l'écrivain français le plus noble, le plus humain, le plus irréprochable éthiquement, le plus *utile,* celui qui a vraiment risqué quelque chose, qui n'a pas eu peur de s'offrir à l'hallali pour prévenir les hommes, c'est-à-dire les espérer moins cons et moins salauds. Ensuite, parce que ce sont des livres absolument *géniaux* dont les ordures qui ne les ont pas lus se servent comme paravents, comme aubaine pour conchier le plus grand artiste du siècle, celui qui fait crever tous les autres de pure, et finalement très saine, *jalousie !* C'est pas donné à tout le monde d'agir par volcaniques éjections, déca-mures définitives, ratissages coléreux, colossales démolitions, foudres sans répliques et fins de mondes sans pitié. Ils sont tous là à trembler, pleins de réserves et de dégoût, bien raisonnables, inapts au délire, exempts du lyrisme. Ce sont des bienfaiteurs de l'Humanité, les types qui prennent une cause, bonne ou mauvaise, captivante ou sans intérêt, et qui en font des livres pareils. Léon Bloy se foutait complètement de Louis XVII, il a écrit sur lui l'un des plus fantastiques livres du monde. Céline savait qu'il allait se perdre en écrivant *Bagatelles,* il n'a jamais cru pouvoir convaincre qui que ce soit. C'est justement ça qui est si beau. Il s'y serait pris autrement s'il avait voulu. Non, il s'en fout : c'est le cri qui compte, la gerbe de vomi sur le guéridon. Qu'importe si elle fermente ! Heureusement qu'il a été un « antisémite animal » comme le dit ce con de Brasillach, ça prouve sa splendeur morale, près de toutes ces enflures de l'époque, ces antisémites théoriciens, scientifiques, sournois et puants qui ne sont rien, rien du tout que des larves qui n'ont rien compris, des larves effrayantes qui essayaient à tout prix de rallier Céline : forcément, une intelligence pareille, tout le monde se l'arrache ! Mais Céline les envoie tous chier : ce qui l'intéresse, comme

Bloy, c'est d'être honni par tous, proie dégueulassée par le monde entier… C'est là où on a raison de dire qu'il a cherché à être juif lui aussi, toute sa martyrophilie le prouve, et son masochisme aussi. Bouc, c'est ça qu'il briguait, goy-émissaire : la place en or pour être bien tranquille… Céline savait très bien qu'il ne serait pas efficace, enfin, pour qui le prenez-vous ? *Bagatelles* est inutilisable, les antiyids ne s'y sont pas trompés. On lui aurait mieux pardonné s'il n'avait pas été aussi vague, s'il s'en était pris un peu plus au petit youpin de la rue d'Aboukir plutôt qu'au Mythe politico-friqué. Ils l'auraient tous accueilli à Berlin, et puis ils l'auraient fusillé à la Libération, ce qui est une autre façon de pardonner. Mais Céline n'a pas réussi son martyre : il n'en avait pas fait assez. Enfin, être maudit, ce n'est déjà pas si mal. Suarès n'a même pas eu cette consolation.

Céline, c'est mon père… Ou mon grand-père plutôt. D'ailleurs, mon père et mon grand-père lisaient Céline. Je suis d'une filiation de Céliniens. Ça a toujours été chez nous le maître à penser… Il a appris à vivre à trois générations. Le jour où, vers quatorze ans, j'ai découvert *Rigodon* (« Je vois bien que Poulet me boude… »), je suis resté pétrifié, je suis rentré dans l'univers célinien avec une euphorie, une passion invraisemblable. Bien des choses m'étaient passées au-dessus, mais malgré les méconnaissances historiques, la voie écrite, le souffle, la sonorité de la phrase du Cuirassier a tout emporté sur son passage, je suis parti sur ces rails-là pour toujours, touché à la vie à la mort.

Je considère ceux qui ne sont pas sensibles à Céline comme des handicapés physiques ! La situation célinienne a tourné en France depuis dix ans, il faut bien le dire. Même si le grand public, les grandes masses de l'Élite, l'Élite profonde veux-je dire, n'ont jamais lu *Bagatelles*, Céline est de moins en moins considéré comme le salaud mais génial auteur de « *Le Voyage au bout de la nuit* »… Pour beaucoup maintenant, ça devient LA Référence. On cite des aphorismes, on découvre les lunes cruciales (la Lune *Féerie*, la *Trilogie* de lunes…), et surtout on semble mieux lire son écriture : il devient naturellement ce qu'il n'a jamais cessé d'être : le « Père-Sperme », le seul écrivain français du XX[e] siècle. Ça fait plaisir de les voir tous, même s'ils ne savent pas très bien pourquoi, se rendre à l'évidence.

C'est qu'il a *tout*. Tout ce qu'il y a de mieux chez tous les autres, il l'a. Céline est imparable : on dirait qu'il a inventé l'univers. De là qu'il touche absolument *tout le monde :* j'ai rencontré dans ma vie beaucoup de céliniens, aussi bien de fins lettrés que des bœufs émus : ils étaient tous pareils. On est tous pareils devant Céline, tous pareils comme devant la mort. Céline met tout le monde d'accord. J'ai vu des types complètement aux antipodes de la Littérature et qui pleuraient en lisant *Guignols Band*, qui mettaient tout leur fric en éditions originales, qui cherchaient des autographes. Comme des fous il les rend tous ! Un plombier un jour, quand il a vu les photos-que j'avais, il a failli me tuer pour les acquérir : je l'ai vu bavinoler, transpirer comme un cheval, il n'a pas pu travailler ; lui, sa période favorite, c'était Meudon : le gilet en peau de mouton, les foulards, les charentaises, la nuque rasée, les mains sales, le perroquet… J'en ai frôlé comme ça des centaines : je dois les attirer sûrement, ça doit se voir sur ma gueule ces tas de réflexions complètement permanentes qui m'ont habité au sujet de Céline tout au long de ma vie, sur le moindre détail de sa biographie, de son humanité, de son écriture, de sa poétique, de sa mystique, convertissant par mon idolâtrie ébouillantante des dizaines et des dizaines de fillettes, quadragénaires, vieillards, soldats, lycéens, juifs évolués, cancéreux, putes, hommes d'affaires, musiciens, mères de famille, bassistes, racistes…

Je pèse mes mots : Céline est à lui seul aussi important que le Jazz. Il suffit de l'écouter. Hélas ! les types ne savent pas s'inspirer ! Ils ne savent pas retenir une vraie leçon. Céline pourtant est bien le Maître dont on peut tout apprendre, de tous les côtés possibles. Pas plus généreux que lui. Il est là pour tout nous apprendre. Il ne suffit pas de mettre les trois points là où on suppose qu'il les faut pour sonner « célinien ».

Ce qui compte, c'est de saisir ses objectifs, tous les pièges dans lesquels il ne tombe jamais, et puis les structures de ses livres, ses raisons, sa démarche vers l'écriture, sa conception de la chose, sa

perception cosmique, tout ce qui le fait écrire. Qu'on lui laisse donc son style : il est à lui, comment oser rivaliser ? Mais qu'on l'écoute religieusement, qu'on saisisse bien d'où il est parti, comment il en est arrivé là : ça, c'est primordial pour un écrivain, ce qui lui permet de tenir un stylo. Parce que d'un autre côté, il ne faut pas se leurrer : il est impossible à notre époque d'écrire quelque chose de valable si ce n'est pas célinien. Célinien par le fond bien sûr, et non sur les poncifs de l'enfilade des points de percussion, les tics de l'octosyllabe, les périphrases en chapelet qui, par accumulation, provoquent le délire, bouts d'îles de phrases elliptiques et tous ses clichés dangereusement tentants… Le problème, c'est qu'il y en a encore qui ne voient en lui qu'un excellent trafiquant de mots. Pour eux, c'est le free-jazz. A étudier en séminaire, la tête reposée sur des planches de fakir ! Les mains sanglantes dans ce magma de loopings verbaux… D'autres voient ça beaucoup plus facile, imitable à souhait : c'est le raisonnement éclairé par excellence : Céline a inventé une technique télégraphique de l'Halètement émouvant : il n'y a qu'à s'en servir : en avant les trois points ! En avant l'argot ! Ils ne se cachent même plus ! C'est qu'ils en crèvent sur place de Céline, voilà ! Ça n'est pas encore bien passé. C'était trop fort. Ça reste dans le gosier du porte-plume pour la plupart des écrivains : ou c'est le rejet, ou c'est l'admiration *feinte* dont on peut certifier la teneur dans leurs écritures totalement anticéliniennes, ou encore c'est le servile plagiat que tout le monde tolère parce que personne ne connaît vraiment l'original…

Il y a une ruse pour essayer d'échapper à Céline. C'est de faire semblant de lui préférer d'autres types. Si on n'apprécie que lui, on est foutu. Moi je bénis Léon Bloy, Suarès et Powys (pour ne citer que ceux que j'adore vraiment et dont j'essaie de me rapprocher) d'avoir été assez charitables pour me permettre d'écrire. Bien que je sache pertinemment au fond de moi-même (pourquoi hésiter à l'avouer) que ma vision est célinisée, je me félicite, avec tous les atouts que j'avais contre moi au départ, d'avoir réussi à sortir du guêpier célinien où mon écriture me poussait.

Il y a une tentation qui fait que Céline écrase tous les autres. Écrire, c'est jouer avec cette tentation.

V
LES ONLYSONMAKERS

1.

Je ne crois pas qu'il puisse exister un type moins pittoresque que moi. Celui qui a vécu, a bavé, a travaillé, puis se transforme – ô chrysalide ! – en écrivain, qui raconte ses mémoires, ses souvenirs de vieux con larmoyant à la tendresse bourrue : quelle horreur ! Il suffit que son insoutenable « tendresse » prenne l'allure argotique d'une sympathique crudité cucul pour mieux narrer ses remarquables aventures savoureuses dans l'existence, s'étendre sur tous ses petits détails significatifs, ses chutes et ses rebondissements en histoires verveuses à souhait, pour que je m'endorme en vomissant à tout jamais. Ce ne sont pas les souvenirs qu'il faut faire resurgir mais les sensations, les extases, les écarts, les ruptures, les douleurs, les collisions, les palpitations, les évanouissements. Ma mémoire est un bazar de syncopes. Ce qu'on a vécu n'est qu'un exemple de ce qu'on a senti, l'ensemble des résolutions d'une vie à faire.

Mon grand défaut a toujours été de faire comme si la vie n'existait pas. Cette vie n'est qu'un mauvais souvenir. Comment ne pas avoir honte de la réalité ? Moi, je n'ai rien à raconter si ce n'est mon écriture. J'ai tout oublié. Je viens ici acquérir la suppression de la mémoire pour éviter de resouffrir sempiternellement. On en bave assez au moment où les choses se passent (bonnes ou mauvaises d'ailleurs).

Socialement, je suis une larve. Moralement aussi en fait. Mais enfin, qui ne me méprise pas me désapprouve. Le schéma universel du « Payer sa passion » est insupportable : c'est comme si Jésus arrivant en haut du Golgotha réussissait à s'échapper ! D'où horions et fausses sympathies : on est surtout jaloux de mon temps mobilisé qui est, je l'avoue, considérable. C'est que pour beaucoup le « travail » est un bagne bien pratique, une obligation bien rassurante : s'ils étaient libres, il faudrait qu'ils s'accomplissent vraiment, qu'ils s'y mettent au déploiement subjectif et exclusif de leur gigantesque nature ! Ils reviendraient vite aux boulons, à la gérance des boulons, aux profits des boulons, aux enrichissements par les boulons, que sais-je ?… Oui, je suis lâche, lâche d'avoir eu les couilles et la chance conjuguées de ne pas devenir un « être du dimanche »… Ma morale est inadmissible mais eux, pour leur petit boulot chrétien, ils sont encore bien plus inflexibles : ils se trouvent toujours quelque chose d'intéressant, ils rapiècent la noblesse, ce sont des couturiers de l'héroïsme ! Quand je vois les choix des autres, je n'envie personne. J'ai envie de les frapper quand ils me disent : « Bah ! Ça ou autre chose… » Moi je réponds : « Autre Chose !… » Tous, tous me voient comme un pauvre type, enfant gâté, parasite ingrat, bon à rien, rêveur, etc. Ils n'arriveront pas à me culpabiliser. Je ne veux pas gagner de l'argent en faisant n'importe quoi pour, scindé, aller me régaler ensuite aux Caraïbes !

Dès qu'on me voit, on sent tout de suite que ce n'est pas moi qui m'occupe de ma vie pratique. On voit que j'ai été habillé. On voit que je suis pris en charge totalement. C'est que je me fous complètement de mon indépendance matérielle. Voilà un argument si démoralisant qu'il ne me ferait pas bouger d'un poil. L'indépendance matérielle, c'est encore de l'orgueil, de la perte de temps, un masochisme. Je ne vais quand même pas bouleverser mon rythme intérieur pour pouvoir dire que je gagne moi-même mon mois ! Je la sacrifie volontiers, mon indépendance matérielle. Je ne veux pas être gêné. La question ne s'est jamais posée chez ceux qui me supportent. Ne gagnant aucun argent mais n'ayant besoin de rien, dépourvu de toute ambition sociale, sans contraintes mais sans économies, j'accepte d'être une larve, un bagnard de maisonnée, un privilégié, un mangeur de pain blanc et autres dénominations très méprisables. Sans être, hélas, ce qu'il est inconvenant d'appeler un parasite, j'ai le standing traditionnel d'un type qui a travaillé toute sa vie pour avoir ça. Je ne suis pas une victime de la vie : j'ai voulu moi-même ne pas participer à certaines choses que je considère mauvaises, néfastes au swing interne. Grave, organisé, je mène la barque de ma vie en or. Que se

dressent les jaloux ! C'est la barque de l'Aurore ! Avec mon allure de garçonnet adulte auquel il ne manque que le cartable sur le dos, je passe rarement et curieusement pour un avorton vieillot. Il faut bien me connaître déjà (moi qui me donne tout entier à la seconde) pour savoir que je suis vraiment un blanc-bec désuet, un faux jeune, un réfractaire, un petit con incapable de vivre normalement. Ce n'est pas que je cache mon jeu par ma conversation, mais il y a un tel décalage entre ma prétendue puissance d'évocation et l'élégance un peu délabrée de mon apparence non trompeuse que les jugements sont déroutés. Les gens confondent vite le fils à papa et le fils unique : il faut immédiatement rétablir le tir. Ils sont si cons ! Ils confondraient Marcel Duchamp avec un directeur d'entreprise. Mieux : ils confondraient un employé aux Assurances ouvrières contre les accidents avec Franz Kafka !

J'ai de quoi rendre jaloux des tombereaux de prisonniers. Je suis une outre à chance. Un vernis. Un planqué. Un tire-au-flanc. Un déserteur total. Personne comme moi aussi protégé, intact, propre comme une rose, frais comme un sou neuf, personne pour aller au bout de ses émotions, aux bas-fonds de ses sensations, trifouiller dans ses sentiments cachés, ses passions obscures, tous ses désirs et autres scandaleuses et dégueulasses félicités. Ne rien connaître d'autre que son propre destin est une belle destinée.

Au bas des Secrets Mythologiques et battu tant et plus par les vagues énormes d'une vie intérieure de sang et de foutre faite, j'ai pu entrevoir le Swing des Choses. Je ne vis que pour tout cela et au plus profond de moi-même. Je vis pour la couleur jaune de certains citrons, pour le Journal d'Ernst Jünger, pour déterminer la part de la main du Titien dans le *Concert champêtre* de Giorgione, pour surprendre où les poils stoppent dans la raie d'Hélène, pour voir l'aube, pour écouter mon sang bouillir, pour chercher une bonne traduction de *Persilès*, pour m'imaginer complètement dans le projet d'un énorme Roman dans une vingtaine d'années. Je vis pour comprendre les titres des thèmes de Bud Powell, pour regarder mes cils bouger, pour rajouter un vert amande dans une toile, pour me laisser caresser la bite, pour décortiquer un arrangement de Tadd Dameron, pour voir des photos d'amputés. Je vis pour tous les singes, les sourdines, les « gares » de Gen Paul, la nuque d'Erich von Stroheim et la souplesse effrayante de mes Poignets…

Je ne connais pas mon bonheur. Mon père trouve que je me démerde très bien dans la vie. En effet, je devrais être dans une sorte d'hospice pour jeunes en principe, ou dans un bureau de gestion, en faculté, dans un orchestre de Jazz français, au garage, que sais-je ? – au lieu de ça, j'ai plusieurs appartements en ville, une campagne, des parents, une femme : tout exactement comme un type normal, qui va au cinéma, qui vit au milieu d'une distribution de personnages relativement bien considérés, qui est bien habillé, qui sait se tenir à table, qui a un père célèbre : on peut ainsi me prendre pour quelqu'un de parfaitement dans le coup. Les gens trouvent que je fais tout ce qui me plaît avec une telle fougue, que j'injecte un doute dans les esprits plus ou moins dupes en laissant croire que c'est du travail. Dans le mot *travail*, il y a une couleur qui se promène, qui est le « labeur ». C'est un mot piégé. Il est très clair que je n'ai jamais travaillé. Celui qui n'a jamais eu à gagner sa vie, peut-il mettre sur le compte du travail les misérables heures passées à raturer du papier !

Vivre aux crochets de ses parents, ça finit par devenir humiliant… Pour les parents ! Heureusement que nous avons tous trois dépassé ces poncifs antiques… Ce sont les seuls au monde à ne pas m'avoir reproché mon pain blanc. Les autres mécènes ne sont pas naturels.

Se séparer complètement de ses vieux, c'est ne plus être un Christ, c'est devenir un petit con indépendant, un de ceux qui placent Powys au second plan, un type comme tous les autres, qui se débrouille dans la vie, qui ne doit rien à personne, un homme responsable qui a d'autres soucis en tête que le troisième chorus de Buck Clayton sur *Swinging the Blues*, qui a de l'expérience, qui *a payé*.

Comment concilier le plaisir que les autres exigent de vous et *ça :* ce que je suis en train de faire en ce moment, là, devant vous, ici avec ma Sergent-Major sur cette feuille, avec mon tronçon immobilisé

sur le Schutz, les porte-chaussettes qui tombent, les quatre épingles qui m'étouffent, le plastron trempé, la carafe, les métaphores, les petites provisions de ratures, la trique et tout le bordel qui recommence, un tour de roue pour le plaisir !

C'est ça mon seul problème, merde ! Pas à tergiverser cent trente-six ans. Gratter des pages ! À la petite cuillère ! Voilà la bonne aventure ! Pas de psychose ! Soupçons ! Frénésie ! Aucun problème. *Tout va bien sauf ça :* je ne jouerai pas aux torturés pour steaks tartares, aux plongeurs dans les rames de métro, aux névropathes, psychopathes, que sais-je ?… Tout le monde confond les souffrants et les malsains. Rien à voir ! On peut avoir une certaine souffrance sans être malsain, underground ou kafkaïen, allemand, décado, tordu, psy-schyz-squeez-kitsch-chic !… Tout ce qui n'est pas littérature a atteint une telle énormité d'abjection, que la comparaison paraît mièvre à souhait ; certains le pensent mais n'osent plus le chuchoter : une virgule vaut tous les malheurs.

Coupé de tout ! C'est le seul moyen de bien crever. Un esprit aussi insatisfait, sélectif, absorbé et béat que le mien ne peut supporter l'ambiance des ordures autour de lui. Ma personnalité a quelque chose de rigoureux. J'ai la rigueur des vieillards austères que les soupirs des autres poussent vers la méchanceté. Comme si je ne pouvais sérieusement croire, telle une bête préhistorique, aux autres. Être aussi décevant qu'eux ne me console en rien. Dans chaque être que j'ai rencontré, il y a des kilos de déceptions qui m'attendent. Tout part de la déception. J'aime dans une femme la déception qu'elle me procure. Je suis un homme de méfiance. Je ne me sens bien que dans moi-même, là où se sentir bien ne veut rien dire : à force de solitude permanente, ronronnante en soi, indifférente et majestueuse, on ruisselle de misère morale, d'extase et de honte mélangées. Je ne peux même pas me fier à moi-même. Je suis un sauteur. Il y a des moments où je me fais faux bond.

2.

Pour commencer, ce qu'il faut bien savoir, c'est que mon biberon m'était donné à 8 heures précises, que tout était parfait, que bien plus haut où tous les chrétiens de tous les temps ont pu placer leur misérable Dieu se trouvait Lester Young, que mes amis n'avaient pas moins de cinquante ans, que je n'apprenais que des beaux morts la vraie vie, que je dansais le be-bop avec mon casque anticoups, que le monde n'était qu'un *Paradis Tragique,* alors, on va tout comprendre… Quand j'étais petit, je trouvais ça pas mal le monde. Je me souviens de mes émerveillements, pas de mes souffrances. L'homme, c'était le plus bel être vivant que j'avais jamais vu. Ah non ! J'avais mal vu : il est très laid. C'est une ordure. N'en parlons plus…

C'est-à-dire que lorsque j'ai compris que rien de ce qui se passait chez moi ne pouvait se retrouver dehors, je suis devenu mort. J'ai préféré refuser de vivre un peu plutôt que de diminuer ma vision par un métier, aussi artistique soit-il. Je ne me sauve pas ainsi. Je sais que le détachement des parents fait partie de la consistance d'un être humain, mais « travailler à côté » (selon la plus immonde des expressions abjectes) serait pour moi plus qu'un grand pas, une conversion honteuse, une démission totale que je n'envisage pas sans que je sente mon âme faire dans sa culotte. Oui ! J'ai peur de gâcher mon cosmos. J'ai peur d'être en manque. Ma « pureté » n'a aucun sens parce qu'elle est à la dérive même de l'existence. Oui, il faut trouver le moyen de payer le plus cher possible le prix de ce qui est le plus beau à nos yeux. Ô combien de personnes, fort perspicaces, ma foi, m'ont jugé avec raison comme un handicapé poltron, un lâche méprisable appuyé péniblement sur ses parents béquilles ! Vivre avec ses parents, c'est vivre derrière soi. Dépendre d'eux, c'est se haïr vraiment. Être à leur charge, c'est antisexy pour une femme. On n'est pas un homme si on ne gagne pas sa vie.

Il existe un monstre bien pire que tout ce qu'on peut imaginer dans les littératures : c'est le fils unique. Rien de plus infect. Même l'égocentrisme de l'aîné est différent du sien. Dans sa dégueulasserie, le fils unique s'aime comme il adorerait aimer son propre frère. Il est assez sournois pour cacher cela. C'est absolument pas affiché. Ça ne se voit pas. Au contraire : il est humble. Et en vérité, il est comme ça.

Être fils unique, c'est une tare et la plus ignoble qui soit. C'est quelque chose comme « mongolien », poliomyélite, hydrocéphale. Une infirmité grandiose. Je sens sur moi cette maladie terrible. Je suis alourdi par quelque chose. Comme un frère et une sœur qui viennent de perdre un de leurs parents. Ou mieux : un fils unique, il n'a jamais rien ressenti d'autre qu'un triplé qui aurait perdu ses deux jumeaux. C'est une race à part. Je suis un mutant.

Mais les parents de fils uniques sont plus différents que le fils unique. Le fils unique, ça vient des parents. Il n'y a que deux mondes pour lui : les parents et le reste.

Je suis l'enfant odieux de deux sensibilités très profondes.

Il s'agit d'une mère autoritaire, extrêmement à vif, toujours d'humeur égale (mal lunée), d'une exigence gigantesque, déçue et hyperconsciencieuse, taciturne et fragile comme du papier à cigarettes : une locomotive en verre.

Et d'un père oriental, contemplatif, refermé, inexplicable, insaisissable comme un savon mouillé, d'un optimisme sans espoir, totalement poète : un soleil englouti.

Ces deux « Onlysonmakers » sont aux prises avec un fils ignoble (si on peut appeler ça un fils), un très grand malade, installant une fébrilité ambiante, provoquant le drame plutôt que de le laisser rôder autour de la pureté étouffante des parents les plus invraisemblables que jamais fils n'a pu concevoir.

Je suis leur fils cynique ! Leur fils inique !… Oh ! si vous saviez ! Je ressens le mystère du fils unique comme si j'étais mon propre père, alors que mon père n'est pas sensible à ce problème, par exemple. Vous savez, de bagarre en bagarre, les parents se transforment en sortes de monstres

chimériques auprès desquels les enfants, espèce dégénérée de l'allégorie génétique, finissent un jour ou l'autre par abandonner toute tentative d'évasion, ranger limes et petites cuillères, et attendre avec sagesse de périr avec eux. S'ils leur survivent, ça n'en finit pas jusqu'au bout du monde de ne pas tarir : remords, éloges, souvenirs, émotions… On se fait encore enculer, alors que les os se sont depuis longtemps tous émiettés…

Oui ! J'ai vu à la quarantaine des milliers de fils maudits revenir sur leur reniement, idolâtrer le père ivrogne et la putain de mère. Ah ! je préfère encore les animaux qui lèchent le cul de leur poussin pour le nettoyer ! Ils se régalent et puis, quand ils peuvent se débrouiller tout seul, ils les ignorent, ils font une autre couvée, on n'en parle plus.

Je suis le plus grand fils de tous les temps. Personne ne peut être plus fils que moi. Un fils, ça n'existe pas à côté de moi. J'écrase tous les fils. Je suis le seul fils qui existe.

Un fils, c'est toujours dégueulasse. Ça attise les mères. Ça brise les pères. Moi, j'ai fini par dégoûter tout le monde, jusqu'à ma mère qui se demandait de quoi je pouvais bien être fait pour être si minable. J'ai toujours eu une notion du fils extrêmement religieuse. Jésus fut vraiment un fils. Pour moi, être fils c'est supporter Jésus. Il n'y a pas de pire Golgotha que celui d'être le fils unique de deux parents : je me vois vraiment en passion totale depuis le début. Toute la honte, l'hallali, la misère, les miracles, le chemin de croix, les trois clous… Tout y est dans une destinée de fils : cherchez bien… J'ai l'impression de vivre depuis ma naissance une sorte de pietà, une déploration, soutenu par le père et la mère, vous voyez… Aucune famille ne pourra tisser des liens aussi étranges que ceux dont nous sommes tous trois prisonniers. Ça n'existe nulle part ailleurs. Tous les parents me paraissent entretenir des rapports d'une superficialité déplorable avec leurs enfants, près de la *folie* dramatique et amoureuse qui a régné chez moi depuis ma naissance. Trois personnages aussi différents et semblables, aussi excentriques et extrémistes, aussi passionnés et misérables, vibrant chacun à la place de l'autre dans un tri-psychisme d'une étroitesse incommensurable, vivant ensemble sans aucun « esprit de famille », ça ne se trouve pas. J'étais une sorte d'enfant fou étreint et étreignant deux adultes enfantins qui menèrent leur amour jusqu'au bord de l'horreur. Ma mère a assez pleuré pour mes vacheries, je me suis assez roulé dans les ronces à cause de la crapulerie des autres, mon père a été assez accablé, assez outragé aussi. Nous ne permettrons plus qu'on nous vise. Qui peut savoir l'enthousiasme, la liberté, l'adoration, la gaieté, l'intimité totale qui soufflaient *vraiment* chez nous ? C'est facile maintenant de ne plus y voir que gnangnantisme, prison, pression, confessions forcées, esprit de clan, abêtissement, dévouement, rengaines, méchancetés, possessions, intolérance, aveuglement, mainmise, mépris, indifférence, gâtisme, lâcheté, impudeur, chantage… Qui est exempt des Lois Salopes de l'Étiolement Universel ? Ce que j'ai rencontré ici, je ne l'ai jamais rencontré ailleurs. Je dois mon bonheur à mes parents. Mais heureusement, il n'y a pas besoin d'être malheureux pour souffrir.

3.

TEMPÊTE SOUS UNE MOUMOUTE
(L'Être au pair)

Il est musicien de jazz mon père… C'est grâce à ses chorus que je peux lire Suarès. Pour Byzance, la musique de jazz est un plaisir physique, paresseux qui le transporte dans un bain de gaieté : c'est la seule chose qui l'allume. On sait qu'il est heureux quand il prend son saxophone ou sa clarinette.

Au début, on peut croire à une absence, une distraction générale comme ça qui se pose sur sa fréquence de réalité, par trous divers, par brouillages ainsi, mais bien vite on voit qu'il s'agit d'une fuite, d'un refus voulu depuis si longtemps qu'il ne le maîtrise même plus.

Dès que vous lui adressez la parole, il se débranche. Au bout, de deux secondes, il n'y a plus d'yeux, vous le voyez chavirer, c'est fini. Il a les yeux qui ne vont pas avec le regard. C'est instinctif chez lui : à peine quelqu'un lui parle qu'il se déconnecte, il enlève une prise en lui, il se met dans une incapacité d'écouter, de comprendre, de réagir à ce qu'on lui dit qui le protège de tout. Quelle merveilleuse technique ! Mon père ne se fait pas chier dans l'existence. Ce que les autres disent ne l'intéresse absolument pas : il connaît d'avance. Seule le rassemble la musique : le reste, ça le laisse s'envoler, s'éparpiller, s'effilocher filandreusement dans l'atmosphère comme une blanquette mentale… C'est quelque chose qui donne la chair de poule. À peine on commence à parler, il s'éteint. Il ne faut pas essayer de lui faire comprendre, le persuader, le convaincre, encore moins lui raconter quelque chose : les récits, c'est physique, il décroche immédiatement, vertigineusement…

Byzance, c'est un homme qui ne participe à rien de la vie. Il n'écoute pas. Il ne voit rien. C'est l'inattentif par excellence. Il ne fait même pas semblant d'écouter. Il fuit en courant devant le moindre effort. On dirait à voir sa mine éternellement sinistre qu'il est plein de soucis. Il se demande simplement comment gagner sa vie le lendemain. Nous avons toujours vécu vraiment au jour le jour. Il a la chance de gagner sa vie avec sa clarinette, car il fait partie de ces types – j'en suis un atroce autre (plus décidé, plus buté, plus ingrat) – qui sont *incapables* d'autre chose. Miraculeusement, depuis quarante ans, il ne s'est jamais arrêté. Il n'y a jamais eu de problème d'argent chez nous : quand Byzance revient d'une gâche, il balance les liasses sur la table : chacun se sert : ma mère est la reine de la gérance, sans elle on serait sous le pont de l'Aima… On prend les miettes qui restent, de quoi acheter un disque de Miles ou la Pléiade de Vallès !… C'est ça le plus beau : tout infirme mental qu'il est, il reste encore le plus lucratif, le plus utile, le plus populaire et le plus disponible. C'est qu'il se régale, résolument. Proportionnellement à l'angoisse nauséeuse de la vie, de tous les êtres humains qui essaient de s'en sortir (on se demande pour entrer où ?), c'est mon père qui s'amuse le plus. Avec sa clarinette il oublierait tout s'il avait encore quelque chose à oublier : mais tout a été oublié d'avance. Dès qu'il souffle, il ne pense plus à rien. Et quand il ne joue pas, il ne pense qu'à une chose : « Vivement que je joue pour ne penser à rien. » Il ne se passe plus rien dans sa tête quand il souffle ses notes d'ébène d'une délicatesse quasi répugnante. Il est arrivé à vivre de sa clarinette, c'est-à-dire qu'on le paie pour ne penser à rien ! De plus, il est plus viril que moi. A la fois pratique et fou. Il ne comprend rien et oublie tout, il ne peut pas aligner deux phrases, ni raconter quelque chose, il distrairait la Distraction elle-même, il est excessivement détaché de certaines contingences torrides, et par-dessus tout ça, il arbore un bon sens insupportable, une logique d'une mauvaise foi révoltante, un raisonnement d'un fonctionnel et d'une impeccable cohérence : il peut résoudre tous les problèmes d'ordre pratique, maîtriser les lieux et les dates, les croisements et les rendez-vous : c'est son plaisir. Il est passionné par les horaires, par exemple : des journées entières il travaille comme un savant fou à ça, les gens viennent lui demander des conseils sur leurs ennuis de trains, d'avions, comment faire correspondre les changements, le chemin le plus rationnel, la meilleure heure pour les bouchons…

Pour la fête des soi-disant pères, je lui ai offert les Œuvres complètes de la S.N.C.F. et d'Air Inter (avec les vols bleus et tout !) : huit volumes…

Byzance, mon père, est certainement le seul être dont je sois jaloux en ce monde. Je n'envie personne, mais lui, c'est à en crever. Le voir là, se *régaler* toute la journée, sans soucis, sans aspérités, sans bile, en toute impunité, toute innocence, ça touche presque à l'indécence… Je suis jaloux parce que je suis très proche de lui. Il m'en faudrait peu pour que mon extase soit « collée » à la sienne. Ce peu est cette saloperie de germe maternel, cette anxiété misérable, ce gâchage de cochon, cette douleur qui empêche l'âme de tourner en rond… Sans cette « étoile » de l'ovule, je serais comme mon père, c'est-à-dire un *fou suave*.

Tout est gratuit chez Byzance : c'est merveilleux. Aucune arrière-pensée dans la jouissance. À le voir écouter un solo de Lester pour la cinquante-trois milliardième fois, on jurerait qu'il est en train de le découvrir. Il a toujours l'air étonné de ce qui l'enchante… On dirait tout à fait un escargot. Par sa lenteur, par la rétractilité de ses antennes de bien-être également. Il avance en bavant, dès que ses cornes touchent ou sont touchées par quelque chose, elles débandent doucement, avec grâce, et il bave encore plus. Si on est méchant avec lui, il rentre dans sa coquille et c'est terminé : vous ne l'entendez plus. Le Jazz est sa pluie, sans elle on ne le verrait jamais !…

Qu'attend-il pour retourner à Istanbul ? Je le vois très bien au bord d'une de ces ruelles délabrées qui de nos jours entourent misérablement les magnifiques mosquées vertes ou bleues. Je le vois bien écroulé avec sa grosse moustache, en caftan sur un amas de tapis rongés avec son vieux turban, sa bombe atomique de soie pourrie, enchevêtrée d'ailes de cygne, de brelâges de martres… Il sifflera petit à petit silencieusement le tiède narghilé qui grogne dans les parfums, avec le gros flacon embué, l'embout de nacre et tout…

C'est comme ça qu'il finira. Il transporte déjà avec lui des tonnes d'absence et de nostalgie orientales. Insupportablement lunaire, il vit sur une autre planète, sur deux, trois autres planètes ! (il collectionne les planètes comme son père collectionnait les doubles vies) et sur un perpétuel tapis volant, un paillasson supersonique !…

Avec de tels travers, on se fait vite cocufier par la vie. Mon père s'est toujours fait baiser. Mon père est un enculé. L'Anus en Chou-fleur, le type qui, lorsqu'il reçoit un coup de pied au cul, se retourne pour en recevoir un dans les couilles. Toujours enthousiaste quand il ne faudrait pas et jamais là où il faut… Il trouve tout « formidable », mais en fait il s'en fout éperdument : ses critiques sont toujours à contretemps : c'est grave pour un musicien ! Vous le voyez là, souriant jusqu'au « rond-point » : il est abruti toute la journée, se trompe à chaque mot, hésite le temps de tuer un âne à coups de figue, ne se rappelle de rien, mais si vous avez le malheur de faire un petit lapsus, il le remarque ! C'est exaspérant !

Quand il y a un obstacle sur sa route, au lieu de l'éviter il va droit dessus, mais pas pour s'y affronter courageusement ! Pour l'effleurer seulement, le frôler. Il suffit de voir comment il marche, avançant ainsi par zigzags, il se bute en glissant à toutes les embrasures, dans les armoires, tout…

Mais quoi ! Totalement dénué de psychologie, mon père ne se prononce jamais. De tout, il ne pense rien. Ou ça l'émeut trop pour pouvoir parler ou pas assez pour qu'il en prenne la peine. Pourtant, il peut lui arriver dans un éclair de hasard -de ces sursauts déroutants qui rythment l'inertie de sa nature – de remarquer chez les autres une onde érotique, un mensonge, une astuce, une logique, une complicité quelconque qui m'a échappé : parce que moi, la plupart du temps, je me *force* à ne comprendre les gens que du bout de la cervelle pour ne pas en être trop écœuré (j'ai trop vu ma mère souffrir de tout saisir), je me grise de la situation pour effacer l'horreur du personnage, j'atténue un peu mon sens de l'observation surdéveloppé, je ne creuse jamais surtout le moment lui-même (le premier degré n'est pas assez littéraire : tout ce que je vis n'est que documentation : la vie entière n'est qu'un immense amas d'archives pour moi)… Lui, mon père Byz, s'il peut rester toute une nuit à

converser aimablement avec un superconnard, c'est qu'il oublie le lendemain. Moi je reviendrais sur le lieu du crime et je l'assassinerais d'un coup de souvenir théâtralisé. Tout glisse chez Byzance : c'est merveilleux. C'est sa manière d'échapper à tout : il a porté la fuite là où elle se perd elle-même. Byzance est une sorte d'Allégorie de la Fuite.

C'est le contraire de moi. Depuis qu'il est né, mon père se fuit lui-même. Il ne peut pas supporter de savoir qu'il existe. Rester avec lui-même lui est intolérable. Il se joue à cache-cache jusqu'à se perdre et perdre les autres. C'est une espèce d'aventurier qui se quitte chaque matin. Autant son fils, l'auteur de ces lignes, peut être considéré comme un explorateur dégueulasse de sa propre personnalité jusqu'à ne plus exister vraiment, autant Byzance est un maquisard de son propre caractère, égarant son être, le trompant sans scrupule afin de ne pas en être gêné.

Mon père est un être extrêmement dangereux. Il préfère avoir les emmerdements que d'y penser. Les avoir plutôt que de réfléchir à la solution. Il déteste la réflexion. C'est sa torture. Son truc c'est : *Pas d'Emmerdements*. Le problème des autres, il l'a réglé immédiatement : il joue au con pour créer un marécage infranchissable. Tout le monde s'embourbe, se noie dedans, et lui, il regarde, impassible. Il ne lèverait pas le petit doigt pour aider quelqu'un à le détester : il aime tout le monde mais il préfère mettre son énergie dans la fuite harassante de sa propre personne. Il n'aime pas l'effort, quel qu'il soit : physique, moral ou intellectuel. Il faut le voir : rampant comme un ver visqueux sur la moquette, en robe de chambre, des journées entières, tandis que dehors trois ouvriers, dont le salaire lui manquera, tondent sa pelouse. On dirait un sultan parfumé, qui se radasse dans ses pierreries. Philosophe inactif et silencieux écroulé dans la soie.

C'est le Roi de la Jungle. Un félin dans une forêt : il mange un morceau et il laisse le cadavre aux autres. Avant qu'on lui arrive à la semelle !… Mon père est un génie de l'art de vivre. Pour lui, le Paradis terrestre, c'est ce que nous avons autour de nous : il évolue dans le monde comme un enfant dans un magasin de jouets. Il est passé au travers de tout allègrement. Il a droit à son chamois de skieur. Ressemblant à un coussin, Byzance plonge à deux mille mètres dès qu'un bruit extérieur arrive près de lui. Ce qu'il écoute le plus facilement, ce sont les conneries, les débilités de cons pendant des heures. Dès que c'est en accord avec ce qu'il pense vraiment, il s'en va. Il est tellement sûr de sa vérité que tout ce qui est valable, il le rejette spontanément : il ne veut rien savoir de ce qui devrait l'intéresser, surtout pas. Il ne faut pas oublier que c'est un type qui, dans l'artichaut, mange les poils : partout il laisse le meilleur, personne ne l'a jamais vu saucer son assiette. Tout ce que peuvent dire les gens passionnants est sans intérêt : il trouve cela aussi inintéressant qu'autre chose. Il apprend davantage de la nullité, des superlarves de rencontre, des jeunes débiles, des mongoliennes, des groupies, des ploucs, des ivrognes, des musiciens épouvantables, des pléiades d'artistes, des ouvriers, des imprésarios, des percussionnistes…

Il est très coquet. Il tient ça de son grand-père, l'hyperélégant Giovanni-Cyr qui se rendait tous les matins pour faire le maçon dans un chantier en frac et gants blancs. Byzance est un type d'une propreté, d'une netteté exemplaire : il passe à travers les grains de poussière. Jamais une tache sur lui : une bougnette, il en a pour huit jours à se remettre, il ne froisse pas, salit très peu : il est propre comme un sou neuf alors qu'il devrait être sale comme un peigne. À quinze ans, le soir, lorsqu'il quittait son boulot d'apprenti éboueur à la Voirie d'Endoume, il se changeait très vite : complet, cravate en soie, chemise flanelle, belles chaussures, feutre à larges bords, il s'habillait comme un étudiant : on rigolait doucement…

Il dit trois mots par jour, aucun d'eux plus hauts que l'autre. Pas de mouvements d'humeur : c'est un bienheureux. Il n'a pas de gonds pour en sortir.

Il y en a qui se demandent à quoi pense Freddie Green en jouant, moi je peux vous dire que je sais et ne sais pas à la fois (drôle d'impression !) à quoi ne veut pas penser cet homme sinistre, sordide et hilarant, coiffé d'un toupet sans rond-point et qu'on appelle autour de moi – sans aucun scrupule –

mon père.

Mon père, c'est quand même un monde. C'est un cas de force majeure. Sa tête à la Edgar Pœ, tragique et engloutie, emmerdée de soucis énigmatiques, est l'une des choses qui me font le plus rire au monde. Dès que je le vois, je vais mieux. Dans quelque état où je me trouve, dès qu'il m'apparaît j'ai un rire nerveux qui me pince le cœur. Sa philosophie roublarde d'odieux détachement est si clairement affichée, que je suis heureux d'avance des catastrophes, des agacements, des malentendus et des déroutes qu'elle va provoquer. Quand il y a des soirées, on nous met aux deux bouts de la table, surtout pas ensemble sinon on dénoue nos codes, on se fait rire, on déconne trop : ça vous casse un dîner !

Byzance n'a pas de vie intérieure. Il n'a aucun problème psychologique. Il a une vie parallèle qui suit son cours, imperturbable et majestueuse de détachement complet, totalement à côté de ce qui se passe, à chaque instant. Il est décourageant.

Quelquefois, les hasards de l'existence le forcent à écrire une lettre. Il s'attable et prend alors dans sa main lente un grand stylo qu'il suspend au-dessus de la feuille pendant un laps de temps illimité (il peut mettre cinq à six semaines pour écrire une carte postale). C'est terrifiant. S'il écrit « Cher », c'est une victoire terrible sur lui-même, quelque chose comme Austerlitz sur sa propre nature, un domptage-étalon. Un jour, très en forme, il a commencé : « Je m'apprête à » Bon début, fils ! La missive était bien partie ! Tout à coup, écœuré totalement, il poursuivit : « Je m'apprête à RIEN », se leva et laissa pour toujours sur le bureau ce document psychique de la plus haute valeur.

Parler sérieusement à ce type ? C'est ambitieux. Mon père ne construit rien quand il parle, c'est de l'eau : on rentre dans ses phrases, déjà en haillons, méfiants comme dans un brouillard, dans une jungle au sol de vase : on n'est pas sûr où mettre les pieds, c'est que des lagunes molles, instables, Byzance, rien n'est défini : il n'y a pas de base. Je n'ai jamais vu dans ma vie quelqu'un ne pas être devant lui inquiet, surpris, effrayé, écœuré ou, dans le pire des cas, hostile. Personne – et lui le premier – ne sait où il va aller, où il va nous entraîner dans ses phrases boas pleines de canards, maladroites, hésitantes, fausses et pitoyables. C'est ce qui donne à son côté « homme de spectacle » cet extraordinaire suspense plein de charme : va-t-il être génial ou nul, va-t-il s'emmêler les pinceaux ou poser une touche définitive ? Les deux à la fois quelquefois, ou même l'un après l'autre, comme pour se détruire… Complètement imprévisible, même à ses plus proches, Byzance est de toute façon un très mauvais comédien : pas assez naturel ou pas assez théâtral, aucun intérêt pour sa propre efficacité : d'abord, parce qu'il ne se connaît absolument pas lui-même, et aussi parce qu'il n'a jamais travaillé ses talents : tout reste en lui à l'état d'ébauche, innés atouts usés, soumis au hasard. Ça vient de tous ses pères, sa feignantise congénitale : c'est fou ce qu'il a travaillé pour ne rien faire : une telle accumulation de paresse ne peut s'expliquer que par un atavisme profond.

Byzance, qui peut être le type le plus drôle du monde, retombe entre deux traits d'esprit dans l'abrutissement sinistre d'un inspecteur de la Répression des fraudes. Il est très bon dans les mots courts. C'est pas un long conteur, encore moins un « foisonnant » : il s'épuise vite, il digresse, il se perd dans les relatives et les conjonctions surtout : dès qu'il fait attention à sa propre subtilité, ça l'émeut, il perd le fil. Ariane elle-même, lasse de le voir hésiter, se saque vite au loin, hop ! C'est pas un lyrique mon père, pas du tout : c'est pas un descriptif. Incapable de dresser un décor, des personnages, de jouer avec son pouvoir d'évocation, de composer ses nuances. Zéro. Aucun goût non plus de la métaphore ou du lieu commun comme ma mère. C'est le roi de la remarque piquante recouverte d'une tonne de sucre, et qui fait mouche. Loukoums empoisonnés ! Je n'ai jamais vu quelqu'un remarquer à quel point ses petits mots pseudo-anodins peuvent être blessants. Parce qu'il ne faut pas croire : trop fainéant pour être méchant, mon père n'a pas moins en lui une sorte de mépris déguisé en humilité, un orgueil naïf, une certitude d'avoir raison, pas du tout affichée, et enrobée lâchement par une gentillesse très légèrement écœurante par laquelle il se réconcilie pour un côté à la

crouillasserie de sa nature ! Ça lui suffit pour ne plus douter de sa « violence ». Il a une manière de virilité de la sympathie, et il dit des choses énormes qui passent très bien. Vexer à côté de la plaque lui suffit pour se sentir fort, non enculé par le monde.

Le système de jeux de mots de mon père est très particulier : il joue sur l'abattement, le désarroi, les collisions de proverbes, et aussi les homonymies, les métalepses, les antiphrases étranges, de nouvelles métathèses et d'invraisemblables apocopes bancalo-monkiennes. Byzance est surtout un comique de situation : paradoxalement, il a des audaces de corps que je n'ai pas. Mon père n'hésite pas à prendre une femme dans ses bras pour faire un bon mot. Aucune galanterie ne lui échappe. Tous ses baisemains font mouche. Il n'est pas grivois, ni sensuel, ni sexuel, encore moins équivoque : ses compliments restent coquins, gloussifs : il aime la forme que peut prendre la courtoisie envers les femmes plutôt que les femmes en elles-mêmes. Moi, si j'amuse une femme, c'est toujours très intéressé : chaque fois qu'une femme rit, je pense dégueulassement au fond de sa culotte, car je sais d'expérience que les secousses du rire chez une femme relâchent l'anus, les nouilles et entrouvrent très légèrement les plèvres.

Je suis à beaucoup d'égards très différent de mon père. Tout s'est reconstruit différemment en moi. Byzance m'a montré exactement ce qu'il ne fallait pas faire : son attitude incompréhensible m'a poussé à tout tenter pour me comprendre, son farniente congénital a engendré en moi une capacité d'acharnement considérable, sa timidité pudique a laissé place à mon assurance théâtrale et son relâchement total à une rigueur absolue. Son scepticisme est méconnaissable dans mon être sous cette idolâtrie sauvage et foisonnante qui le caractérise, son irrégularité de coquette psychique a provoqué ici un tempo mental d'acier, son besoin vital de médiocrité n'est plus qu'une impérieuse ascension vers les sommets, son esprit négatif et réductible est passé enthousiasme débordant, son ineffabilité n'est pas moins maladive que mon délire verbal, son mépris caché n'a rien atténué de ma virulence ouverte et naturelle, et sa modération visqueuse est allée rencontrer toute la haine dépressive de ma mère pour qu'elle ne s'échoue plus en moi que sous la forme d'une outrance incorruptible. Byzance s'oppose à ma connerie, mon ablation du sens pratique, mes intolérances, mes « conneries », mes méchancetés, mes excès, mes agacements, mes préjugés, mes audaces, mes aigreurs, tout mon bordel… Il m'a toujours cru beaucoup plus malade que lui. Il récolte ici la tempête de son « éducation », que je trouve pour ma part irréprochable. Il regardait ma mère me frapper, sans rien dire, mais c'est le type qui, lorsque j'avais fini un dessin, m'apportait un cahier. Quand le cahier était plein, dix cahiers. Et après les cahiers, il ramenait une rame, et puis après il venait avec le magasin, comme père…

Byzance ne m'a jamais donné de raisons valables pour les choses interdites. Quand par hasard il trouvait une explication, ce n'était jamais celle sur laquelle reposait l'interdit. Ainsi, j'ai été très bien élevé. On m'apprécie encore aujourd'hui pour ma tenue impeccable, mon élégance, ma politesse et ma gentillesse. Et ça, je le dois à ma mère. Je n'ai appris de mon père – et c'est l'essentiel – que la façon d'utiliser toute cette quincaille dans des buts hautement subversifs, très roublards et d'une fantaisie rédemptrice ! Le drame de ma mère, et qui m'a rendu si *féerique*, c'est qu'elle a toujours vécu entre un père qui ne pouvait pas dire « non > » à son fils, et un fils qui n'a jamais su dire « oui » à son père.

C'est un buté Byzance. Il a tellement de classe qu'il peut se permettre d'être mesquin. Sa passion pour l'objectivité, elle empiète souvent sur le mauvais esprit. Il fait exprès de ne jamais lire entre les lignes. C'est incroyable l'assurance absolument injustifiée qu'il peut avoir des fois, parce qu'il a résolu l'arrivée d'un train ou la manigance d'un escroc. Il est content de lui, il semble qu'il n'ait jamais entendu parler de sa propre impotence, de sa lâcheté, son absence, son mongolianisme… Il est heureux de savoir apprécier les marques de virilité de la vie : toutes les anecdotes, les rixes qui finissent bien, les accolades, la camaraderie. Même s'il en est incapable (bien qu'il puisse impressionner des grandes brutes masculines sans problème, je l'ai vu, par la révélation d'un

sophisme sur la perfection ou la noblesse de l'être humain : il conquiert ainsi tous les jeunes, spécialement les jeunes voyous), il a la *notion du costaud.* À l'inverse, il joue au martyr : il reste tout de même le plus souvent ainsi accablé par son abrutissement. Moi qui aime bien l'engueuler toute la journée dans des termes très durs parfois, je vois bien qu'on ne peut pas le coincer, et si par hasard on arrive à le coincer, il prend un air tellement malheureux qu'on a envie de le relâcher tout de suite.

Byzance peut être très loquace : c'est pas parce que ça dépend de millions de choses (le décor, le temps, le standard qui lui trotte dans le crâne, l'envie de pisser, les bruits, les gens, la place de sa voiture, les horaires, etc.) que ça n'a pas de valeur. Il peut fasciner un auditoire par la seule émission humble et instinctive de ses évidences. Il convainc par le bon sens, un bon sens un peu maigre mais lumineux. Il est aussi très fort pour dire dans un flot de courtoisie tout son dédain presque admiratif pour tout ce qu'il déteste : les malins, les accordéons, la religion, les milliardaires, les clochards, les pédés, les discothèques, les affabulateurs, les bouffons… Tout ça ne le dégoûte pas vraiment. Il n'aime pas généraliser. Il est très fier de sa tolérance, de sa « largesse d'esprit » et de sa discrétion surtout, et certainement, dans un écrin de roublardise, de son indécision. Sa théorie est que tout ce qui est bon pour lui l'est pour tout le monde. Il oublie complètement qu'il est différent des autres. Il parle de la vie comme s'il ne savait pas qu'il en est à la dérive depuis toujours. Un jour où il planait considérablement, où je voyais qu'il était vraiment bien là-haut, blotti de plaisir dans son univers, se tenant les couilles à pleines mains, je lui demandai quand avait-il pris conscience, à quel âge il avait remarqué son espèce d'absence… Il me répondit en souriant à peine : « Ah bon ? Première nouvelle ! Je ne m'en suis jamais aperçu… »

C'est le samedi que ma mère procède au nettoyage de la perruque du père. Minutieux shampooing. Brushing consciencieux. Elle fait sécher le postiche sur un faux crâne en polystyrène. Chaque semaine on peut voir sur le radiateur une réplique exacte de la calotte crânienne de mon père. C'est les Catacombes.

Avec amour, elle examine où en est le « rond-point », si le toupet lui-même ne se déplume pas, elle vérifie l'état de la gaze. Calvitie à l'air, l'Idole Byzance attend, immobile, plongé dans l'éraflure de l'aile droite de sa voiture, engouffré dans les sillons de soucis insignifiants ou alors emprisonné dans la grille d'un vieux standard…

Alors quelquefois, il m'arrive de regarder le toupet… *Mais qu'y a-t-il sous cette moumoute ?*

4.

LA LOCOMOTIVE DE VERRE

Ma mère, c'est autre chose, c'est un autre genre. Le genre inverse. Mon père a été sa vocation, son œuvre… C'est à elle qu'il doit ses trente années d'ascension, ses trente glorieuses ! Quel T.G.V. conjugal ! Il ne mérite pas sa micheline, ce débile. Trente ans qu'elle est sa zone d'équilibre, sa bouée, sa soupe de nuit… Il devrait être clodo sinon. Sans sa femme il serait comme son fils à l'heure qu'il est ! Épluchure d'énigme ! Toute son existence d'huître, il s'en est remis à elle, il lui a déménagé un jour toute sa vie physique, sociale, motrice, psychologique : c'est elle qui a accueilli toute la merde, il est devenu irresponsable de son propre corps, sa machine humaine est mise en branle même par la Vieille Sartan. Quand elle se lève le matin, elle le porte jusqu'à ce qu'il soit assez chauffé pour vivre tout seul, elle le remonte comme une poupée, avec la grosse clé entre les omoplates et tout ! Mon père est devenu tellement mystérieux à lui-même qu'il a plus confiance en ma mère qu'en lui, au sujet de son soi-même ! Son vrai moi, c'est elle. Lui, il préfère la musique. Ça lui plaît davantage que de s'occuper de lui. Il n'a plus de soucis : tout est chez ma mère, ce mont-de-piété… Elle a toujours tout fait. De sa feuille d'impôt à la préparation de ses pamplemousses, c'est elle qui s'occupe de tout. Quand il y a une catastrophe, il compatit mais ne fait rien. Il reste abattu dans sa panique. Il n'a jamais remarqué qu'il habitait à la campagne. Pour lui, ce doit être une carte postale immense qui bouche tous les matins sa fenêtre. C'est ma mère qui lui coupe ses œufs à la coque depuis trente ans : à moins de les lui manger, elle ne peut pas aller plus loin. Ça c'est la mère du fils d'un père unique.

La mère d'un fils unique, c'est celle qui prépare un pique-nique et qui recommande bien aux deux petits camarades de son fils de lui laisser le plus gros sandwich. C'est aussi celle qui aime une fille (c'est-à-dire le reste du monde) par rapport à son fils et jamais pour elle-même…

Je suis son petit *Dadon*. L'enfant gâté, c'est le parent pauvre du fils unique. Ce n'est pas une mère : c'est une reine mère. Une matriarche. Elle fait partie de ces femmes austères, fibreuses, très, très, très autoritaires, sans aucune fantaisie, terriblement chiantes comme je ne les aime qu'au cinéma. Elle m'a élevé comme un père, très sévèrement, et avec un amour qu'aucun fils ne peut prétendre avoir eu.

Comme toutes les mères amoureuses de leurs fils, elle m'a battu comme un tapis toute mon enfance, au martinet en crises de nerfs monstrueuses, parce que je « répondais ». C'est aujourd'hui qu'elle ressent l'amère erreur de m'avoir trop aimé. Si c'était à refaire, elle ne me referait pas. Elle a honte pour elle de penser ça de son fils : ça lui fait alors comme si elle ravalait ma naissance, comme un accouchement à l'envers, comme si elle regobait un crachat vert salé.

Je suis le déchet de bonheur. Le raté de la chance. L'Ingrat du Cocon. Je suis celui qui a déçu, celui qu'il faut chasser. Celui qui a abîmé sa mère. J'ai tout tué en elle, tout saccagé. Un soir, je ne lui ai pas dit bonne nuit.

Je suis la vipère qu'elle élève dans son sein. Je suis l'ignoble ordure qui a voulu faire payer à ses parents son service militaire, le sale petit pourri dont tout le monde a raison de dire qu'il n'est qu'un parasite horrible, une bête infecte qu'il faut forcer à travailler « à côté », celui qui crache sur sa chance, celui qui est tombé amoureux d'une poufiasse…

Sexuellement, tous les parents sont par essence petits-bourgeois. C'est normal. Le premier mouvement de la symphonie, il va jusqu'à la puberté : dès que le sexe de l'enfant prend de la bouteille, c'est fini, il est perdu pour les parents, il est sali, il est répudié au fond… Métamorphose d'Ovide ! Le jour où ma mère a vu une fille m'embrasser, elle a failli s'évanouir.

Par ma nature très ordurière, dramatique et impitoyable, j'ai heureusement limité des dégâts qui auraient été cataclysmiques chez d'autres Trios liturgiques… Retarder le dépucelage du fils est un travers maternel inadmissible qu'il faut réprimer très sévèrement. Nier l'amour d'une femme et

passer au-dessus de la hiérarchie est littéralement impardonnable. Porter sur le fils sexué un regard ridiculisant et pathologique est irrémissible… Le Fils. La Femme du Fils. Le Père. La Mère… Tout est en place… Toc ! Toc ! Toc ! C'est fou comme les situations parentales ressemblent au théâtre. Surtout ici où abondent les accessoires et les « a parte »!… C'est FeydeauL. De toute façon, ce qu'on reproche à ses parents est toujours d'ordre sexuel: c'est systématiquement par rapport aux femmes de l'enfant. Si au Jugement dernier je ne devais garder qu'un ressentiment, ce serait celui-là : que bien souvent les parents ne sont pas à la hauteur de l'érection des enfants.

Il suffit de voir la tête d'Utrillo, entre sa femme et sa mère, pour tout saisir de ce qui se passe dans un Fils.

Mais la méchanceté de ma mère n'est pas dangereuse : son tromblon est enrayé. Totalement inoffensive : c'est une méchanceté de pure défense. Quelle pauvreté un esprit trop observateur, une mémoire si infaillible où chaque chose avec une précision enfantine lui rappelle autre chose qui lui rappelle autre chose, jusqu'à pleurer de rage, échouée, écœurée sur les mauvais souvenirs ! Il y a longtemps que les bons ont disparu de sa cervelle. C'est atroce d'être malade de déception à ce point-là. En fait, elle ne se rappelle que ce qui l'a déçue. Son grand drame, c'est d'avoir évolué : elle a appris des choses qui ne pouvaient que mettre en péril son équilibre. Elle a compris trop tard que la vie n'est pas une perfection. Elle n'avait pas saisi que son mari et son fils, c'est aussi le monde : c'est aussi décevant que le reste. Je comprends mieux que quiconque son refus absolu d'apprendre à être heureuse même dans un monde imparfait, moi qui, à la moindre contrariété, fait tout sombrer dans l'insupportable, moi qui souffre comme deux cent mille martyrs par crises à la renverse, dans des excès tragi-ridicules où tout se détruit et où je voudrais mourir. C'est comme ça, pour moi, que la vie vaut d'être vécue.

Ma mère est désarmée devant sa propre nature : elle est incapable – comme la plupart des êtres humains – de se libérer d'une situation en transposant spontanément, de maîtriser les événements pour qu'ils ne fassent pas trop mal. Elle ressent tout trop fort, et sans pouvoir le recracher, pour que la moindre écharde ne laisse pas dans sa chair une blessure irréparable. Moi, ma souffrance est déjà une manière de ne plus souffrir, ou du moins de souffrir moins. Il faut trouer le drame pour survivre. Pour ma mère, cette illusion est insupportable. Elle est absolument incapable de se forcer pour réduire son hystérique martyre. Elle se laisserait crever plutôt que d'essayer de se calmer. Elle veut que tout soit parfait en se persuadant que tout est gâché. Si seulement je pouvais lui faire comprendre que rien n'est gâché, ou plutôt que tout est gâché *d'avance* et que la vie n'est pas une accumulation de trésors qui pourrissent, qu'il ne faut pas se rendre malade de ne jamais pouvoir revenir en arrière, car il n'y a ni arrière ni avant, rien n'est acquis au point de risquer de le perdre. Tout est provisoire. Même la mort. Il n'y a guère que le pâté qui soit définitif. Dieu sait tout cela. La vie est un flot dégueulasse complètement incohérent, irrégulier, qui oublie tout sur son passage et où il faut se laisser emporter sans rien retenir, en chiant surtout sur toute nostalgie ! La perfection est un miracle. C'est-à-dire une conne-rie. Il suffit qu'un moustique minuscule suspende soudain son vol bruyant et parcoure à pied les derniers cent mètres (pour lui ça fait cent mètres), s'avance et vous pique, pour que vous ne soyiez plus parfaits. C'est peut-être confondre un peu perfection et immunité. C'est là que mon père Byzance a raison sur la Vieille Sartan : pour lui, la perfection c'est la mort. C'est loin d'être sot. Il n'y a qu'une chose de parfaite, c'est de mourir du jour au lendemain. Ainsi, ce qu'il faut aimer dans l'existence, c'est cette précision avec laquelle les choses sont entraînées comme ça, peu à peu, vers cet inconnu qui est la mort. On ne va pas à la Perfection. La perfection n'est pas sur le trajet de la Perfection. Ce qui est intéressant, c'est la migraine qui change la pensée du savant, une marisque douloureuse qui déforme la grimace du clown, l'érection qui gêne le danseur, un bruit qui transforme le sens d'un discours, la faim qui accélère une démarche… Notre corps lui-même est une perfection et une précision qui ne cessent de se détruire. Dans cette tragédie réside notre beauté. A la fin de sa vie,

Lester prenant trois fois le pont, si décontracté, si déconcentré qu'il se met de l'autre côté des accords. Ou alors les canards de Miles, les hasardeuses octaves de la Sphère. La machine est parfaite, c'est à nous de la démolir.

Ainsi, personne – pas plus mon père que moi-même – n'a pu convaincre ma mère de ne plus se laisser gâcher par l'idée que tout se gâche. Apparemment elle n'a aucune raison d'être malheureuse, et pourtant je sais moi qu'elle est plus meurtrie que toutes les autres femmes malades, abandonnées, déchues. Petit à petit se sont ébréchées les dernières statues d'estime qu'elle portait dans son cœur écœuré. Il n'en restera bientôt plus rien. Avec toutes les femmes misérables qui existent, toutes les honnies, ratées, délaissées qui ont toutes les raisons d'être tristes et névrosées, la Vieille Sartan trouve le moyen de se sentir plus malheureuse encore, elle qui a toujours eu un mari fidèle, placide, généreux, une villa, un fils non drogué, non voyou. Elle s'en fout pas mal ! Tout son calvaire est intérieur. C'est parce qu'elle ressent tout de l'intérieur, dans la meurtrissure de sa chair, parce qu'elle se donne trop cérébralement, parce que tout pour elle exige une dignité, une honnêteté irréprochable, une force de caractère, une « conscience ». Elle souffre de ne voir dans cette vie aucun beau geste, aucune vivacité d'esprit, aucune noblesse ni absolu, toutes ces conneries habituelles dont l'absence l'a rendue « morte intérieurement ». C'est parce qu'il se passe dans elle des batailles sanglantes d'émotions et de déceptions inimaginables, que la vie lui semble perdue, horrible, injuste… Ma mère est toujours au bord du suicide, comme moi. Seulement elle, elle n'a pas la Littérature. Elle est en dépression continuelle. Elle a une balle dans la tête qui se promène. Ça lui donne presque une certaine virilité. Elle croit que c'est digne de se tuer, parce que tout ce qui est digne lui plaît : elle ne sait pas encore tout l'avilissement, la vulgarité, la méchanceté et l'impardonnable perfidie qui sommeillent dans tous les barillets…

C'est Olive Oyl, ma mère, la nuque frêle et duvetée jaillissant du cuir repoussé, les yeux qui tombent sur un teint frais comme une truelle de ciment, le bâillement langdonien à se décrocher la mâchoire, les hémorroïdes dans le regard, trois gros mots au bout des doigts, des regards furieux ou vides à deux cents kilomètres devant elle, des regards de personne bien éveillée dans un Rêve qui la dépasse.

Ma mère, elle s'est trompée de planète. C'est la Crucifiée méticuleuse, la Guillotine bienfaitrice. La crise de nerfs latente, errante en elle comme un fantôme qui attend son heure. Comme Atlas, elle supporte le monde.

Ma mère, c'est une femme qui a d'autres soucis à fouetter que Monk, le vibraphone, les alexandrins, la nature morte, Ben Webster ou Léon Bloy.

Haïssant fleurs et femmes, totalement fermée à toute poésie et extrêmement sceptique sur tout, sa force de caractère et sa fragilité de tempérament, sa contraction fébrile et l'antipathique spontanéité de ses propos, la dignité châtiée de son allure qui n'a de pair que son langage excessivement grossier, le chapeau cloche à la Deanna Durbin et la garde-robe résolument médiévale, tout cela donne à sa présence quelque chose de profondément attachant et d'irrésistible. Il faut être bien plus buté qu'elle pour passer à côté du charme odieux de ma mère. Ses hargnes et ses dépits sont tout à fait justifiés. Pourquoi accepterions-nous avec le sourire les choses qui ne se font pas, les lunatiques, les escroqueries, les faux sentiments, les roueries, les malchances, les obstacles et toutes les vilenies ? D'une façon ou d'une autre, je suis avec ma mère pour ce combat désespéré contre les petites méchancetés de la petite existence.

Je l'ai vue se replier d'année en année sur elle-même, dans la solitude atroce d'une bicoque morte. La vie s'écoule maintenant pour elle sans intérêt : elle espère avoir le temps d'organiser tout, jusqu'à sa mort, elle voudrait pouvoir mourir sur ses deux oreilles…

C'était une fleur d'une frêleur archidélicate, faite pour l'amour, la générosité, la confiance, la justice. Sa nature autodestructrice, son tempérament inquiet, dramatique et hystérique, en ont fait une

personne morflée, dépressive, terriblement déçue par l'absence de communion. Elle voulait tellement communier avec les êtres, mais les êtres ne sont que des salauds, des fumiers, des indifférents, des refroidisseurs de sa spontanéité. Par bonheur, je ne l'ai pas suivie dans cette voie : très tôt, j'ai appris comme mon père à ne pas communier justement, à n'attendre des autres strictement rien.

Elle était gaie, on l'a rendue triste. Elle était généreuse, on l'a rendue avare. Elle était ouverte, on l'a refermée… La Vieille Sartan est une femme qui a le culte de 1'« Auréole », de l'image de marque, toute la dignité et la tenue qui font qu'on vous estime et desquelles on ne doit pas sortir, sous aucun prétexte. Mais la plupart des gens qu'elle connaît sont des avilis terribles, de méprisables larves rampantes, alors elle les enferme dans des carrés d'où ils ne ressortent plus. Les êtres en sont venus à former dans son cœur une liste noire impressionnante, un chapelet de noms morts pour le cœur. Chaque nom est associé dans son esprit à une petite crasse, un geste malheureux, un mot de trop, un faux pas qui désigne sa malédiction définitive. On peut penser un instant à ce qui peut se passer à l'intérieur d'un fils dont la devise du père est : « On a une vie fantastique », et celle de la mère : « Les gens me surprendront toujours… »

Entre un mari qui sombre de jour en jour davantage dans une indifférence globale et indestructible, et un fils dont le labour psychologique est de plus en plus tortueux, elle se fane dans ses frileux lainages de ménestrelle fébrile…

Épuisée par ces deux irresponsables totaux qui se sont reposés si longtemps sur son petit corps usé. Sans oublier son horreur maladive du bruit littéralement terrassée par la musique incessante qui inonde nos différents décors depuis toujours. Le Jazz peu à peu a érodé ses nerfs jusqu'à les rendre frémissants et malades. Elle hait le Jazz. On ne vit pas trente ans avec Charlie Parker sans le payer un jour. Si elle ne s'est jamais interposée entre la musique et mon père, ce Jazz de merde ne l'a pas moins minée jusqu'aux plus visqueux sucs de sa nature endommagée. La Vieille Sartan est une victime du Jazz. Déjà, ce que peut faire le Jazz comme pompement, comme acide sur un amateur (sans parler des musiciens) est terrifiant. Mais pour celui qui n'est pas sympathisant, qui n'est pas consentant, qui reçoit ça comme des coups de poignard dans le tympan et dans le cœur, c'est tout simplement insupportable. Sa vie avec le Jazz a été une torture terrible dont son organisme, sorti vaincu, a pâti, j'en suis certain. Chaque riff, c'est un nerf de moins par saccades qui saute, et les basses sont quatre coups de bazooka par mesure dans les oreillettes. Tant pis pour elle s'il lui fallait un comptable qui parte tous les matins à 8 heures !… C'est que tout repose sur ses épaules. Elle porte tous les soucis : c'est une usine à soucis. Elle aurait tant voulu ne rien voir, ne rien comprendre. Hélas ! Rien ne lui échappe. Elle devine toutes les méchantes ficelles, tous les pièges que nous tendent les autres et vers lesquels, aussi bien moi que mon père dans deux genres différents, nous nous avançons décontractés. Sans cesse sur le qui-vive, la Vieille Sartan en arrive presque à être aveuglée par ses propres subtilités psychologiques. Elle se donne trop cérébralement. Ce n'est pas une maîtresse de maison, c'est un inspecteur de Maison. C'est la Sherlock Holmes des mères de famille. Si une frange de tapis est déplacée, elle s'en aperçoit immédiatement et ça traîne dans sa tête jusqu'à la blesser. Elle passe la porte : d'un seul coup d'œil, s'il y a une tache dans le fond de la salle à manger, elle la voit. Quoi qu'elle fasse, au bout d'une heure elle est au bord de l'évanouissement. C'est décourageant. Ah ! son royaume pour une santé de cheval !

Tomber des montagnes : voilà son rêve. Hélas ! Elle n'a aucune résistance. Dès qu'elle se lève le matin, elle est épuisée comme un coureur à pied. Quand elle se réveille, on dirait qu'on l'a giflée toute la nuit. Et comme si la fatigue n'était pas encore assez énorme, elle se lance dans des crises de nerfs invraisemblables pour des conneries, des conneries pour nous mais qui résonnent dans sa carcasse comme autant de drames épouvantables, de cauchemardesques sagas du dépit, comme autant d'humiliantes tragédies désespérées. Langoureuse et bacillaire, elle a son visage qui se plisse alors en pleurs horribles entrecoupés de ses grossièretés, des énormes gros mots dont elle pave à chaque

instant tous ses discours. C'est presque décoratif. C'est comme un frou-frou à l'agonie. J'ai l'impression quand je regarde ma mère de voir un carnassier qui se ronge dedans, qui se martyrise lui-même une patte blessée, se mange, se dévore par l'intérieur, se hache les nerfs.

Nous nous en voulons à mort, Byzance par ses maladresses, ses gestes malheureux, ses canards psychologiques, et moi par la désinvolture théâtrale de ma propre souffrance, de provoquer de telles scènes si pénibles, où j'ai l'impression odieuse de déposer dans ma mère des milliards de maladies, des associations d'assassinats.

À cheval sur sa propre saloperie comme sur les convenances, ma mère finit par être le Grand Reporter de son corps. Sans arrêt ce sont des allusions sur ses glandes, ses intestins, sa vessie, ses hémorroïdes, ses miquettes, son urine. C'est une grande dégueulasse, ma mère !

Les gens sont assez étourdis, puis un peu choqués la première fois en voyant cette petite femme désuète déverser sur leurs costumes des wagons de balayures corporelles, des tombereaux de détails abjects, tout cela fleuri par une langue terriblement ordurière, rêche et grumeleuse. Ça gicle surtout spontanément et formidablement, en coléreux jurons par monceaux ignobles. C'est vitriolique, ça les abîme bien ! Elle est aussi douée pour vexer les gens que pour leur faire plaisir. La Trouvère-Revêche-des-Visiteurs-du-Soir-Déçu exerce une insupportable censure physique sur les autres. Elle croit que tout le monde a son corps. Elle n'a pas le droit de se mettre dans le corps des autres et de les freiner dans leurs excès intimes, leurs tics, leurs désirs, leurs routines personnelles. Partant malheureusement d'un bon sentiment, par sa conscience envahissante elle gêne tous les élans. Pour elle, le monde est un immense corps interdit. Par un excès de considération et d'aversion mélangées, elle empêche les corps de vivre à leur rythme. Tout doit passer par ses meurtrières. C'est une espèce de marchande de stigmates, tout simplement. Elle ferme les fenêtres, organise les sommeils, fixe les horaires, plaint la nourriture. Pour rien au monde, elle ne changera son rythme. L'événement le plus extraordinaire ne la fera pas coucher cinq minutes plus tard : 22 h 30 pétantes, vous avez à quinze mètres d'un disque de Mingus, frôlant un sofa, la Vieille Sartan démaquillée avec les yeux qui tombent, dans une chemise de nuit dépassée et qui vient de finir de se laver le cul.

D'ailleurs, tout vient de là. Moi le premier. C'est le caca la base de son corps, les fondations. C'est son caca à elle qui l'occupe avec angoisse. Elle aurait aimé qu'une Fée du Caca lui exauce ce Vœu : chier tous les matins après son café ! C'est le rêve de sa vie, la merveilleuse chose !

C'est une constipée chronique : ça se voit sur son visage renfrogné. Il y a comme ça une antipathie qui se dessine sur les faciès des constipés. Leurs boyaux s'expriment dans les rides, ils s'envoient… Ça leur monte à la tête, leurs matières les lancinent : c'est la migraine des selles rentrées…

La Vieille Sartan, ça lui arrive de tant forcer parfois des heures que la saucisse reste coincée. Elle peut ni la remonter ni la descendre en plein : il lui faut alors s'aider des doigts ; elle finit le travail de l'anus avec ses propres mains, elle coupe les bouts, ça fait comme de la véritable pierre, dur comme des morceaux de ciment qui s'effritent… La Sartan à cheval sur le trône creuse à même l'excrément, elle va même en rechercher au fond du bord du trou ce qui s'était déjà engagé. Quelle peinture ! Tout a saigné en plus : elle en a partout : c'est des heures d'eau de Javel après, des bains spéciaux pour dépecer l'arôme ignoble. Il lui faut toujours des demi-journées pour récupérer ensuite, écroulée sur le dos, dans le divan, les yeux fermés, qui en fait sont ouverts mais sous les paupières, et qui essaient en vain de penser à autre chose… Souvent, j'ai imaginé ce qui se passe dans la Vieille Sartan. C'est toujours le gros de l'hiver en elle. Elle est glacée dedans. Des tourments soufflent en blizzard jusqu'aux migraines perpétuelles. Le cœur usé est enrobé de givre, tout le reste n'est que stalactites d'organes mauves et gercés, puis en dessous la gaine : tout ce monde du bas-ventre, ce monde bouleversé qui m'est si familier, mon avant-première demeure, ce monde déchu de règles en retard, d'ovaires en feu, de bouffées de chaleur, de brûlures à la miction, d'irritations infernales, de vessie gonflée, de replis trempés de sang violacé, de pertes et de fracas : tout ce monde menstruel, urinaire,


anal, dont ma mère fait les trois quarts de ses plaintes, réflexions et autres métaphores, et que je reconnais comme étant l’enfer d’où je viens : le véritable Enfer, dis-je, avec les cercles et tout !

5.

Les parents sont appelés à souffrir. D'ailleurs, c'est le rôle des parents de souffrir. Souffrir beaucoup, toujours plus. C'est un privilège pour un parent de se faire torturer par un fils unique. Parce que ce sont eux les plus prisonniers. On ne devrait jamais dire « parents » mais *souffre-douleur*.

« Vous habitez chez vos souffre-douleur ? »

Ils habitent une villa fantasque dans une charmante campagne des environs urfs de la capitale… Personne n'a encore compris comment la musique miraculée de mon père Byzance avait pu le mener de la misère euphorique de sa jeunesse à ce confort sinistre.

On dirait l'atelier d'un peintre de la Folle Époque. Ici, on s'attend à tout instant à voir Van Dongen descendre les escaliers de ma chambre. Mais par-dessus tout, elle ressemble exactement à la maison démontable dans le film de Keaton. C'est une bête d'angles fous, un bateau à l'envers éclaté en pleine cambrousse.

Je suis ici chez moi : enfin, chez mes parents, quand je veux, quand je suis viré de partout ailleurs, par périodes : il y aura toujours une pomme de terre à partager en trois. Byzance écrit à un ami : « Edouard réintègre la maison : tout rentre dans le désordre. »

En fait, j'y croise trois cents fois la Vieille Sartan, ivrogne de la Souris de l'abbé Jouvence, qui frôle le bahut, les baies vitrées, la cheminée centrale en inox satiné, les plantes cubistes, et qui passe sous le seul tableau qui pare nos murs blancs : une immense photo de Thelonious Monk. Cette photo que Byzance et moi avons voulu là depuis dix ans, parce que aucune autre n'y aurait pu avoir sa place : six mètres de gris et de noir fonçant à tombeau ouvert dans le pan immaculé. La grosse tronche de buffle envahit le salon. A la limite du flou, les grains en passant dessous pleuvent tous les jours sur mon costume.

Quand on vit dans un cocon, une « chance extraordinaire », une sérénité digne de Fra Angelico, et qu'on se permet d'emmerder ses parents toute la journée, jouer au Tisonnier et au Mendiant Ingrat, on est vraiment une superlarve, juste un déchet bon à écrire des livres. Si je suis dur avec mes parents, si j'exècre le « père-mère », c'est que mon exaltation d'abord s'emporte jusqu'à l'exaspération : je vis dans un théâtre de démence sans que les Onlysonmakers puissent me suivre. Ils assistent à un délire auquel ils ne participent pas toujours. C'est le débordement théâtral de mon Extase qui épaissit ainsi l'atmosphère, je le sais bien, qui fébrilise les ondes et envenime les surexcitations. J'amène dans les êtres – et spécialement chez les Onlyson's – une tension de meurtre, un vent de folie. On voit vraiment que je cherche à me faire tuer. Du fait même que chez moi *Tout* s'est toujours dit (des hémorroïdes de ma mère aux détails pornos de mes aventures, en passant par l'emploi du temps exact de toutes les journées de mon père), et dit dans une liberté de langage sans limites, les conflits de générations ne pouvaient se trouver que nuls et non avenus. Pas plus eux que moi n'avons pensé une seule seconde aux âges respectifs qui nous séparaient, aux éducations et aux morales dont la plupart des foyers ressentent le gouffre. Tout est caractère ici. Tout est rumba de gladiateurs. Rien d'autre.

Théoriquement, les parents il faudrait les tuer. Je vois tous ces orphelins tristes qui cherchent dans leurs vies à recréer ce qu'ils n'ont pas connu ! Quelle erreur ! Ils ne savent pas profiter de leur chance inouïe ! Libre, inconnu au bataillon, dégagé de toute obligation, de tout amour, de tout remords ! Personne n'est plus libre qu'un pensionnaire de l'Assistance publique.

C'est affreux comme je me hais, comme je m'en veux d'exister quand je vois mes parents. Il faudrait naître orphelin pour exister vraiment. J'ai peur de la vie pour eux, j'ai mal pour eux, j'ai tout leur amour qui me fait mal. J'ai vu mon père sangloter devant les suffocations de tristesse de ma mère : je l'ai vu paniqué en larmes de me voir me battre avec la Sartan, se jetant dans la cheminée, arrachant sa moumoute et pleurer encore comme une porte qui grince.

J’ai vu ma mère si triste, adhérer à la vitre par le sel de ses larmes, dans les bulles de morve, frôler la mort, gémir d’agonie, et puis si émue, si perdue, si petite et neuve toujours pour moi, me cherchant des mains, comme une aveugle, ne pouvant pas consoler mon père sans moi, ne supportant pas, *malgré tout*, de me voir dans cet état méprisé et tordu dans un coin par les soubresauts lacrymaux.

Ces visions m’obsèdent. Comment vivre après ça. Je me demande comment j’ai pu tolérer de ma vie et de ma personne de tels spectacles ? Je fais toujours croire que j’ai froid, mais en vérité j’ai une chair de poule *constante*. Je comprends qu’on se tue parce qu’on n’arrive pas à oublier. C’est vrai que je suis enclin plus qu’un autre à souffrir des larmes. La vue des pleurs me donne envie de mourir.

Je ne vois pas d’autre souhait que de n’avoir jamais existé pour mettre fin aux tortures de pareilles remembrances. Ainsi peut-être s’explique, je crois, un peu mon *besoin* vital de régression, de retour, d’emprisonnement total. Quand on a des parents, il faudrait pouvoir revenir en arrière. J’ai toujours rêvé de me glisser entre Byzance et Sartan, et de me laisser broyer par leur étreinte jusqu’à retourner dans leur âme.

VI
VIVRE ET Cie

1.

Marseille, rue du Docteur-Escat, dans la descente, clinique Bouchard dans un gravat de verdure, en fin de matinée, vous aviez la Vieille Sartan écartelée comme un Soutine. Embourbée dans la chiasse de l'effort après des heures de dilatation dans la salle de travail. Treize heures de grosses douleurs ! L'anus en compote et le Trou-Divin-Pondeur dans les pommes, ballottée dans les hurlements classiques : c'est ma mère qui s'étrangle l'ouverture. J'y suis comme si j'y étais. Le docteur, il s'appelait Artaud (vous ne me croirez pas), il appuyait avec la sage-femme sur le gros bide maternel, qu'il s'expatrie le morveux récalcitrant ! On lui avait dit à ma mère tout le cinéma des inondations d'eau et de sang, les contractions, les recettes en détail de toute la chierie… Pense-toi ! Zéro la théorie : tout est à vivre ! Elle ne les a jamais faites les eaux : une femme a fini par lui percer la poche : un grand geyser de déluges au moment des grosses douleurs. C'est gai ! Toute la clinique dilatait avec elle : Artaud, il était en nage ! Ça ne passait pas : ça en est resté à la « pièce de 5 francs »… Un lapin, elle le prenait ! On l'a endormie. Ma mère ne m'a pas vu naître : extrêmement important ! C'est là que j'ai consenti : je lui ai déchiré toutes ses chairs, un vrai carnage de chatte… Il a fallu la recoudre. Ça lui a toujours fait mal après au moment de chaque rapport : comment un enfant peut-il se pardonner ça ? Mystère…

Je ne suis pas à prendre avec des pincettes : j'arrive au forceps, comme un morceau de sucre. Si j'avais été une fille, on m'aurait appelée Césarienne. J'émerge du caca maternel, tout le monde fait mon horrible connaissance : burlesque figue mauve énorme braillant à la mort. Un bébé réclame en hurlant les monceaux de cadavres que l'Humanité lui doit. Parurent alors dans mes yeux coulés au fond des larmes les étoiles tendres de l'Existence. Voilà l'être. Voici le Petit Dadon boursouflé : obèse boule à renaître : encore un peu on me renvoyait en Sartan (il n'y a pas de naissance qui tienne) tant j'étais laid d'allure, tout rouge, difforme, de râles et baves serti. Et c'est l'exquise coupure : ça y est ! Parti pour des dizaines et des dizaines d'années de baroud abject à travers les sensations pestilentielles qui émanent de la Vie, du mirage pétri de soupirs et de meurtres.

Heup ! Un fantôme de plus. Tout cela n'est pas si loin. Je ne m'en souviens pas plus qu'hier. Minable intro d'un petit bijou de destin.

Si je me sens très concerné par l'état enfantin, c'est que je n'en suis jamais vraiment sorti. Je n'ai pas cette jalousie nostalgique du monsieur qui se prend pour un grand enfant. Il ne suffit pas de déconner. Ils essaient tous de retrouver cette couleur unique, cet impact de début de monde, alors que ce ne sont plus que de grands débiles qui n'ont même pas le bénéfice du gâtisme, parfaitement adaptés, responsables, calculateurs, honorables, rangés des Rolls, tennismen, imposables, que sais-je ? … On a toujours confondu la puérilité navrante de presque tous les adultes, leur bestialité primaire et arrogante avec le monde enfantin où tout est si sérieux, si véritablement grave, si profond, si gracieux.

Pour ma part, je n'ai jamais eu à rechercher cet état psychologique, et c'est bien sa prolongation dans un corps, que malgré mon ralentissement je n'ai pu maîtriser, qui me pose des problèmes. C'est déjà bien beau ce que j'ai pu conserver d'incapacités sociales, de dépendances, d'incompétences, de préservations en tout genre pour mon âge. J'ai la chance de ressembler toujours à un garçonnet, mais plus les années vont, plus on me soupçonne d'être un véritable attardé. Mes cinquante kilos pèsent très lourd sur les appréciations. Je suis heureux d'avoir combattu à l'aide de quelques ruses (à la portée de tous) pour rester moi-même, pour imposer cette inadaptation cruciale à la vie pratique, que la foule entière méprise et qui est la règle première d'une bonne consumation et le résultat d'une longue dérive pour la possession totale de son propre univers. On déteste vite quelqu'un qui a tout pour n'avoir rien, et qui a tout.

Le baby-boom des mort-nés ! Carrément ! J'ai vu le Bingo des Biberines. Les Enfants ! Oser faire

un enfant ! Y a-t-il plus ordurière audace ? Le fait d'avoir des enfants est un problème métaphysique de la plus haute gravité. Ça atteint le drame antique. C'est l'Allocation des condamnés ! Qui s'en charge ? Quel est le con ?

Ô gnangnance ! Je n'ai pas pitié de tes spectres ! Que sont devenus tous tes petits morveux ? Ah ! Bordel ! Ont-ils comme moi oublié les milliards de détails connauds dont ils dépendent ? Cette joie pourrie de vivre ? Ont-ils seulement leur maman encore ? Comment vont-ils faire au jour dernier pour ramener d'un seul coup tant d'insouciance, pour cracher l'ultime allemand en musique, pour avachir la pomme d'Adam sur un rot d'orgue, pour déposer enfin leur frisson sans oublier personne, avant que tout disparaisse avec eux ?

Quand je les vois, tous ces adultes puérils qui se croient très forts parce qu'ils ne bavent plus ! Moi j'espère régresser jusqu'à ce que je redevienne du sperme. L'homme a-t-il besoin de jouir pour autre chose ?

Mais la plupart des bébés sont si beaux qu'on les croirait en plastique. Toutes ces boules roses qui se renversent les unes sur les autres en d'affolants reflets ! Des heures j'admirerais cette peau nourrie d'ondes neuves, ces gros yeux énormes bleus, ces mains boudinées, ces bourrelets partout qui roulent et s'enroulent dans l'ocre clair, ces pieds qui pédalent dans le vide, et ces tragédies enfin, ces hurlements qui n'affolent personne…

Ces petits salauds qui se laissent vivre par les autres me fascinent. Pas encore éveillés, pas encore humains : on peut les mettre au feu, ils se laisseront faire : c'est ça que les hommes recherchent toute leur vie : cette inertie, cette confiance absolue, cette ignorance aussi, marques indubitables de la plus haute sensualité, la culminance parfaite de notre majesté sensuelle !

Seuls les vieux m'angoissent et me plaisent autant.

2.

On ne dira jamais assez les joies de la vieillesse : la déférence des jeunes cons, la gentillesse des jolies dames, l'attention respectueuse du monde entier au service des vestiges. C'est épatant. Être vieux, c'est n'avoir plus aucune incertitude. Le vieillard, ce n'est pas n'importe qui. Il est menacé. À quatre-vingts ans, tout est permis ! Il n'y a plus cette espèce de lassitude devant le chemin à faire, l'accomplissement des espoirs, l'effort pour confirmer sa triste jeunesse. C'est tellement pénible de vivre devant soi. Heureux d'avoir leur vie derrière, les vieillards sont libres. Leur existence est faite : elle n'est plus à faire. On ne se sent vraiment soi-même que vieux, loin de tous les excès, toutes les conneries juvéniles, loin des erreurs. Vivre n'est rien, c'est avoir vécu qui est intéressant. Tous les vieux vous le diront.

Le grand vieillard ne peut pas être énormément ivrogne. Il lui reste la méchanceté, la rancœur, les regrets mortels, la mauvaise foi : toutes ces choses extraordinaires avec en plus l'impossibilité de bouger beaucoup, de sortir de sa chaise : il possède tant de choses qu'il ne peut pas exprimer ! C'est au fond de cet abîme qu'on peut le trouver touchant.

C'est dans ma nature d'aimer les veuves. Dans leur regard on lit les traces de leur passé. On voit si elles ont été aimées ou pas. Une veuve porte toujours son cadavre de mari sur elle : pas seulement dans la brillance d'un bijou, l'arrogance d'une broche ou à l'intérieur d'un médaillon, mais dans l'œil, dans l'humidification quasi permanente de l'œil comme celui d'un poisson crevé.

Elles sont interchangeables : toutes un peu pareilles habillées, couvertes, réduites à l'animal et par là de toute beauté. Toute frilosité est prétexte à divers caprices. Ne pas croire un résidu de jeunesse au fond de ces cerveaux fripés. Pas du tout. Elles sont vieilles vraiment, de partout. Aucune sève n'y circule plus. Elles sont vides : il ne peut rien leur arriver. Elles sont tristes comme des photocopies. Elles essaient de s'ouvrir à la mort, mais en fait elles restent complètement fermées, comme une porte éternellement refermée par un courant d'air.

J'aime surtout les femmes âgées qui sont encore un peu gaies. Ces gamines en ruine, ces débris mutins me touchent beaucoup avec leurs développements extrêmement naïfs, toute leur cargaison de mimiques étonnées, aux gestes toujours un peu faux. Certaines en vieillissant perdent leur sex-appeal, d'autres le trouvent.

Ah ! Toutes ces géances amorties ! Si on les écrase, ça en fout partout dans l'avenue ! Tous ces visages un peu renversés comme sur des coussins, gorgés de jolies sinistres petites fêlures. Cheveux drus gris coiffés en arrière, visages clairs, yeux délavés injectés de sang, uniformes noirs, chaussures à petits trous pour pieds abîmés, grosses mains tachées…

L'accessoire préféré de la vieille, c'est le sac. Un sac de vieille ce n'est pas autre chose qu'un vieux musée. Elles trimbalent toutes des sacs énormes. Il faut les voir plonger la tête la première dans les poubelles de souvenirs, avant d'aller embrasser les petits-enfants, bien leur crachouiller sur la figure.

Le Rimmel coule sur les faces des vieilles. Tout ocre épais comme le visage ultra-maquillé d'une femme par l'extase. Elles accusent la splendeur. Au fond d'elles-mêmes, elles se font un peu envie. Leurs corps font les morts. Elles se sont cassées le col de l'utérus. Quand elles parlent, on ne voit plus que des bouches mollasses qui remuent doucement, en tachant leur philtrum du rouge ignoble à lèvres qui partout coule. La bouche de travers, écrin d'aucune dent, dévide en se déhanchant les lèvres et se malaxant la langue d'un amas de phrases déchiquetées. Ce sont de vieux vagins boursouflés comme des soucis qui décortiquent et recortiquent minutieusement toujours les mêmes choses, en se fracturant l'âme. Elles semblent s'engloutir dans une fainéantise croupissante. Elles clignent langoureusement des paupières en poussant de petits bêlements de vieilles chèvres mongoloïdes, elles

toussent aussi des morceaux de gorge en vols planés. Des fils de salive pendent au bord des trous par les commissures fébriles, comme des bulles de remous après la coque. De ces étranges bredouillements geignards, de toutes ces toussoteries rengorgées s'élèvent une grandeur misérable, une espèce d'extase du gâtisme. Certaines en riant ont l'air de pleurer. Quelques-unes ont sur la bouche une pince de dignité à la fois flattée et offusquée : on imagine très bien le mari qui en a bavé toute sa vie pour leur acheter deux clips pourris et un manteau en vrai lapin. Il est mort d'un cancer au foie foudroyant. D'autres affichent une misère respectable, une sorte de sale humilité : d'autres encore sont veuves de haute classe, celles-ci sont stylées : ce sont des mastodontiques milliardaires opaques : elles adorent la violette, que ce soit la fleur, que ce soit l'odeur : c'est le parfum de la dame en deuil : elles sont toutes en mauve, elles ont des milliards de bijoux en banque et des millions au cou seulement. Monsieur le Comte est mort en jouant au golf (cancer du golf).

Ah ! ce qu'il peut me tarder d'être vieux ! J'ai toujours rêvé de vieillir, tout de suite, c'est mon rêve de crouler ! Quand je vois tous ces merveilleux mouroirs où l'on vous dorlote, où vous êtes totalement dépendants, à l'abri de tout, comme les bébés, comme les handicapés, les débiles mentaux ; tout ça c'est pareil : la même engeance quand c'est les autres, la suprême extase quand c'est vous !

Moi, j'aime les retraités, les carcasses inutilisables, les séquoias malades… Ça me sauve une journée si je croise une personne âgée ! La vie swingue plus : j'entends immédiatement un disque de Charlie Christian en en regardant. C'est systématique. On les sent si lourds, comme des orages. Ça me rassure. C'est des jeunes dont il faut avoir peur, absolument. C'est des jeunes, de Villeurbanne, de Vélizy… Ils sont prêts à tout ces jeunes abrutis, forts et durs. Ces cohortes de brutes romantiques, rastaquouères, scolaires, blousons ! C'est affreux le ghetto de jeunesse ! Tous plus ou moins étudiants bornés aux petits problèmes pulvérulents, débiles comme une bande dessinée, gnasqués de diplômes comme leurs grands-pères arboraient leurs sales médailles : ils regardent bovinement le monde et le prennent pour une immense fac. Ils vont à l'école comme dans une maison de retraite. Les vieux dans les maisons de vieux, mais les jeunes dans les maisons de jeunes ! Derrière eux les horizons ! Les moins ratés sont plus tarés : ils traînent molligasses dans de vagues terrains, le rasoir aux doigts comme si c'était une coupe de Champagne. Ah ! la barbare vérité ! Ah ! les études, les vitamines, les bananes, les bonbons, les chaînes, les biscuits, les badges, les couilles au plafond ! J'ai toujours eu peur des jeunes jaguars, les voyous écervelés : la plus rouillée des lames ira toujours plus vite que le mot le plus aiguisé du monde. A trente ans, on gamberge déjà. A cinquante, on ne veut plus du tout crever *du tout*. C'est le vieillard qui est bien hésitant comme il faut : il veut vivre : il veut rebondir sur les gazons, courir la gueuse, il est merveilleusement drôle sur ses grosses cannes ! Ceux qui ont perdu l'usage de leurs jambes se régalent encore plus, avec tous ces pingouins à leur disposition, à leur merci presque, poussés sur leurs petites chaises en acier très belles (on dirait de l'argenterie), et les obséquiosités diverses et protubérantes des jeunes obligés ultrasympas !

Le plus beau, c'est quand ils forment en fins d'après-midi de malodorants conclaves, des congrès, des cénacles dans les squares crépusculaires, dans les salles d'animation ou au débit de boisson. On dirait qu'on les a posés là. Dans les vieilles laines. Avec leurs avant-bras pendinolents, leurs coudes en croûtons de pain et leurs grosses veines turquoise apparentes. Ils adoptent un coin d'ombre en royale beauté au milieu de centaines de cow-boys, et attendent ensemble la mort, assemblés en harems immenses qui se forment sans bruit, sans désordre, sans vie…

Ils se cognent, se bafouillent, ils ralentissent le cours des choses. On est fatigué en les regardant. C'est une étonnante série de dos ronds qui se virgulent dans les chutes de lumières. On voit quelques cachectiques se serrer péniblement la main par petits tremblements d'ascenseur qui monte. On dirait vraiment tous des odobénidés humains, des lions des mers, des ours marins, des otaries à fourrure, une colonie de phoques veaux : voilà ce que dégagent tous les vieillards. Leur nez gonfle en chambre de résonance pour renforcer leurs mugissements. En nage, le menton défoncé, ils frémissent sous les

souffles toutes leurs plèvres, flasques chairs de mollusques mous. Quelques fils électriques : leurs broussailleuses moustaches de monstres qui ondulent dans le gras sous deux cratères sanguinolents. Les visages sont un peu bousculés par la moindre fonction humaine. La toux est brusque et gluante. Ce qui est très bon aussi, c'est quand ils reniflent, quand ils hoquettent : ça fait de belles partitions près des buissons, quelquefois ils envoient par terre de longs las et doux crachats mauves, un peu lents.

J'ai adoré observer les vieillards. Surtout ceux qui sont très physiquement diminués, ceux du quatrième âge. Ceux sur qui on a envie de tomber, comme on s'écroule dans un gros pouf crevé. Ils respirent fortement. Tout ruisselants de déceptions. La face purulente d'acné sénile, les mammifères retroussent leurs lèvres : deux bouées douteuses d'où s'émorve une bave épaisse. Leurs corps ne travaillent plus comme avant. On remarque une absence typique d'odeur *vivante*. Les jeunes sentent la sueur, le sperme, le sang : ça vous explose de nature dans les fosses. Les vieux ne sentent plus la vie : c'est un parfum moins dégueulasse, presque fade qui roule dans les bronches, un vent moisi qui glisse sur les rides. Leur somptuaire déliquescence se balance avec difficulté dans un odieux ralentissement. Dans la vie, pour être sûr de n'avoir pas que des tempêtes, il faut toujours avoir à une portée de fusil des producteurs de calme et d'indifférence : ce sont les vieux. J'aime les vieilles mères assises sans rien dire, la bouche amère et les yeux absents, suintant le mystère et l'effroi : elles rechargent, en n'en pensant pas moins, les pièces les plus sordides d'une ancestralité insoutenable !

Empruntés en tragiques maladresses, ces espèces de gros morses ridicules ocre rosé sont en vie, abstraitement. Ils y verdissent. À la façon du faisan qui s'attarde dans l'existence, que la mort travaille scrupuleusement et dont on peut voir les plumes fondre à tombeau ouvert dans la pourriture.

La pourriture n'est pas toujours après la mort, quelquefois elle la précède.

Il ne faut surtout pas mourir à trente ans, jeune et beau, sans le savoir, en apothéose ! Il faut durer. Faire sous soi exprès. Se voir au bout.

En total, je m'affale d'extase davantage au summum de l'horreur. Bien des lecteurs prendront ma fascination morbide pour une vicieuse ironie. C'est la méprise : je suis *vraiment* en adoration devant les Vieux. Ma Contemplation passe véritablement par ces crapules. Si je me foutais de leurs gueules, à la légère, à l'acidité pamphlétaire, je n'irais pas les voir, me glisser près d'eux pour sentir leurs odeurs, leurs vibrations bouillantes comme un récepteur avide d'ondes néfasto-bénéfiques.

Mes plus grandes sensations religieuses, je les ai endossées près des vieux et plus spécialement des vieux grabataires… Combien de médecins ai-je suivis dans leurs visites ? Combien d'hôpitaux ai-je pu arpenter le dimanche, les plus précaires des banlieues les plus pourries : tous écumés à fond de comble ! Je me reverrai toujours dans ces salles glaciales parmi les vieillards les plus incapables d'assurer spontanément leurs fonctions vitales, debout sur le lino au milieu des petits cris de souffrance, des barrissements, des brames exquis : je commençais à m'emporter, je leur lisais de belles pages de Léon Bloy ou de Céline. L'ambiance torchait, je vous le dis ! Le Cuirassier et le Belluaire n'ont jamais mieux sonné. Si je m'écoutais, je passerais ma vie à m'en aller porter ainsi les grandes musiques dans les écrins idoines…

Mais ce que j'aime le plus, ce sont les mouroirs : là, je chancelle de bandaison ! C'est la panacée du délice ! Toutes ces bêtes qui ont sauté le Seuil ! Ces viandes semi-mortes qui sourient bruyamment ! Je n'aime que les super-vieillards, ceux qui n'ont plus leur dignité, la tête en arrière, étouffés par leurs propres rauquements. Ils sont à treize dans des dortoirs en train de bouger comme un film au ralenti d'acteurs géniaux… Certains hurlent, d'autres vous regardent, rotent, font… que sais-je, encore, comme signes de vie subtils, au bord de tout. On vient les changer comme s'ils étaient très importants : c'est comme si le dégoût imposait le respect : l'homme est ainsi fait. Le stade de la détresse physique une fois dépassé, l'individu devient très tolérable : il prouve quelque chose. Je l'aime ici, impotent, fini. Certains ne goûtent pas cette extase (car il est indubitablement une extase à déchoir ainsi, à dériver si infiniment : tous les moribonds vous le diraient s'ils pouvaient penser). Les

Êtres sont trop vaniteux pour ces subtilités. Ils ne pensent qu'aux autres : ils ne veulent pas se montrer dans cet état : ils veulent disparaître en « dignité ».

Dignes ! Comme si on n'était pas depuis la naissance en parfaite déchéance ! Il n'y a pas de dignité. Il ne suffit pas d'être seul quand on chie pour croire qu'on ne chie jamais, qu'on n'est pas assez dégueulasse pour ça ! Il n'est pas d'être digne. Il n'y a pas de mort digne. La seule dignité, c'est de se voir pourrir, d'avoir le cran de voir ça, d'assister à la théâtralité de sa propre décrépitude totale. Se substituer à cette jouissance est un péché pour moi. Sur ces questions, je serais presque Grand Chrétien. On n'a pas le droit de préférer la mort à la déchéance. C'est un devoir de se laisser mourir sans se tuer, car rien n'est irrémédiable. Il n'y a pas d'excuse qui tienne : pas la moindre impotence tragique, pas la plus inespérante sclérose, pas le plus douloureux cancer épouvantablement généralisé. L'Agonie, la Déclichette physiologique, la Sénilité sont les seuls droits de l'Homme.

Je crois que le gâtisme peut m'aider à swinguer très fort. Je serai un très vieux monsieur insupportable, très, très, très exigeant, très, très, très sévère, d'une rigueur extrême sur tout : du point de vue de la Morale, du point de vue de la Tenue, détestant la vulgarité, d'un draconisme effroyable pour les autres et dont chaque relâchement propre serait extrêmement délibéré. Un beau vieux, c'est un roi porc chic et square dans le nickel. Les vieux méditerranéens ont ainsi souvent beaucoup de classe. Ils se déplacent en costume blanc démodé avec une très belle pochette, un œillet, un très beau chapeau, une longue chaîne de montre et de splendides chaussures sur mesure.

Au moment où j'écris ceci, je croise un vieux type qui fait un slow en marchant : il évoque le jeu des balais sur la caisse claire. Il est très bon. Il a exactement la même tête que la troisième vache exposée dans la vitrine d'un restaurant, rue de Berri, et dans l'oreille, il porte un ravissant cornet acoustique en écaille (avec l'embout d'ivoire jaune) de chez F.Berline, rue Saint-Placide.

3.

Où est la mort ? Je ne suis jamais allé à un enterrement, et je me désole à l'idée que le jour viendra où les sinistres événements me pousseront à pleurer sur la froide dalle d'une tombe trop chère, puérilement et magnifiquement comme tous les êtres humains. J'espère mourir avant. Tous les cimetières sont laids, heureusement : s'il y en avait de très beaux, ça donnerait envie d'y mourir. C'est leur affaire aux morts, ça les regarde : qu'ils crèvent dans leur éternité. La mort, c'est le moment où l'on meurt, après et avant ce n'est plus la mort, c'est autre chose ! S'il suffisait de vivre pour être vivant, la mort serait extraordinaire ! La vie pour eux, c'est comme un camp de la mort. Et le plus infernal qui soit, aux miradors très attentifs : que personne ne puisse s'enfuir de leur existence pourrie, que personne ne sorte de la vie, que tout le monde reste bien sage dans leur précieuse vie de trique et de trime, de bosse ou de cosse, de noce et de stupre, de luxe et de lucre et de sucre…

Les bouchers, par exemple, ont quelque chose à dire sur la mort. Il y a tout un problème moral dans les abattoirs. Ils savent, eux, qu'un bifteck n'est pas tout à fait mort. Ce sont les plus grands spécialistes de la mort, parce qu'ils la suivent dans tous ses déplacements. Du pistolet d'abattage au beau gigot : c'est la course poursuite avec la pourriture. On peut même voir dans la boucherie une certaine mystique : chaque boucher en vendant sa viande a toujours peur qu'elle continue à *bouger*. Il vend pour mort ce qu'il sait vivre encore. Finalement, la vraie mort de la viande pour lui, c'est quand il la vend. De là que les bouchers danois, au temps où Léon Bloy le remarque, laissent aux clients le soin de découper eux-mêmes leurs morceaux « comme des bêtes féroces ». La profession de foi des bouchers catholiques est nettement plus angoissée : le consommateur achète à la viande une certaine fraîcheur, détenant par là le bastion le plus religieux de son activité humaine, communiant fidèle d'un corps de Christ, denrée éminemment périssable, déjà dépecée, désossée, attendrie… C'est ça : la viande qui se saumoné est celle qui n'a pas ressuscité à temps.

Les végétariens sont les plus grands hérétiques, car ils refusent de se glisser, par une communion solennelle et Carnivore, dans ce moment subtil, ce passage de trépas à vie que tout hamburger sublime : la prépourriture. Être catholique, c'est manger de la viande, car on exige alors d'un corps mort qu'il nous donne assez de vie pour l'avaler. Ni vivante, ni pourrie : nous ne vivons qu'aux crochets de la mort. Toute notre existence se situe, comme la viande, dans cet intervalle, ce petit espace comestible de fraîcheur, entre la mort et la pourriture. Plus frais que la fraîcheur, c'est la vie.

Je suis intéressé par les problèmes de boucherie : j'y trouve une *énormité* philosophique que ma vénération pour Soutine, dont l'œuvre n'est qu'une apologie troublée de la vie des viandes mortes, couronne.

J'imagine en bandant la dramaturgie de l'ancienne Villette, le plus beau décor de tous les temps, avec ses échaudoirs bondés, ses salles d'abattage aux précaires hygiènes, toute cette chorégraphie de garçons de boucherie errant dans le brouillard d'évaporation des carcasses, le merlin à la main… Féerique ! À travers la buée mauve maculée de sang, les transports de bœufs prétendument morts, déshabillés au fendoir comme un strip-tease au hachis de la cisaille, comme une haute couture périssable, les veaux « soufflés » à la musique, toutes les dépouilles travaillées minutieusement comme par des bijoutiers, des orfèvres-chevillards ! Fatch ! Il y aurait tout un film kitsch à torcher dans ces locaux, parmi les rats, les abats fiévreux, enrubannés tous des relents de « maturité express »…

Rien de moins sûr que la mort. Le mourant n'y croit pas plus que les vivants. Le mort s'en fout. Les plus malheureux sont ceux qui restent : un mort de plus ! C'est la litanie de chaque rescapé. Ainsi mon livre, de son projet à son « achevé d'imprimer », en passant par toutes ses ratures et son « bon à tirer », de combien de morts a-t-il été forcé de se charger, comme une charrette de condamnés ? Je ne

parle même pas des illustres inconnus que mon émotion dévoile, mais de ceux, plus publics, que l'inexistence soudaine supporte : sportifs tragiques, vedettes de cinéma, grands savants, pianistes, vieilles femmes, jeunes ministres, voyous ou policiers téméraires… La Mort des autres est bien vivante. Vivante pour cause de décès ! C'est aussi bête que ça.

Si la mort pouvait n'être qu'un battement de cœur qui s'arrête, la vie serait extraordinaire. Malheureusement, tous les poulets qui courent sans tête prouvent par leur fuite l'inexactitude de la mort, son brouillon bâclé. On devrait marcher sur les traces des volailles décapitées : dans ce bref zigzag réside le secret de toute existence. Et je ne parle pas, au risque de vous effrayer, des clins d'yeux des têtes d'assassins après l'échafaud : les corbeilles sont pleines de ces caboches à qui il ne manque que la parole. Géricault dans certains de ses tableaux a compris ça au plus haut point. Les zigouillés qui guinchent : ça, c'est de l'audace ! Les guillotinés sont les plus grands dragueurs. La tête de Landru aurait eu un succès fou : elle aurait fait plus de ravages que sur ses épaules. Aucune femme ne résiste aux après-derniers messages d'une tronche coupée : toutes les Salomés vous le diront. La tête de Maximilien Robespierre n'a rien pu dire avec son maxillaire broyé : mais, rassurez-vous, elle n'en pensait pas moins. Louis XVI a laissé couvrir ses derniers mots parce qu'il avait mieux à dire *après*. Saint-Just n'a pas eu confiance en la mort : c'est tout le drame de la Révolution française. La mini-conférence sur l'Échafaud, avant ou après la décollation ? La parole est à la tête ! C'est même toute la question de l'art oratoire en général. Toutes les conférences devraient finir dans un panier. Il y a un commencement à tout.

Ah ! quelle pauvre chose que la mort ! Beaucoup de gens vont aux catacombes pour prendre conscience de la vanité de l'existence. À Palerme, quand j'avais douze ans, j'ai plutôt été rassuré aux Capucins. On suivait les cornettes dans les carcasses : je croyais ça pire la mort et les cadavres. C'était rien à côté de ce que j'imaginais, toutes ces rangées de pantins creux accrochés aux murs. C'est à ce moment même que la vie m'est apparue d'une solidité, d'une grandeur déprimante, d'une splendeur et d'une abondance impérissable, accablante. La force de la mort, c'est son vice. On ne peut pas faire confiance à la mort, c'est comme le trombone : vous travaillez cinq ans nuit et jour, vous arrivez au concours et vous faites un canard ignoble, les lèvres vous ont trahi, c'est un instrument ingrat. Comment se fier à la mort ? C'est vraiment le contraire d'une délivrance. C'est un boulot qui continue après comme il avait commencé avant. Il faut encore pourrir, pourrir son corps, pourrir la mémoire des autres, jouer au fantôme, hanter les vivants… Le beau rêve de tout quitter un jour et dans la sérénité fabriquer son éternité ne se réalise jamais, pas même dans la mort. Tout le monde croit que la mort est ce moment de paix suprême intérieure, de repli et de déploiement à la fois, dans le silence où nous sommes enfin seuls au plus profond de nous-mêmes, à l'oubli de tous, où enfin après tant de dîmes, de gabelles expiées, le droit à dévorer et oublier le reste du monde, le droit de se reconnaître pour la première et la dernière fois, nous est accordé… Méprise de comédie ! De mémoire en mémoire, les morts se perpétuent par lambeaux, plus ou moins tenaces, adhésifs, plus ou moins réels : on sombre avec eux dans une tombe pire. Tous les morts sont plus ou moins immortels. Ils ne peuvent plus mourir. Mourir, c'est ne plus être mortel. Chaque individu dure des centaines et des centaines d'années. Des multiples vies de la race qui fermentent dans le sperme jusqu'au moment de la naissance, mille vies, mille morts ont brouillé les pistes de l'âme. Nous passons notre vie mortelle cahin-caha dans le tohu-bohu, accablés, lourds de tous nos pères, engoncés dans les gènes, gênés par cette pénible et somptueuse mémoire chromosomique, ce patrimoine infect génétique fatal, et puis vient le moment de la mort qui casse notre corps si spirituel : c'est là que nous vivons notre mort immortelle. Long est ce jerk, si brève fut la valse ! Il faut passer par sa première pourriture (combien d'années un corps met-il pour se décomposer, surtout s'il a été inhumé en hiver, dans les Ardennes ?) : c'est pas tout de suite qu'on vous balance les os qui restent où qu'on vous concessionne à souhait : il y a d'abord la vermine qui vient faire la quête. Le souvenir des autres vient vous chercher ensuite pour

une vie encore. Ça repart pour un tour dans les esprits, vous demeurez, on vous invoque, on vous perpétue, on vous fait tourner sur les guéridons, on brouille votre biographie, on s'attendrit sur vos moindres détails, on espépice tous vos sépias, vous errez dans les rêves la nuit sur des milliers de personnes ou sur deux (c'est pareil) avant de pourrir une deuxième fois, avant que tous les souvenirs de vous s'effritent à leur tour d'être en être, par oublis successifs, si personne ne revient vous emmerder après encore… Car l'Éternité n'a qu'un temps : l'Au-Delà, c'est la mémoire des autres. Alors, vous disparaissez peu à peu enfin dans les vivants, plus personne ne vous fait vivre, viré le parasite ! Vous retournez au néant aux étoiles vagues dont votre race a besoin pour nourrir d'autres morts vivants !

Fan ! Nous n'en finissons pas de mourir. La vie est une rouerie, une audace, une arrogance, une impertinence, un caprice de l'imagination, une idée des dieux, si vous voulez. Nous ne sommes que les pantins d'une aventure interminable qui commence et finit bien après nous.

La mort est un mauvais moment à passer pour les autres. Nous, sombres vivants, que nous reste-t-il d'autre à faire désormais que d'interroger avec plus ou moins de ferveur les empreintes sur notre neige qu'ont laissées ces ombres en passant ? La mort n'est qu'un trou, comme la naissance.

Souvent, le seul spectacle de ma moisissure me tient en vie. Je m'imagine au fond de ma crevasse. D'abord la langue qui fond, tout ce qui est muqueux. Les eaux, les gaz boursouflent le corps qui suinte avec le bois même. Complètement mort. Avec sa queue, un ver de terre bouge ma lèvre vermoulue. Tak ! Un morceau qui tombe. Les yeux tout mangés, creux. Le regard le plus profond que j'ai jamais eu de ma vie.

Oui, comme certains osent l'imaginer, il y a quelque chose après la mort, mais c'est : la pourriture.

Que reste-t-il à la misérable carcasse de moules ambulantes ? Plus grand-chose, maintenant que je ne suis plus qu'un mot qui traîne au-dessus du titre d'un livre. Mon langage est mon arme. Toute la journée j'astique mon revolver. Le coup finira bien par partir. Barillet… Balles… Bulles…

Ne vous inquiétez pas. Mon grand drame est classé. Je veux voir comment tout ça va tourner. Même si je le voulais, je ne pourrais pas me suicider, parce que ma souffrance n'a pas de raison, je n'arrive pas à la prendre au sérieux, c'est d'ailleurs ce qui me fait le plus souffrir.

On ne me verra pas demain, sur mon lit, le parabellum fumant, le torse comme une vitre cassée, de la pourpre plein les draps. Je ne jouerai pas au Jacques Rigaut qui, après s'être raté, disait du suicide qu'on n'en meurt pas.

Si j'avais à me suicider, je laisserais quand même peut-être une lettre…

Chères Ordures,

Je viens à l'instant de recevoir votre raison de vivre.
Sachez que la mienne est définitivement compromise.
Je m'attends au tournant. Je ne passerai pas le balcon.
Moi aussi, je me balance.
Pour éviter de me pleurer, pensez tous que je vous ai toujours haïs.

Votre désagrégé.

VII
BÉATRICE ENCULÉE

1.

« Pleurez amants puisqu'Amour même pleure. »
Dante.

J'ai horreur des amis. Aucun sentiment ne me donne plus envie de vomir par terre que l'amitié. Je suis très content de n'en avoir jamais eu. D'ailleurs, on ne peut pas me mettre la main sur l'épaule : ça glisse… Tous ceux qui se sont approchés de moi avec l'air de l'amitié, je les ai éliminés les uns après les autres à coups de ce que j'appellerais mon « anti-tact ». J'ai le chic pour vexer à jamais les emmerdeurs. Pourtant, je suis très accessible apparemment. Je passe pour une espèce de sauvage sociable. J'ai toujours eu ce mélange d'indulgence et d'intransigeance. En vérité, c'est que je suis très optimiste pour les autres et très pessimiste pour moi. Je tolère pour eux des choses que je ne m'autoriserais jamais. J'ai une insupportable manie de vanter les mérites les plus minables. À l'agonie, je trouverai encore le moyen de faire l'article de la mort ! Je prends un malin plaisir à pousser les autres dans un optimisme, une joie de vivre qui moi me dégoûte. Ce qui me permet de supporter les autres, c'est une énorme haine vague, un irrépressible goût de vengeance que je reporte à plus tard, c'est-à-dire à jamais, c'est-à-dire pour toujours. Je ne passe pas, je ne pardonne jamais, mais j'oublie très facilement : je suis rancunier mais d'une rancune compliquée, tumultueuse, voyageuse et presque amoureuse à force d'assiduité ; je dépose un peu de rancune sur eux que je reprends ensuite, que je reprise en les revoyant.

La plupart des êtres que j'ai eu le malaise de côtoyer m'ont confirmé qu'ils ne faisaient que se défendre. Ils croient attaquer mais ils se défendent. Comme s'il y avait quelque chose en soi à défendre ! Moi, je peux dire que je suis un des rares types que j'ai rencontré dans ma vie qui attaque vraiment. C'est peut-être que je n'ai jamais eu à me défendre. Quand on n'a jamais souffert de la faim, de la misère, de l'humiliation, de la guerre, du mauvais sort, de la honte, on n'a aucune raison de se défendre pour faire semblant d'attaquer. Cependant, je n'ai pas du tout conscience de faire mal à quelqu'un. Mon acidité est tout à fait désintéressée. Je n'attaque pas par calcul. J'attaque par transe. J'ai le coup de poing magique. Je suis possédé. Je m'envole dans mon lyrisme et je ne vois pas que les autres ne me suivent pas dans mes vingt-sixième, vingt-septième degrés. Ça ne leur fait pas plaisir. Mais choquer reste abstrait pour moi. Si je suis provocant, ce n'est pas pour offusquer des espèces de Margaret Dumont, c'est pour que mes « victimes » se reconnaissent et en souffrent vraiment, pour qu'elles révèlent plus splendidement leur saloperie, leur poufiasserie interne. L'homme n'aime pas se savoir trop humain, surtout par un autre ! Moi qui n'arrive jamais vraiment à réagir aux choses d'une façon physique (le Dadon est presque hypotonique), j'apprécie beaucoup quand je parviens à ébranler un être, le renverser dans une situation. Quand je délarde, quand je vaccine, ce n'est pas par plaisir, je n'ai pas de plaisir. J'ai besoin de remettre les esprits dans leur mort et la mort dans les esprits, j'ai besoin de monter la fièvre, d'exploser les thermomètres, d'excéder les thermostats, de surchauffer les thermos : j'ai besoin d'installer dans *toute* situation une fébrilité, une tension dramatique, un vent de Tragédie, sinon je suis non pas malheureux (je suis toujours malheureux) mais accablé de mauvaises ondes, et cela je ne le veux sous aucun prétexte. Car je tiens à la pleine possession du lyrisme de la vie. Les mots qui blessent, la violence des compliments, la révélation publique d'un sentiment que l'interlocuteur essayait de cacher, l'intolérance, l'envahissant délire, la crudité et la délicatesse, le mordant et puis la morbidité, les fous rires, l'injure, bref toute ma cargaison d'habitudes psychiques et verbales, tout cela m'aveugle au point de croire que les autres prennent tout ce que dis à la rigolade. Moi quand je rencontre un être, j'essaie toujours de l'imaginer dans une situation tragique, et je vois se dessiner devant moi le drame de sa furtive silhouette anticipée, vulnérable, abattue, sans force, en larmes. Alors, et seulement alors, je peux lui parler !

Se mouvoir entre les êtres sans communiquer. La communication, c'est la pauvreté de l'être

humain autour d’une table, avec son wagon de tics et sa dizaine d’expressions autour de laquelle il tourne à vide. Des grimaces ornent en sutures ces visages sales. On peut discuter des heures, on reviendra toujours à soi. Toujours sûrs d’avoir raison, parce que entre soi et l’autre, on finit toujours par se choisir. Les amis, ça me rappelle toujours le réveillon. Quel mot horrible ! Il m’a toujours blessé. Réveillon ! Aiguillon ! Même dard exaspérant, titillante épine, poignard, écharde : autour d’une date abjecte, les amis bâfrent comme autant de frelatés frelons, taons et abeilles énormes, guêpes de taille ! Les amis ont tous des aiguillons plantés dans votre saloperie. Il faut s’en débarrasser le plus tôt possible et rentrer en soi pour ne plus en sortir jamais.

La communication avec les autres aboutit à une dispersion de soi. Dis-moi qui tu fréquentes et je te dirai qui tuer. On est effrayé quand on pense aux centaines de larveux avec lesquels les circonstances, les devoirs, les faiblesses nous ont forcés de nous compromettre. Moi, j’étais le type se croyant assez sali pour passer quand même ma vie à effacer ces petits riens de l’existence, ces rencontres fortuites, ces quelques minutes qui ne me ressemblent pas. C’est pour moi le seul péché inexpiable, l’irrattrapable honte, l’irrécupérable enflurerie, et je voudrais pouvoir vous persuader que toute victime des compromissions hasardeuses n’aurait pas assez de son suicide pour se racheter.

Les gens qui ont des affinités n’expriment pas le besoin de se voir. Ce sont les autres qui meurent de partager quelque chose. Les atomes crochus restent dans le vide, suspendus, passifs, pensifs. Ceux qui ont la même vision n’ont aucune raison de la décortiquer. Ils se sont tout dit. Ils vivent dans des solitudes parallèles…

Le sexe est en fait la seule collision possible. On ne se rentre pas l’un dans l’autre si l’on ne se pénètre pas.

2.

Si j'avais pu pénétrer toutes les femmes que j'ai désirées, je n'aurais plus qu'une minuscule virgule en guise de zob, en rupture de béchamel. Les circonstances vous animent tant d'éphémères envies d'enfoncer ! Une fille qui rattrape un bus, une petite serveuse dont on voit la culotte, une demi-vieille trempée, une groupie pétasse… Si j'ose encore sortir, me déplacer hors des paranoïas infectes de mon agonie quotidienne, me déschizophréniser un peu, surgir dans les ruelles audacieusement, c'est parce que toutes les femmes sont là, dans la rue : il suffit de désirer les enculer. Je regarde tous ces seins derrière les voiles qui balancent en douceur et je me prends à éprouver le désir de les prendre à pleines mains. Caresser un gros sein de femme, c'est l'apoplexie. Marcher dans la rue, descendre un boulevard, remonter une avenue a toujours été pour mon corps un effort musical intense : c'est la danse mythique aux obstacles divers, aux dardages aigus de hanches en twist chic, la prière vers tant de croupes, de bustes respiratoires, d'effluves de parfums déroulés par gros nuages !

Moins on sort, moins on a envie de sortir. C'est-à-dire qu'à rester enfermé, j'en oublie à quel point l'extérieur me fait souffrir. J'ai besoin d'aller voir le dehors pour m'écœurer plus encore si c'est possible. Les femmes ont le beau rôle en moi. Plus je sors, plus j'ai envie de rentrer dans une femme. C'est ça pour moi sortir : c'est sortir de moi, c'est-à-dire rentrer dans une femme. Tout ce qui est extérieur est femme, mais la femme est bardée de tant de laideurs, de souffrances, de merdes et d'obstacles que plus personne ne remarque à quel point la rue est un musée de trous de femmes, à quel point tout ce qui n'est pas nous-même – pour autant que nous soyons assez sensible pour savoir ce que nous sommes – est une femme dans laquelle il nous faut jouir.

Parce que pour les simplets d'esprit, écrire c'est moins sexuel que rouler un jerk en boîte en compagnie d'une jeune poufiasse coiffée comme un Ibis ? Quelle étrange, quelle impuissante idée de la pulsion sexuelle se font les gens ! Rien de plus suspect qu'un idéaliste ! Rien de plus sexuel à vingt mètres qu'un écrivain, qu'un musicien de Jazz. Ce n'est pas possible d'être au fond du Jazz sans être énormément accroché au sexe, sans entretenir des relations dégueulasses avec sa propre sensualité. Je suis certain que Parker, Lester, Bud, Mingus étaient des êtres d'une sexualité maladive, quelque chose comme une charge permanente de dynamite au miel au fond des rouleaux.

La plupart des hommes sont de pauvres types, parce qu'ils se laissent bouffer par leurs couilles. Ils ne savent pas récupérer cette énergie. En vérité, seuls les artistes sont assez malades pour donner un sens à leur gland, ne pas bander pour du beurre. Paradoxalement, ils souffrent plus. Pourtant, eux, ils ont la vraie vision de la femme, celle d'un moteur salaud, une pile, sans laquelle l'homme ne vaut rien. Moi, c'est par le désir que j'existe. Si je n'avais pas envie d'une femme, je n'écrirais pas une ligne…

Au bout du compte, je suis tout à fait incapable de participer aux manières et aux soucis des hommes entre eux. Non seulement la rigolade ne me fait pas rire, mais le mâle social, les hommes adultes me semblent complètement étrangers ; c'est comme des martiens : leurs cigarettes, leurs portefeuilles, leurs clés de voitures, leurs plaisanteries, leurs soucis, leurs « ma femme », leurs odeurs, leurs clins d'œil, toute leur rugosité pour tout dire… Je les trouve terriblement puérils : ils mastiquent leurs atroces et pitoyables fissures avec une pâte grosse d'arrogance, par un jeu de responsabilités. Je ne m'entends pas avec les hommes. Je ne connais pas tous leurs gimmicks. Je sais d'où ça vient : ça crève les yeux de pas bien loin. Ce sont les femmes qui me font à ce point détester les hommes. Je me sens si peu masculiniste ! D'abord, c'est exact que je n'ai pas le côté sportif, ambitieux, cynique, paillard de la plupart des hommes. Je ne connais aucun mot de passe, et puis surtout je suis si féminin déjà d'allure, figatelli filiforme, fine flûte fluette aux gestes étranges ! Tous les hommes ressentent que je suis avec les femmes, contre eux. La virilité, ce n'est pas mon registre. Je suis tellement fasciné

par les femmes, si soumis à elles, béat de leur béance, amoureux, inconditionnel d'avance que les glands me voient d'un très mauvais méat! Ils me trouvent suspect: féminin comme je suis, je devrais être pédé, et c'est moi qui suis le plus obsédé, le plus atteint. Parce que tous les hommes que je vois, même ceux qui se disent toqués du clit, même encore les play-boys si vulgaires dans les bras desquels la plupart des belles connes finissent par tomber (vous ne verrez jamais une actrice superbe s'afficher avec autre chose qu'un beau minois, parce que sous leur cul repose toujours le sale snobisme du standing) – et dont je suis extrêmement jaloux, car les femmes leur font après tout un effet médiocre, alors qu'un Dadon aurait besoin, pour vivre convenablement, d'une fille très salope par jour, avec un Trou onctueux à s'évanouir, et cette confiture aux cochons le désespère ! –, même tous ceux-là, dis-je, peuvent très bien se passer des femmes, ils ne sont finalement que très peu sensibles au charme noir et vaginal de ces merveilles de la nature. J'ai toujours été étonné qu'on envisage si bien une soirée entre hommes, qu'on puisse ainsi exclure les femmes de l'existence, même pour une minute, qu'on puisse s'en lasser, vouloir s'en défaire deux secondes, former des groupes d'hommes, des armées, des repas de célibataires, comme s'il était possible de respirer un dixième de fraction de seconde sans femme. Loin des chattes, j'étouffe comme un poisson, moi ! Il me faut une croupe à sentir là pour être vraiment moi-même ! J'ai besoin d'une femme (n'importe quelle poufiasse dégage dans une pièce plus de vibrations que deux mille mignons) qui recharge l'atmosphère, en dynamo divine, en émettrice spontanée de magie, de féerie, de foutre. Comment passer un moment sans femme ? Aussi vraisemblable que cela paraisse, il y a – rien que ça prouve à quel point les hommes sont des brutes ignobles, lourdingues primates nuls et vils, infantiles et laids – des types qui partent en safari, en rallye à deux hommes, qui apprécient la camaraderie, l'amitié, toutes ces bordilleries! Il y a des êtres humains assez méprisables pour être des hommes qui peuvent supporter de faire un voyage seul, de s'asseoir à une terrasse et commander un seul café, d'accepter de ne pas faire l'amour un soir, de pouvoir encore profiter d'un autre côté de la vie sachant que ça ne peut pas aboutir à une jouissance dans une femme! J'en vois tout le temps des hommes qui ne sont pas envoûtés par la femme toute la journée: ils ont des choses à faire, ils travaillent, ils se reposent les glandes (comme s'il ne s'agissait que de glandes !), ils *oublient* l'existence des femmes, ils passent à côté sans les sentir, ils ne les regardent pas ! Il y en a même qui parlent avec une femme sans immédiatement la désirer, sans qu'immédiatement (qui que soit la femme) leur nature se bouleverse d'une manière tragique, annihilante, obscène et cosmique… Et pour finir, j'ai même remarqué que les hommes sont des sous-bêtes immondes au point de baiser par « plaisir », par vanité de contenter leur propre queue infecte, pour se désirer eux-mêmes, exister hygiénico-physiologiquement. Pour moi bien sûr aussi, une femme c'est un Trou. Mais pas avec du poil autour, avec *toutes les femmes* autour.

Ô Fan! comme j'aimerais que les femmes peu à peu perdent tous les hommes! Vous croyez peut-être que ça m'amuse d'être un homme féminin totalement asservi à l'existence des femmes? De loin j'aurais préféré me balader avec mes grandes épaules et ma bite sans importance, tirer pour rire, prendre toutes les femmes à la légère, les faire souffrir… Ou alors en être totalement détaché, viril mais sans arrière-pensée, tranquille dans soi-même, ou bien « hors de soi-même dedans », comme mon père, inhibé dans sa coquille, très loin des maelstrôms du moi et du monde à la fois, décollé de tout, seul dans une science-fiction psychique, sans aucune autre forme de contact?

Dès que je vois une femme, je pense avant tout le reste, immédiatement, à la prendre à même les moiteurs. Subconsciemment, j'ai envie vraiment de la faire jouir, de m'enrôler dans son vagin. Rien n'est plus immense que le bassin d'une femme. Je trouve la plupart des hanches très gothiques, énormes. C'est gigantesque, cette machine osseuse enrobée de muscles, de globes dont on peut épouser la forme avec deux mains pleines de frissons, ce roulement de caisse claire permanent, ce monument où bien s'accrocher, se le mettre sur soi, se le « passer » couché, faire asseoir sur votre épine ces ballons de bonheur. Quand on pense qu'on peut rentrer là-dedans, nous, avec notre misérable

épieu de veines mauves ! C'est intenable. Je rentre dans une femme comme dans une Cathédrale.

Fasciné comme je le suis par les croupes de femmes, les moindres nuances ne m'échappent pas : le poids d'une fesse ; la rotation des deux hémisphères ; les grumeaux de la peau près de la forêt ; les poils de torse d'homme velu dans l'entre-cuisse autour des lèvres ; la ligne montagneuse du flanc couchée (grandiose !) ; les distances variables entre l'anus et le trou d'amour ; les dégradés somptueux de colorations brunes à la fin même de la raie, bien après le fion, là où se termine le monde ; les frisettes des touffes, des brousses ; le sourire vertical jocondien ; le rose interne ; la différente mollesse des gaines de peau ; les odeurs qui passent du coq à l'âne ; les replis de soie là ; la sensibilité du vibraphone ; l'orifice mou rose mi-escargot mi-huître qui se referme et s'ouvre, comme un nombril dont le monde serait le centre…

Et par-dessus tout, l'anus ! L'olive ! L'oignon mauve ! Le Sot-l'y-laisse ! Je ne comprendrai jamais les pédés. Ils n'amortissent pas l'extase. C'est des candides. S'il s'agit d'exacerber un trou de balle, la femme aussi a ce tour dans son sac. Les anus de femmes sont plus beaux. Leurs nouilles sont splendides. Les anus, c'est comme les nègres, c'est pas parce qu'on en a vu un qu'on les a tous vus. C'est un catalogue qu'il faudrait dresser. Du défoncé ocre foncé au petit mutin vert printemps, de la grosse prune en creux au chic rubis baveux, de l'hideux hémorroïdaire à la boulette d'Avesnes au milieu des spaghetti !…

Bref ! Seriez-vous assez perspicaces, perspsychiatres même, pour mettre sur le dos de mes ascendances orientales mon idolâtrie de l'anus de femme ? Pétard ! Je n'ai rien hélas du gros crouille au gland bardé de merde d'elle. Le Sidi Bébeck qui défigure en un tour de zob le plus hermétique bijou. Enculer est un des actes les plus inconcevables et dont la grandeur est fondée sur son invraisemblance.

Complètement intoxiqué ! Proctophile ! Proctophane total ! Les femmes forment une ronde d'anus. Toute femme est un trou ! Les femmes sont des enculées ! Je les adore ! Je suis obsédé : le seul mot « femme » me rend fou, c'est comme si soudain l'univers entier se transformait en vagin humide.

Faut-il que les femmes soient tombées dans un état de déchéance irrémédiable pour qu'elles pensent à autre chose !… Si une femme belle ne pense pas à se faire baiser toute la sainte journée, je ne vois pas l'intérêt de son existence. Je suis dans ce sens le Divin Marquis : « Dans quelque état que se trouve une femme, soit fille, soit femme, soit veuve, elle ne doit jamais avoir d'autre but, d'autre occupation, d'autre désir, que de se faire foutre du matin au soir : c'est pour cette unique fin que l'a créée la nature. »

On est loin d'une telle profession de foi, quoi qu'on en croie. Si les femmes sont plus faciles aujourd'hui, ce n'est pas pour jouir sans but, avec joie. Il y a toujours un péché féminin qui n'existe pas. Ce n'est qu'une liberté de parade, un faux corps libre. La philosophie féminine est tombée dans une telle déliquescence qu'elles ont toutes misé sur le corps con. Elles essaient toutes d'être fortes de l'extérieur, par défi, par arrivisme entre elles ; ce sont les autres femmes qu'elles veulent épater maintenant : bonne gouinerie secrète, latente, sournoise, et sans voyeur possible ! Faire bonne figure : voilà l'histoire ! Alors qu'à l'intérieur c'est complètement pourri, confus, paumé, vil, nul, mesquin… Le Body Building, c'est le Portrait de Dorian Gray.

Quant aux hommes qui suivent les femmes dans cette voie, c'est même pas des pédés… Ce sont des traîtres ! Autre chose que Rebatet ou Brasillach ! Tous des collabos, ces beaux gosses qui aident les femmes à mieux baiser les autres hommes, UN féministe devrait être passé immédiatement par les armes. Et aux fayots qui courent après leur souris le dimanche matin pour épater leurs femmes, on devrait leur arracher les couilles. Elles s'en feraient des pendants, chéries !…

L'Horreur, ce sont les femmes de pouvoir ! Les femmes de tête me donnent une inconsolable migraine. Je n'aime pas cette façon d'enculer les hommes : ce n'est pas la bonne manière. Ou alors il ne faudrait jamais baiser. Matrone-mégère pantalon, dictatrice compétente, mais plus petite couchée

que debout !… Quand on est une femme qui fait dans l'homme, il faut être Jeanne d'Arc ou rien. La Vierge Marie, c'est encore autre chose… Mais pucelle oui, fermée. Ça ne veut pas dire grand-chose, une impératrice qui le soir se blottit dans les bras d'un chambellan… Fan ! On ne peut pas dire que je sois le type impressionné par les dirigeantes, les présidentes, les reines et les ministres. Pas plus qu'excité du reste. Culbuter une méchante führeuse afin de la réduire, pour bien voir de près sa féminité ressortir intime comme un gland surgi de sa gaine souple, ne m'astique pas le fantasme ! Rien à foutre ! Je ne délire pas sur ce que représente une femme, mais sur ce qu'elle est, là, présente, physique, sans un mot, belle et « tais-toi » : ce sont les plus fortes. Il n'y a que les femmes sexy qui comptent : les autres peuvent crever, caisses jalouses !… Pour gérer l'univers, les femmes n'ont pas besoin d'autre chose que de leur vagin. Plus elles copieront, rivaliseront, s'approcheront de l'homme, moins elles gagneront : il faut être le plus loin des hommes possible pour devenir une grande belle vraie femme, faire tout ce que les hommes ne savent pas faire : c'est-à-dire entrer dans une pièce et d'un sourire briser ou sauver une vie tout entière, fer-rougeoyer tout ce qui passe. N'importe quelle pétasse vulgaire conne avec un beau cul est plus forte que Golda Meir, Indira Gandhi, Catherine de Russie et toutes les reines d'Angleterre ensemble !

L'homme n'est qu'une sale mécanique à prouver. Prouver qu'il vaut quelque chose, il lui faut toute une vie et des œuvres, de la sueur, mille soucis et de la patience pour arriver à montrer comment il est beau dedans ! Une belle femme n'a qu'à pousser la poignée de la porte : tout est dit : tout ce qu'elle peut dire ne peut être que génial, puisqu'elle est belle. C'est de la connerie de dire que les belles femmes ne disent que des conneries, car toutes les femmes ne disent que des conneries : les femmes n'ont *rien à dire* (c'est loin d'être péjoratif). Alors, connerie pour connerie, autant que ce soit dit par les plus belles qui sont certainement les moins connes, car en le sachant il est rare qu'elles n'en profitent pas, signe indiscutable d'intelligence féminine, autrement plus précieuse que notre misérable sens de l'imagination, notre vivacité d'esprit, notre ironie et autres banalités cérébrales qui font de l'homme un vulgaire chien inachevé, pas fait et à faire.

La femme est toute faite. Elle est déjà faite, c'est le Ready-Made de l'humanité, et il n'a pas besoin d'être aidé. D'où l'incroyable indignation *injustifiée* de la « femme objet » qui est certainement le plus beau compliment dont on puisse les caresser. Mettre des femmes en vitrine ou peindre des nus, ce n'est pas les humilier. Il n'y a que les féministes qui ne comprennent pas ça. Pauvres connes ! Les voilà les conasses, les femmes non-objets, les non-femmes-non-objets, les femmes-sujets, sujettes à quoi ? Ah, il faut les voir ces salopes laideurs qui se targuent libres, ces exterminatrices d'hommes et de femmes sexy ! Elles sont ridicules. Il y a un moment on les a crues dangereuses forcément : plus maintenant, fort heureusement, où beaucoup de vraies femmes (les belles comme par hasard) ne veulent pas les suivre : elles ont autre chose à faire de leur beauté que de s'en rendre coupables jusqu'à la ménopause pour soutenir sacrificiellement les boudins hystériques.

Déjà celle qui n'a pas compris que la femme est le moteur du monde, que tout est en son pouvoir, que la femme suffit à l'univers, que le globe est complètement gluant de pertes blanches depuis la nuit des temps, que la terre entière n'est qu'une immense et infinie grossesse, et qu'une seule fille en naissant golgothatise cent hommes, alors celle-là, aussi « intelligente » soit-elle, est une conne qui n'a rien saisi : elle mérite d'être féministe, revendiquer des œufs de lumps sur un tapis de caviar !

Les femmes ont quelque chose en plus, c'est le manque d'imagination. Ça vient tout ça de cette physique chimie extravagante : on ne se rend pas bien compte, nous, comment ça se passe dans une femme, ce bouleversement perpétuel, ces tournures de cycles, bouquets d'humeurs, ces pluies d'atomes, toutes ces usines acharnées, turbines monstres, séismes et maelströms en tous genres qui font de la femme sur terre l'être vivant le plus inouï, la logique idole de l'existence, la surnaturelle orchestratrice de TOUT sur terre. Des extases aux meurtres, des agonies aux naissances surtout ! De partout, Tout vient affluer dans ce trou moiré. Tout, vous dis-je ! Mes grands prédécesseurs sont tous

d'accord là-dessus. D'ailleurs, toute aspiration d'artiste ne tend qu'à parler des femmes. Toute grande œuvre est une vision des femmes. Le plus petit poème sur n'importe quelle question de l'univers n'est qu'une réponse de plus au Grand Mystère de la Chatte qui s'offre. Si tout artiste tend vers la musique, c'est que la musique, c'est la femme. La femme est ce par quoi nous espérons finir. La femme est la musique du monde.

Au début, je pensais que toutes les femmes étaient sensuelles : j'étais persuadé qu'elles s'y « connaissaient » toutes. En fait, la plupart ne sont pas à la hauteur de la bandaison qu'elles provoquent. L'effet de la femme dépasse souvent ses propres moyens. Son talent est loin derrière sa magie. Ça la dépasse un peu je crois. Il faut dire que j'ai été terriblement faussé avec la Déesse aux Yeux Pers, dont la sensualité inimaginable, danse infinie de Rolls veloutée, m'a donné l'échelle pour toujours. Je suis le plus exigeant des gringalets ! Disponible jusqu'à l'écœurement pour vidanger mes glandes certes mais dans mon cœur si lucide !

Dans leurs discussions, les femmes prouvent bien leur indigence sensuelle. Ces espèces de gros plans hypocrites et gloussifs sur le sexe, ce côté journal intime bêta, ce télex des petites baises insignifiantes. Ça, je ne supporte pas. Ça vous déprime soudain de surprendre les pauvres poèmes que les femmes se font de nos pines ! Quelle misère ! Il y en a qui méritent à peine qu'on leur crache notre pus, ces sacs ! Grosses abeilles méchantes, idiotes, salopes, sournoises, détestables… Victimes en face et bourrelles derrière. Petites filles hystériques dans le vide. Casseuses de sucre dans le dos des membres, ou érections de statues en l'honneur des bandaisons !… Heureusement, on sait qu'un compliment de femme, ça n'existe pas. Ce sont les reines vexeuses, et puis c'est tout. Les Princesses de la Gaffe. Personne comme une femme pour vous démoraliser d'une remarque : ou ce n'est jamais « assez », ou c'est trop. Ou elles vous méprisent de vous désexciter cinq minutes, ou elles vous haïssent de ne jamais débander. Elles n'ont jamais le sacrifice au fond du bon trou. Ni le pardon. Elles swinguent toujours à contretemps. Ratent tous les golfs. Toujours à cheval sur vos pensées, vos gestes… Elles mettent jamais la bonne exégèse dans l'assiette idoine. A la longue, ça devient extrêmement chiatique je trouve.

Celles qui me font marrer ce sont les Fines Bouches ! Ah les fumières ! Qui se plaignent que les hommes ne sont plus excités, elles font les difficiles, elles râlent salement que les types magiques soient introuvables, elles osent affirmer que les queues pour les queues ne les intéressent pas : elles pratiquent la prétendue attente du Messie de valeur, la Tête du nœud, le quillard évolué ! Et ce sont les premières ensuite à tomber facilement entre les couilles de n'importe qui, à se mettre à l'ombre de n'importe quel zob « sympa » et frémissable, par euphorie, bêtise, bien aise, dépit… C'est l'âge où elles commencent à rentabiliser le sexe, avant le cafard solitaire de la quarantaine, avant la reddition, le mariage avec le dernier venu… Il suffit d'écouter les légendes des femmes, leurs tables des matières, leurs cours de bourses ! Pour ces conasses, l'or c'est la vitesse. « Il tire vite ! » Voilà la médaille ! « Oh ! oui ! Hyper ! Il tire vite ! » : c'est l'épatance. Les femmes qui veulent jouir (on ne sait pas très bien ce que peut ressentir une femme qui *jouit*, mais enfin…), ce sont les femmes qui veulent qu'on les tue : elles connaissent en principe le coup du lapin qui leur faut. Quand elles vous le supplient, c'est dur de se retenir : on a bien envie de les laisser en plan à la « quatrième », aller se finir dans le lavabo pour les humilier un peu. L'homme est trop bon… Ce qu'elles veulent, c'est qu'il tire *vite :* elles l'assistent dans sa manœuvre, sa gymnastique pour jouir, son « Climax Building » ! Ce sont les mêmes, les féminardes, elles revendiquent le matin alors qu'elles se sont fait avoir toute la nuit comme des sous-larves en se faisant les complices des Tarés qui tirent vite ! Elles ne s'en aperçoivent même pas ! Trop bouchées et débouchées ! Ça, c'est l'avilissement suprême. Mais celui-là passe très bien : la plupart des gerces baisent avec des types qui, par peur de ne pas jouir (si écœurés depuis quinze ans par le gigantesque sexycide), se *branlent avec leurs corps*, des camoufleurs bien excusables qui pensent à autre chose et qui se passent le vagin autour du nœud comme un cache-nez,

glissent dans la fente de la poupée gonflable vivante. D'où leur vitesse de croisière pressée par le Naufrage ! Tirages de cheminée ultra-prestes ! Scandale.

Que penser alors de ces ordures femelles qui jouent le jeu, associées techniciennes ? Assistante scripte du Coït ? Elles s'en foutent pas mal de la torpeur, de la grâce pornographique, de la lente évolution des atomes fous, du sabbat des glandes, des laits qui halètent, des ascenseurs pour le chauffe-eau, du couscous des respirations !… Tout leur souci, c'est d'entrer elles aussi dans le simulacre rapide, le T.G.V. du point « J », la « précipitation » du faux orgasme à tout prix. Les femmes maintenant, quand elles commencent à faire l'amour, elles ne quittent pas des yeux la Cigarette qui les attend. C'est la carotte.

Toutes les misères sexuelles sont dues à l'effort de simulation de la jouissance. Si on cherche à exciter l'autre, on est foutu. Les créatrices d'ambiances sexuelles sont les moins sexy : c'est la grosse farce, la cavalerie comique de grosse salope déguisée. Il ne faut penser qu'à soi, si on veut rentrer dedans quelqu'un, vraiment, pour toujours. Physiquement, ça ne veut rien dire de passer par les autres pour se faire plaisir à soi. On n'excite l'autre que si on montre qu'on veut jouir seul. Ce sont celles qui ont peur de ne pas jouir qui réveillent tout l'immeuble !

Si le Tireur Vite se double d'un Père *en dents de scie,* c'est l'idéal : elles croient en tomber amoureuses, elles croient que c'est ça qui va leur faire croire de croire jouir ! Le Lucky Luke ne suffit pas, ce qu'il faut, c'est un gars qui exerce une pression, mais une pression *irrégulière :* un jour macho, un jour agneau… Entre les deux les couilles balancent, le Cœur se grise à cette escarpolette : c'est l'accrochage ! Constat, remboursement, fourrière, on n'en parle plus.

Certaines persuadées qu'elles excitent tout le monde. Elles sont tout à fait insatisfaites : elles recherchent le plaisir et ne le trouvent jamais. Ou d'autres contentes de leur sort (la vie ne s'est pas trop mal passée pour elles). Ou encore des névrosées qui se complaisent dans leur névrose, qui intellectualisent leur sensualité, qui sont bien raisonnables, qui se servent de leur cul pour faire chanter les hommes ; ou celles qui maquillent systématiquement leurs sentiments par instinct de conservation, par hantise de la sécurité ; celles qui baisent par standing esthétique ou social… Toutes les vraies malsaines pour ainsi dire. Les hommes s'y font toujours prendre : tant mieux pour leurs gueules ; de toute façon, dans le combat, quelles que soient les circonstances, je suis pour la femme. Elles ne nous annihileront jamais assez. Vous avez tant d'envieuses, de matérialistes qui font payer leur beauté, elles ne conçoivent pas qu'on puisse troncher gratis ! C'est merveilleux, toutes ces putes innocentes, non avouées, gambergeuses jusqu'à l'écœurement. Enfin, si ça les amuse !

Quant aux femmes vraiment très belles, elles sont souvent complexées : elles ne veulent pas passer pour de belles bêtes, des connes splendeurs. Elles se sentent victimes de leur magnificence, elles hésitent à s'en servir comme une arme pour lutter, elles y crachent dessus pour paraître intelligentes : elles rentrent dans l'autre cliché, les philosophies du bord de Seine, les idées toutes faites des idées à se faire, les cours par correspondance de la réflexion, le rattrapage du Génie !…

C'est comme ça qu'on met le revolver sur la tempe de Marilyn. Les femmes intelligentes, ce sont justement celles qui misent TOUT sur leurs atouts, quels qu'ils soient, et s'il s'agit de leur cul splendide, il faut l'arborer donc, parce que c'est ce qu'elles ont de mieux, il n'y a que ça qui devrait compter pour elles… C'est comme si moi je disais : « Oh ! Vous savez, la Littérature, il n'y a pas que ça dans ma vie ! Je sais faire autre chose ! »

Il me semble que les femmes ne comprennent pas pourquoi elles excitent tant les hommes. Même les plus belles. Une femme doit se dire : « Je ne suis qu'un être humain après tout. » Gourance exquise ! Car la femme est plus qu'un être humain. L'homme n'est rien, c'est le porte-clé de la femme : une bonne brute qui cherche à décharger, d'une manière ou d'une autre, tout simplement… C'est donc ça qu'envient les femmes ? Alors que leur charme à la chat réduit à néant tous les efforts sudatoires de cette quiquette absurde. Le sort de l'homme n'est en rien désirable : triste drille qui

clowne toute sa vie pour se « réaliser », qui coule la chemise pour décamer son âme à la con… Les femmes devraient se laisser bien volontiers dorloter, comme des poupées de satin, petits êtres fragiles qui pilotent les gros requins dégueulasses, qui en font ce qu'elles veulent de cette ignoble machine à enfoncer qui est de toute façon depuis et pour toujours sous sa domination totale, sans effort, avec tous les avantages possibles. Ce doit être si extraordinaire d'être un objet de convoitise et de luxure, de se sentir née pour ça, de ne rien avoir à faire de cette vie pourrie, de ne pas se salir les mains, de rester en dehors de toute responsabilité, gratuite, inutile, libre… Une femme ne devrait en aucune façon se sentir honteuse d'être monnayée. Comme un titre en Bourse. Elle devrait mettre le prix d'ailleurs. Je vois très bien une étiquette comme ça pendue à un poil : 600 millions.

Bientôt ce sera notre tour, puisqu'elles veulent nous relayer à la tâche mâle, jouer les indépendantes exerçant tout ce que l'homme exerce (elles ne doivent rien aux hommes mais elles en font l'apologie en croyant les humilier)… On va devenir les potiches désirées, les bites en vitrine qu'on viendra choisir, les godemichets vivants pour ces dames à cigares ! Plus rien à foutre ! Moi, ça ne me changera pas beaucoup : j'ai toujours vécu comme une femme : toilettes, musées, musiques, promenades, jouissances, légèreté, cinéma, théâtralisme, conversations… Mais les autres ! Que de vacances subites ! Que de projets ! La retraite dès l'examen intra-utérin : « C'est un garçon ! Il fera du canevas ! »

3.

Je ne déteste pas les femmes !

Je suis le contraire même de la pédérastie. Je m'étonne même qu'un être aussi féminin que moi n'ait jamais éprouvé ne serait-ce qu'une seule fois un désir pédérastique. Fasciné comme la plupart des hommes par les lesbiennes, terriblement excité de voir deux ou trois corps de femmes se lécher de partout, s'enfoncer un doigt dans l'anus, se branler de l'autre, se caresser les seins, se grignoter les aréoles, se tremper de poisse puante dans la raie même, se patiner salivairement, jouir de la tête les yeux fermés, se prendre par derrière et se coucher, se rouler morbidement enlacées, se frotter les lèvres, se pommader le « boy on the boat » ! Quels etc. sais-je !…

Comme tout le monde je bande aux gouines, mais je n'aime pas trop la philosophie de Lesbos, celle qui joue complètement sur l'ambiguïté, avec sa tristesse affichée, essayant de mettre toutes les autres filles dans le même pétrin qu'elles : au lieu d'être touchée par la gaieté des autres, elle veut que les autres soient touchées, tachées par sa tristesse. Elle est souvent malsaine : ce n'est pas de la féminité débordée qu'elle a mais de la virilité mal placée… Ô sordide lesbianisme des mauvaises gouines qui vont vers les femmes par complexe finalement, pas du tout par amour de la femme, mais par haine des hommes. Il y a des lesbiennes qui abhorrent la pénétration, d'autres se tâtent : ma préférence va aux secondes. La vraie belle lesbienne est une lesbienne d'occasion. Pas de préjugé, pas de « point précis » qui fait ou ne fait pas jouir, comme ces pauvres conasses qui ne marchent qu'à un geste bien précis que tout le monde (un Noir, un chien, un play-boy, un bossu) peut faire, il suffit de le savoir : elles se foutent pas mal de l'ambiance, de la magie du moment, non, technique avant tout : là, là ! Là mon Point, mon « centre » ! Si tu ne me caresses pas sur ce millimètre, si tu ne me dis pas : « Sale salope je t'enfonce comme une reine ! », si tu ne me gobes pas les seins, si tu ne me mets pas un doigt « pendant », si tu ne me mords pas les lobes, si tu ne me prends par par-derrière, par-devant, par-dessous, avec la lumière, sans la lumière, enrhumée, en règles, en déféquant, en mangeant un rosbif, si tu ne me fais pas mes trucs habituels de prestidigitation orgasmique, *je ne jouis PAS !* Pauvres coincées ! La femme libre ne sait pas comment elle va jouir. La perversion est l'argot de l'amour, le piment. Tout dans l'irrégularité, la coquetterie de climat, passer entre les moods… Rien de systématique, jamais. De passage, de passage toujours, en vice comme en tout. Aucune profession de foi. « Ça dépend des fois », voilà la seule profession de foi.

De toutes les combinaisons dépravées auxquelles le vent est aujourd'hui, c'est encore un homme avec une femme qui est la plus riche et la plus porno. Pour ma part, je ne peux pas m'en passer, m'en épuiser l'idée. S'il n'y avait pas le sexe qui m'appelle, ma vie serait idéale : je serais quelque chose comme Beato Angelico qui disait souvent que pour s'adonner à son art, il fallait une vie calme et sans soucis.

Hélas ! c'est tout le contraire ! Les tremblements qui me secouent à la plus petite allusion féminine, les séismes qui m'ébranlent tout le cerveau à la moindre fissure de désir qui se montre, n'ont d'égaux que ceux qui me suivent tout au long de ma descente dans l'enfer paradisiaque de la rue Saint-Denis, et cela depuis toujours, me confirmant mon goût instinctif et incorrigible pour les putes effrontées, suintant Rimmel, scro-fagneuses à souhait, fondées sur pitoyable beauté, dont les sales chibres redressent les flancs ! Oh oui ! Ce sera grand miracle si je guéris de cette fascination pour le triste règne des poufiasses antichics ! Selon les périodes il m'arrivait de descendre et de remonter la Rue dix fois de suite jusqu'à connaître par cœur le visage et les formes de ces putains, de m'attarder parmi les plus ignobles clients aux yeux luisants, immobilisées par le désir, ou scrutant du scrotum l'état de la truie. Je comptais celles qui s'étaient fait prendre en chemin, je les retrouvais en redescendant : on se souriait, je devais paraître bien suspect, au milieu des paquets d'Arabes dégueulasses plantés devant

les portes cochères, moi dans ma flanelle, impeccable et bavant comme eux, déporté anachronique !… Mais la Rue par excellence, la 52e rue du Foutre-Parisien, c'est la rue Blondel, la petite, ma préférée : c'est là où il se passe le plus de choses dans un minimum de temps. Il se tire ici plus de coups en dix minutes qu'à Lourdes en quinze ans. Je passais et repassais indéfiniment devant les Reines jusqu'à ce que mes jambes flagadageolent pour le seul plaisir extatique de me faire aborder par l'une d'elles, d'aller plonger mes lunettes dans un décolleté profond comme une illusion. Je dérobais des regards dans les bars sinistres entrouverts, dans les ténèbres, aurevillyens soupiraux de l'Enfer !… Petites lumières, jambes figées dans le gris des odeurs fourrées, poses hiératiques, buées, pluie fine, absence de marque de culotte sous le nylon, gros, très gros cul pâteux, viandes par terre, chaussures qui applaudissent… C'est le Chemin de Croix je vous dis ! Gaule-gotha sans plaisanter ! Les « Stations », les crachats, les crouilles, le vinaigre, tout y est ! Une Véronique tous les trois mètres, saint-suaire-kleenex, et cette immense bite en bois que vous transportez, qui vous écrase jusqu'au mont du Calvaire !…

Ô combien de fois ai-je arpenté ainsi cette longue artère du sang parfait, combien ai-je bien assisté à toutes les danses, avec les négresses qui ne racolent jamais, les jeunes éteintes, les bovines, les ovines, les porcines, les nitroglycérines ! Les ballonnées, celles qui ont beaucoup vécu, pas assez, les salopes fatiguées, les mépriseuses, les attachées de détresse, un vrai décor… Un jour, assez jeune, je n'y tenais plus, il a fallu que je goûte : une brune nue sous sa robe rose avec une peau d'éléphant… Quelle déception ! Vous montez l'escalier ça va encore, arrivé en haut, ça commence à flancher, dans la pièce vous êtes foutu, elle vous lave la pine, c'est fini. Rien de plus froid : on aurait dit une infirmière : elle m'a couché sur la serviette du matelat, elle m'a branlé, la tête ailleurs, comme une mayonnaise, avec interdiction de lui toucher les nibards… Très fonctionnaire, garde-malade, cuisinière presque. Une fois stable, elle vous exige une capote et vous introduit elle-même dans un vagin qui semble ne pas lui appartenir, sec et acide, immobile… Vous ahanez jusqu'à ce que sperme s'ensuive. C'est bien pitoyable… Quinze sacs pour me faire laver le bout ! C'est exagéré !

Pourtant, je suis comme Michel Simon un inconditionnel des pétasses. Ce sont mes fées. Tout ce qui peut rabaisser l'homme me plaît. Tout ce qui peut faire trembler d'un geste le plus grand crâneur m'enchante. J'aime chez les putes ce qu'elles doivent penser des hommes. Toutes ces féministes pourries, sans avoir souffert le millième de ce qu'ont pu souffrir les putes, ont dans la tête une sournoise rancune absolument pas justifiée près du chagrin et de la pitié cosmique qui peuvent pousser une femme à faire la pute. La Sainte Pute sait au moins, elle, que la femme est l'impératrice, la Dieu du monde, que tout dépend de son petit trou génial, que l'univers entier passe par cette brèche : elles n'ont pas l'hypocrite culot de le taire, elles en montrent au contraire la supériorité, la souveraineté que celles qui crachent sur les hommes pour des raisons bassement intellectuelles, politiques ou sociales, ne pourront jamais, du haut de leurs complexes, concevoir. Comment leur préférer aux putes toutes ces flopées de connes gauchistes refoulées, véritables victimes qui ne leur arrivent pas à la grosse cheville et qui ont dans les yeux le délavé de leur jeans… Pas de mystère, on sait pourquoi elles font de la politique !…

Tout le monde ne peut être Billie Holiday. Les femmes ne sont pas douées pour créer autre chose qu'un œuf. Il n'y a pas d'œuvre de femme. Pas de Picassette, Velâzquèzienne, Mozarte ou Parkerine… Tant mieux pour elles ! Qu'en ont-elles à chier ? Ce serait flirter avec l'artisanat… Quoi qu'il fasse, l'artiste crée des femmes : tout chef-d'œuvre est une femme. A-t-on déjà vu un chef-d'œuvre chercher à se travailler lui-même ? Le Penseur de Rodin se dégourdir les jambes ? Une femme artiste, c'est Pinocchio !…

Sale goût d'ouvriérisme, c'est tout. Une femme ne sait pas faire une œuvre. Mettre en scène une pièce, tourner un film, peindre une toile, jouer de la basse… Personne n'ose leur dire ! Les glands tremblent, c'est bien normal. Et puis, dans une ère désertique de nullités, dans une telle brousse

sinistre aux buissons flétris, l'Art ne va pas faire le difficile : il prend tout ce qui passe sous la dent : conneries mâles ou conneries femelles, c'est la même merde de toute façon : navet blanc, blanc navet. Un poème de femme par exemple ! Quoi de plus anachronique comme péché artistique ? C'est là qu'on voit l'éternelle supériorité de la femme : dans son impuissance à créer : elle n'y arrive pas, elle ne saisit pas l'inutilité cosmique du truc. Les femmes n'ont pas la « continuité de couilles », je dirais, pour lutter avec un moyen d'expression. Aucun instrument ne leur suffit, et surtout : elles n'ont *rien à décharger*. C'est l'Accueil des choses. Pas la défécation sordide d'une œuvre bien sale qui fume… Monstresses que celles qui veulent absolument caguer. Une Femme ne chie pas. A-t-on déjà vu une femme faire caca ?…

4.

Ce qui rend une femme sexy, c'est l'illusion de bonheur qu'elle donne en la regardant. Si elle n'a pas ça en elle, tous les dons de la terre ne sont qu'une compensation. Tout part de là. Ça conditionne tout ce qu'elle va faire après. Et ce n'est pas seulement une question de poupe ou de proue. C'est surtout grâce à la distance qu'elle prend par rapport à sa beauté. Rien ne rend moins sexy une femme que ce côté empêtré dans sa féminité : vocabulaire odieux, sac Vuitton, lunettes, chemisier de marque, petit chien, montre, tous ces encombrements. Une femme qui n'a pas de sac, il faut la regarder : elle n'est pas comme les autres, elle est libre.

J'aime la féminité bestiale, les vraies femmes qui le savent, les grandes stars, les starlettes, les sous-stars, les demi-stars… Même la caricature d'une pétasse me plaît du moment qu'elle est un peu vulgaire comme j'aime, gaie et plantureuse ! Je suis fait pour les belles femmes. Il faut que l'homme soit arrivé à un sacré degré de trouille pour ne plus l'avouer, pour s'écœurer des beaux roberts, pour faire semblant de trouver *un seul* intérêt à une caisse qui « n'a pas l'air con » ! Pas de temps à perdre pour découvrir la « beauté » intérieure d'une Horreur. Ce qui ne se voit pas immédiatement est mauvais.

Au panier Virginia Woolf, Louise Weiss et autres Marie Curie !…

Moi, je donne tout Louise Michel pour un tampax d'Ava Gardner ! Je ne supporte que les actrices, les stars, les danseuses nues intégrales, les choristes, les contorsionnistes, les trapézistes… Elles, ce sont les moins cons : elles ont compris où le vent de leur ventre les pousse. Le Tréteau !

Le Tréteau et le public devant ! Le Cinéma ! Pour figer les rides ! La présentation de sa présence, bandaison assurée !

Je suis attiré par les femmes inaccessibles. Je devrais poursuivre les femmes un peu compliquées, progressistes, intelligentes, « artistes », éclairées, curieuses… C'est tout le contraire. Ô cohérent contraire ! Je n'aime que les femmes que j'admire dans la vie, et je n'admire que les très, très belles pin-up pin-heads, sans vie intérieure, spendides créatures dont seule la présence parle et dit tout. Je bande très simplement aux bandantes… Aucune torture intellectuelle en moi. Je n'ai pas le fantasme bonniche, le fantasme gladiatrice, le fantasme virago, le fantasme matriarche, le fantasme vulve scolaire, le fantasme Bernadette Soubirous, le fantasme cheftaine, le fantasme George Sand, le fantasme Joséphine à la renverse… Rien de tout ça : la SEXY et puis merde. Rita Hayworth contre Gertrude Stein ! Pas à tergiverser.

Les femmes que je trouve supérieures sont bien celles qui sont restées magnifiquement dans leur emploi féminin, qui ont porté leur féminité jusqu'au sublime, sans autre accessoire agressif de revendication vulgaire, sans casse-tête chinois, sans orgueil mal placé, avec la pleine conscience de leur magie. J'ai toujours aimé me laisser hypnotiser par les femmes. Beaucoup de théoriciens semblent penser comme moi, mais dès qu'ils ont une femme dans les bras, ils ne peuvent pas s'empêcher de la combler de clichés, de faire l'homme, de faire semblant encore de dominer la situation, de décider, car les femmes ne sont pas encore habituées à ce renversement. C'est une charité mal ordonnée. C'est encore les préserver du cambouis ! Comme si, rencontrant une femme, il fallait *logiquement* « faire l'homme » à la façon des pédés qui s'accouplent. Moi, je me comporte avec une femme comme une lesbienne. Je jouis d'ailleurs comme une femme : Hélène vous le dira : je jouis moi *pendant* que je fais l'amour. Nous mélangeons nos extases qui montent, nous croisons nos marées, nos spectacles respectifs tendent tous les filets. Je tire lentement ! Évoluant dans les nuages de foutre femme, je coulisse dans des tunnels sinueux, je change de danse selon les nappes, je vrille dans le groove, passe des systèmes de rayons, tout au ralenti, en film d'animaux… J'en veux toujours à la femme dont le spectacle me fait, un moment donné, jouir et décharger dans une libération que je

désapprouve. J’aimerais que cet inéluctable aboutissement n’arrive jamais, que je ne sois pas responsable de l’arrêt des frais, que nous ne soyons pas esclaves tous les deux de cette misérable pisse de yogourt qui clôt tout le théâtre. Je m’en veux d’imposer une telle vulgarité au serpent gracieux qui pourrait gémir mille et une nuits. C’est toujours trop vite ! Si vite fini, si vite libéré de cette vison d’elle si belle ! L’idéal, ce serait de ne jamais éjaculer, de ne pas avoir de sperme. Seulement, c’est le besoin de vider son sperme qui pousse à faire l’amour… Comme la femme idéale serait celle qui n’aurait pas ses règles, l’homme idéal serait sans foutre… Vicieux cercle dont on ne peut sortir qu’en tournant *dedans*, c’est-à-dire dans le sens des aiguilles d’une femme.

5.

C’est dans le train qui me ramena de Charleville pour la dernière fois que je rencontrai Hélène Hache. C’était le jour du Seigneur et elle tentait d’en assourdir l’amertume en croquant délicieusement de somptueuses fraises rouges.

Dès que je la vis, je l’aimai cash.

Nous ne nous décidâmes l’un et l’autre à nous adresser la parole que lorsque le compartiment fut envahi par un groupe de sourds-muets très bruyants qui n’arrêtaient pas de gesticuler, et dont le ballet un peu morbide commentait malicieusement la formidable passion qui se tissait sous leurs yeux.

Hélène Hache m’apparut dans un nuage de poussière d’or, d’orages de phosphènes. J’étais comme évanoui. J’étais même trop préoccupé par sa beauté pour bander dans mon pantalon. J’avalais même le paysage qui coulait à jamais par la fenêtre. Ça explosait fort par trombes dans mon thorax. Je m’écroulais dans moi-même sur le dos dans la vase, des milliards de minuscules bulles s’échappant en nuées folles de mes deux narines béantes.

Je sentais sous mes cheveux courts ma cervelle flotter dans le sang, et un observateur, génial à peine, aurait pu, en y consacrant quelques heures assidues, remarquer, entre les petits points bleutés de ma barbe en très lente mais non moins pleine pousse, que se dessinaient les ombres effrayantes de mes maxillaires légèrement crispés ! Je rendais les armes ! Ce fut trop ! J’avais envie de ne jamais l’aimer. C’était comme si avant de lui dire un mot, je l’avais déjà aimée pour toute ma vie.

Je n’étais plus qu’une carcasse en nage bourrée de dynamite gomme. Exténué de béatitude, ma stupéfaction mal contenue ne sut la tromper. Elle en perçut la densité dans la position abasourdie de mes mains malheureusement posées sur mon costume noir. Elle éclata de rire, en rejetant sa belle tête de chatte qui achoppe au vol un papillon et dont on voit les ailes jaunes voleter encore dans la fourrure noire, avec grâce et mort. J’ai dû être très audacieux en ne quittant pas des yeux son buste immense, plein de seins. Tailladé de partout, je laissai retomber ma défroque psychique dans un nœud d’ondes au milieu de ma propre personnalité. Comme un gros renvoi, mon âme arriva dans ma bouche et je commençai à rendre sur mon cœur.

Elle avait un côté un peu années soixante, d’énormes boucles d’oreilles. Belle comme un astre. Le sourire gigantesque. La frange égyptienne et les bijoux mastoc. Un cou de danseuse. Deux oreilles allongées (et bien collées). Le dos musclé. Deux seins pamplemoussesques sur un torse de nacre ocre comme je les aime. Taille de guêpe. Épaules de lionne. Deux yeux bleus de gris dans une face de panthère. La mise en place de ses hanches et le tempo de son bassin réveillent tous les glands oisifs, font sourire les méats mornes, troublent les dards dodus ! Ô ce derrière dur comme du marbre ! Avec la raie sur le côté ! Et cambrée comme une bête ! Est-ce uniquement sa robe à rayures qui lui donne l’air sauvage ? Quelle Tigresse en soie ! Regardez ! Elle porte un slip en pur coton qui lui moule les lèvres, les repoussant sur la gauche : c’est émouvant.

Comment vous dire ? Hélène, c’est l’exacte démonstration permanente de la beauté en pleine santé éclaboussante, comme on se la représente dans les pollutions nocturnes.

Notre rencontre, ç’a été presque une œuvre d’art, un concours de circonstances dans un écrin de destin, une croisée de chemins. Les optimistes disent que ça arrive quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent. Les pessimistes comme moi disent que ça arrive une seule fois dans une vie.

L’amour, c’était pour moi soudain la seule guillotine possible. J’imaginais les mille nuances du Couperet. J’avais passé des années sous cette lame. J’attendais qu’elle tombe.

L’Amour existe, je l’ai rencontrée. Possédé par le sexe comme je le suis, je maudis tous les cyniques, tous les crâneurs, car tout « pris » moi-même par les fureurs de la bandaison incontrôlée, mais écrasé en même temps par la chape d’Amour Divin pour UNE et UNE SEULE femme, je me mettrai

toujours du côté des roméos en larmes (quelle que-soit leur mièvrerie), du côté des transis, des éperdus, des désespérés, de tous ceux qui ont envie de mourir d'amour, de tous ceux qui ont peur, qui font des actes insensés pour voir une femme, qui sont butés dans la peau, pour tous ceux même qui assistent en eux à la lente transformation du désir simple en amour total, bref pour tous ceux qui aiment à la folie, ou croient aimer et qui en accusent avec pertes et fracas toutes les conséquences, *contre* les sales puants fanfarons salauds, les jouisseurs qui n'ont rien à jouir, les coqs à femmes, ceux qui se protègent, qui tiennent à leur petite liberté, ceux qui ont besoin du sexe pour se sentir exister ou, pire, pour faire exister les autres, ceux qui séparent le sexe et l'amour parce qu'ils ne savent pas ce que c'est que l'amour, tous ceux qui n'ont pas les couilles de se les arracher !

Croyez-en ma vieille inexpérience : rien de sacré dans la pine. Il est impossible de ne pas désirer ce qu'on aime, mais il est affligeant de voir avec quelle bassesse l'homme peut désirer une femme qu'il n'aime pas. On ne désire jamais assez ce qu'on aime. Renoncer à la femme qu'on aime est une insanité, car on ne peut pas davantage désirer une femme que celle qu'on aime : on la désire parfois si fort qu'on ne pense même pas au sexe. Qui niera les différences terribles entre l'amour avec une femme qu'on aime et celui avec une dont on se fout ? Pourtant l'acte est le même… Eh bien, non ! Ça n'a rien à voir ! On jouit dans une femme qu'on aime parce qu'on essaie de la désirer encore plus. Dans une femme qu'on n'aime pas, on jouit pour lui montrer qu'on ne l'aime pas. L'amour, c'est le sexe sans lendemain.

Ça passe pour une véritable provocation notre « couple ». Dans la rue au début on nous insultait. Les réflexions des gens étaient d'une méchanceté presque stimulante. Les types me crachaient dessus. On lançait à Hélène des obscénités. Personne ne pouvait supporter, et même ceux qui semblaient être avec nous, qu'une si belle fille soit au bras d'une telle ablette. C'est le Péché Formel ! La Confiture de foutre au cochonnet !

Hélène, elle a fait un gros boulot : elle m'a épuré, stylisé, dégangué totalement. Je n'étais qu'un épouvantail rococo en matière de sentiment. Elle a fait de moi une arête, un Picasso, un Klee. Je suis sauvé. Un à un, elle a enlevé tous ces gestes amoureux des couples qui ne durent jamais. On a tout tenté dès le début, tout épuisé pour ne garder que l'essentiel, à grands coups de hachoir dans la sale gueule de l'amour « qui suit son cours »…

C'est du solide maintenant : il n'y a plus que la charpente, le béton armé, net, propre, définitif. C'est du dur qui existe : pas de l'illusoire effiloché. C'est à elle que nous devons la concentration de notre couple.

Elle m'a toujours prouvé que rien ne pouvait être détruit. C'est elle qui a tout transformé toujours, dans les crises. Moi j'étais bon à hurler à la Dante mon Amour glorieux, mais elle, quand ça tournait au vinaigre, elle a fait la mécanicienne qui a toujours relancé merveilleusement la machine.

Hélène Hache n'est pas une muse de somme : elle n'en a rien à foutre de l'art. Si elle est avec moi, c'est pas pour mon talent. Elle n'a pas du tout ce goût du sacrifice qu'arborent toutes les femmes d'artistes, celles qui donnent tout, dévouées et dignes, ces victimes traitées comme des servantes par ce mari qui a un petit quelque chose, qui a tous les droits par son génie, cette ambition sociale de la femme maquillée en instinct infect maternel. Ça détruit tout…

Si on était resté dans la cage facile et conne de la muse et son artiste, on se serait brisé. Elle a toujours entretenu une sensualité qui combattait l'amour justement, qui enculait la sentimentalité regorgeante de ma nature. Elle a toujours fait tout renaître, à la Protée, de tous les sales conforts. Elle a tout fait bifurquer dans l'érotisme et la haine pour arracher mes sales tapisseries, mes dorures baroques, ma surcharge intolérable ! Remijotant la passion première, à feux doux ou à grandes flammes, une minute de désir et de bonheur sauvage valant toutes les habitudes de la complicité routinière ! Dans toutes mes conneries elle m'a toujours rattrapé, comme une trapéziste là-haut.

Nous avons toujours vécu par « périodes ». Des fois on se voyait une fois par mois, d'autres c'était

vingt-quatre heures sur vingt-quatre pendant deux ans, puis en couple, en amants, cachés, en bordée, à l’étranger, au restaurant, sans dire un mot, parlant sans arrêt, chez des gens, fâchés, méchants, égarés, hilares, en pleurs, collés, décollés…

C’est toujours ainsi qu’on devait toujours faire : moi, totalement hiberné dans le cloître de ma mythologie, malade et impotent de l’existence (je n’ai jamais pu me promener dans la campagne ou m’amuser avec un ballon sans tomber dans une dépression terrible et ridicule), et la Hache, parcourant le monde dans des randonnées mouvementées et dangereuses, sensuelle et raffinée, à la recherche de sensations nouvelles, au volant de grosses voitures dans des pays inconnus, épanouie à la situation. Elle a des besoins physiques : il faut qu’elle se serve de son énergie musculaire, qu’elle nage et danse excessivement. Ce qu’elle adore, c’est passer des décors comme ça. Panthère migratrice… Elle revient de ses voyages avec dans ses bagages les prochains livres de l’homme de lettres de sa vie. Tout m’est raconté dans un délire d’exaltation et de féerie pure, au fond d’un lit qui n’est pas le nôtre, une rame de papier sur l’oreiller auréolé de taches olé-olé !

Hélène Hache travaille pour vous.

Oh ! bien sûr ! elle aurait aimé s’épanouir dans autre chose que la haine et le dégoût de l’épanouissement ! Elle était faite pour les plus indolentes moods d’hammams embuées que constituaient jadis l’existence tout entière d’une belle et ténébreuse captive de son acabit, de son gréement.

Je ne lui vois dans l’histoire guère que cet emploi pour sa personnalité tourmentée et écœurée de bête en coma. Hélène est faite pour ne rien faire. Elle ne peut pas subir d’échec puisqu’elle n’a pas de projet. Toujours stimulée par sa beauté, sa vie n’aura été qu’une lutte victorieuse contre l’arrivisme lamentable de l’être humain à vouloir se réaliser absolument : la passion est pour elle une espèce de grâce abjecte qui ne l’a jamais touchée, qu’elle n’a de cesse de combattre pour préserver cette béatitude nihiliste qui caractérise sa nature profonde. Plus animale que moi, mais moins végétale, la Panthère aux Yeux Pers, dans son désir de n’être pas complètement humaine, refuse de se disperser dans la vulgarité d’un but ou d’une activité quelconque. Elle préfère se regarder dans la glace. C’est entre de longues périodes d’observation assidue de son propre derrière (spectacle que j’immortaliserai dans un petit ouvrage intitulé *Confession d’un popotin)* qu’Hélène Hache va pérégriner sur d’autres hémisphères. Elle s’en va dans des aventures extraordinaires, elle fait tout ce qui est interdit : elle se mataharise considérablement.

Toujours j’ai adoré ce chic trompeur, cette clochardisation dans le velours qui me caractérise, cet urf pour rire affiché qui cache si mal mon déclassement total, mon déhanchement social incessant. Ce que nous adorons Hélène et moi, c’est vivre en délabrant les apparences… C’est d’ailleurs son allure splendide au bras de ma silhouette ironico-tragique qui rétablit in extremis (pas toujours) le jugement antipathique sur moi. La voiture dans laquelle on nous voit rouler n’est à nous que pour quelques heures. Nos vêtements ne nous appartiennent pas. Hélène ressemble à une très belle femme mariée, choyée : elle n’est même pas à la Sécurité sociale. Moi, j’ai l’allure d’un diplomate de carrière et je n’ai pas de quoi m’acheter un sandwich !

Nous sommes amoraux l’un de l’autre. Tout en elle est beau. La Déesse avait tout pour tomber dans tous les pièges. Mais elle n’était pas douée pour la laideur. J’en entrevois bien une centaine de filles qui dans sa situation ne seraient pas regar-dables. Jamais je ne lui reprocherai d’avoir trouvé le parasitisme comme solution à son enfance. Sa famille n’avait qu’à payer la facture. Quelle morale merdeuse peut tenir aux huit heures par jour avilissantes, ces huit heures de bonne conscience, d’arrogance et de perdition ? On n’aura pas la Panthère avec de tels filets ! Elle s’en fout pas mal. Elle a raison.

Si Hélène n’est arrivée à rien, c’est qu’elle ne veut rien. Elle a été en proie depuis le début à cette jalousie infâme qui guette tout bonheur. Les êtres humains témoignent d’un scandaleux respect pour le

malheur, mais jamais pour le bonheur. Ils en crèvent. On essaie par tous les moyens de la culpabiliser. Pour les autres, son bonheur est trop beau pour continuer. Il faudra qu'elle paye. On est superstitieux pour elle. Personne ne voit le bonheur comme quelque chose qui se prend, sans réfléchir, sans demander son reste, impunément. Ils voient tous le bonheur comme un long et raisonné calcul projeté à tempérament depuis l'enfance. Il faudra qu'Hélène Hache paye, parce que la Chance dans la vie ça se gagne, en travaillant, avec la sueur, le front, tout le bordel.

C'est exactement le contraire qu'il faut penser. Le bonheur repose sur la chance, sur la magie de l'univers, sur le rapt d'une harmonie de passage. S'il faut faire un seul effort pour être heureux, ce n'est plus du bonheur, c'est l'arrivisme de la satisfaction, la misère minable. Les Hommes ont peur de la chance : ils ne la trouvent pas naturelle. Les gagnants au Loto continuent de travailler. Pourquoi ? Parce qu'ils balisent sur les dieux. Ils ont peur de devoir payer un jour très cher pour avoir gagné. Ils se sentent coupables.

Totalement dénuée d'ambition, Hélène est débordante d'inactivité. Cette absence totale chez elle d'une envie de faire quelque chose dans la vie l'a faite dès l'enfance tomber en nonchalance.

J'avais tout pour lui plaire. Elle aime les types austères, antipathiques, qui parlent d'eux comme d'une hypothèse et dont la sensualité est très secrète, engloutie. Elle a été attirée par moi comme par un souffle, dans un réceptacle, un crachoir impeccable où exprimer toute sa hargne, tout son égoïsme, sa fainéantise, son indifférence globale, sa violence, son mépris infini… Comme beaucoup d'Ardennais, elle a ce fond obscur d'enfance sinistre qu'elle a dissous dans sa personnalité et dont elle a fait sa vision du monde, cette fatalité qui dégénère peu à peu en marginalité, en ambiguïté. C'est l'extraordinaire exemple d'un long échec généalogique qui aboutit chez une femme pareille à une espèce d'extase douloureuse du désœuvrement. Sur sa gaieté profonde, par-dessus sa nature de belle fille en pleine santé, plane une espèce de morbidité, de philosophie de la souffrance typiquement ardennaise et qu'on ne peut bien ressentir qu'en se promenant dans les villages autour de Charleville. Ses angoisses sont très belles. C'est soudain comme un immense rougissement dégoûté de tout. Elle ne voit plus de beauté nulle part (y en a-t-il déjà eu ?). Elle a l'impression d'avoir été trompé. Plus rien ne l'intéresse. Sa vie tombe à l'eau. Tout d'un coup plus rien n'a de sens… Oh mais ça ne dure pas bien longtemps ! Que la métaphysique est passagère ! Un miroir a vite fait de remettre Hélène sur les rails de son désir. Elle est si heureuse d'être belle !

Il y a là quelque chose de très religieux que toutes les femmes ont en elles, et qui est : l'espérance de l'Amour. Toute femme attend l'Homme de sa vie : il n'y a que ça qui compte pour elle. Si pour tous les hommes une femme est un trou, les femmes sont loin de ne voir en l'homme qu'une grosse bite bien veinée. Toutes les femmes sont des salles d'attente de l'Amour. Elles sont dans l'expectative. Elles sont *suspendues*. Pour une femme, il n'y a que deux solutions : trouver l'homme de sa vie ou se prostituer.

Hélène n'a jamais aimé personne. Si elle m'aime un peu, c'est que pour elle, un peu c'est déjà beaucoup.

Pour rien au monde je voudrais en être affranchi. Je suis très heureux d'être débarrassé à jamais de cette épine dans le cœur qui est le coup de foudre. Il y en a qui traînent ça toute leur vie. Qui, à force de l'attendre, finissent par le rechercher. La Femme de sa Vie, c'est un gros morceau à passer avant de mourir. Le plus tôt c'est fait, le mieux c'est. Comme les amygdales, il faut que ça s'arrache le plus vite possible.

Maintenant, je me sens si léger, si libre !… Je suis absolument convaincu de sa métempsycose. Ma femme est une Panthère ! Et l'une des plus dangereuses ! C'est pas Bagheera du tout ! J'en ai pour toute ma vie à me panser les plaies d'avoir découvert cette férocité.

Un jour, elle décida de rompre. Nous organisâmes alors une réception pour annoncer notre rupture à qui voulait l'entendre : cantonade au troisième degré, bombe amère glacée désamorçante. Tout le

monde était ravi de participer à la joie de notre rupture : on ne nous avait jamais vus aussi souriants, aussi heureux. Tout ce wagon hideux de raclures immondes, qu'on appelle des « amis » et qui se réjouissaient vraiment en secret de voir partir en couille le couple modèle, fut gagné de vitesse parce que nous sentîmes – plus complices que jamais – leur sale et sournoise jalousie s'effriter dans le départ même de la brioche. Quelque chose rompait le pain.

La Panthère-Déesse-Sorcière aux Yeux très-pers me quittait parce qu'elle ne supportait plus de ne pas m'aimer. Je buvais en moi un petit-lait qui allait peu à peu se transformer en yogourt sublime. Quand une femme vous quitte, c'est le moment où on l'apprécie le mieux. Devant la splendeur de la cérémonie, elle commençait à regretter de faire une connerie pareille.

La Fête de la Rupture battait son plein. C'était une bien belle Party de Séparation, la Boum sans éclats ! Ce n'était pas par moi qu'elle s'était fait baiser cette fois-ci, c'était par les parents et les amis, toute cette merde. Tant que tous ces gens restaient dans l'ombre, elle ne pouvait rien faire d'autre que rompre. Du moment qu'il fallait être lâche au grand jour, que la rupture devenait une institution plus oppressante que le mariage, elle chercha une issue au guet-apens. La liberté elle n'était plus que dans la recollation impeccable, le coup de foudre reprisé, les taraillettes suprêmes. Elle disait :

« Depuis que c'est officiel, je n'ai plus envie de rompre ! »

Elle renouvela le bail. Faux départ. Incident de tir. Essai pour six mois. Sans garantie. On a bien rigolé.

Les autres étaient tellement excédés, décontenancés, qu'ils décidèrent tous de se séparer entre eux, et c'est ainsi que nous nous débarrassâmes à tout jamais, grâce à notre rupture ratée, de tous nos amis. C'était si bon que ça ressemblait à si méprendre au barillet enrayé qui trouble un suicide (par fatigue ou par désespoir), ou mieux, à une mine qui explose dans la gueule des artificiers…

En fait, ce genre de choses est tout à fait conforme à mon esprit fantaisiste et poussif dans les retranchements, tout à fait en équilibre sur les renversements où seules ma fausse logique et ma rigueur étrange savent se tenir. C'est aussi en merveilleux accord, en impeccable harmonie avec le tour d'esprit d'Hélène Hache qui déteste tout ce qui est net, encadré, bien présenté. La Sorcière se sent tellement l'emblème de l'Ambiguïté même (et chez elle cela se fit depuis toujours si naturellement) qu'elle ferait n'importe quoi pour être prise à faux, pour rester trouble, tout pour qu'on la prenne pour ce qu'elle n'est pas, pour que tout le monde éprouve doutes et malaises à son sujet, tout, même rester avec moi !

C'est la reine du malaise. Tout se passe mal avec elle. J'ai vécu des dîners pénibles, toujours sur les charbons, de peur qu'elle démolisse tout mon boulot. Jamais je ne l'ai vue entrer quelque part sans lâcher une nappe bizarre, des septolets de molécules désagréables comme ça, sans pétrir les ondes de scandales, sans exhaler l'esclandre, sans décharger une encre impalpable d'agressivité émotionnée. Partout elle fait de la magie noire.

D'ailleurs, tous les hommes ont peur d'elle. On la désire terriblement, mais elle fait transpirer les dessous de bras de personnalités, et si les glands se dressent naturellement dans leur housse, leur méat n'en prend pas moins la moue de l'effroi et de l'angoisse. Son mystère terrorise. On sent qu'elle a tout pour être liante et elle ne l'est pas. On sent qu'elle a tout pour être salope et elle ne l'est pas. On sent qu'elle a tout pour être sympathique et elle ne l'est pas. Cent mille questions travaillent les premiers regards et elle n'y répond que par son charme désarmant et provocant teinté d'un mépris souverain. Le désir qu'elle suscite chez les hommes est toujours accompagné d'une terreur fascinée et, dans la sueur, une immense suspicion y fait toujours point d'orgue.

Ça vient surtout de ses deux yeux pers invraisemblables. Tout le monde trouve qu'Hélène Hache a de beaux yeux. Rien ne m'énerve davantage. C'est son regard qui est splendide, lourd et impressionnant. Un regard, c'est bien plus beau que les yeux.

Ce regard, je le connais bien, c'est lui qui transforme tout le monde en petit garçon. Il pèse dans

chaque iris plusieurs milliers de tonnes, et quand elle le dépose sur quelque chose on peut entendre un poids monstrueux de béton armé psychique qui s'abat dessus. Plus lourd que ceux de Bud Powell et Oliver Hardy réunis ! Que de fois ai-je cherché dans la cendre ce qui restait de l'être humain sur lequel venait de s'écraser le regard meurtrier de la Déesse aux Yeux Pers !

Poussée par une inextinguible nécessité de gâcher les choses qui ont la prétention de se croire parfaites, Hélène laisse sur son passage des monceaux de victimes. Le moindre de ses gestes rend douceâtre le plus féroce des fedayins. Les Brigades rouges deviennent rose bonbon sucé ! Baader à côté, c'est l'abbé Pierre !

La Déesse aux Yeux Pers a fait mon bonheur et mon malheur mélangés : elle annule toutes les peines en en inventant d'autres bien plus terribles. On ne fait souffrir que les prédisposés. On n'ose des coups de sabre que sur les bêtes déjà blessées. On achève toujours. On ne s'attaque pas à plus froid que soi. J'ai reçu tous les coups ! Elle a foncé en moi comme cent mille hordes de sangliers en furie d'écume rageuse dans les fragiles fougères ! Mais que de charme dans ce saccage ! Que de grâce, de délice dans cette danse sauvage ! Tout dépend d'elle. J'ai beau tomber en délire de violence sur moi-même, me rouler dans la rue, m'essayer à mourir, tout ça pour rien : pour l'aimer davantage. C'est l'adoration qui triomphe. Il suffit de ne pas avoir de ses nouvelles pendant deux jours, et je m'effondre lamentablement au fond d'un coin…

Quand je vois tous ces hommes qui échafaudent des techniques de séduction, des subterfuges, des combines balourdes pour se faire respecter, se faire attendre, qui jouent avec le désir, raisonnablement, comme si c'était une partie de cartes, une navale à gagner, des mathématiques !

Ne pas vouloir appartenir à quelqu'un, c'est encore se fixer des limites, s'encadrer soi et les autres… Moi, je suis une larve ! Je passe par le trou des aiguilles ! Je ne maîtrise pas ma sensibilité.

Je plains sincèrement tous ceux qui ont encore échappé à cet annihilation de l'être, cet envoûtement. Tous ceux qui remplacent l'amour par le sexe, ceux qui n'y croient pas (comme s'il s'agissait de Dieu), ceux qui « aiment sport » (comme on s'habille), bref, tous ceux qui se masquent, qui donjuanisent, qui préfèrent vivre qu'aimer.

Je sais maintenant qu'on ne joue pas au plus fin avec l'amour. Que le plus grand-génie-glacial-cynique-fort dans la vie peut s'écrouler comme un petit enfant, d'une minute à l'autre, au gré de ce qui meut le soleil et les autres étoiles : si l'amour est capable de bouger tant d'astres, combien je ne donne pas cher de la pauvre peau du puceau de l'amour !

Que celui qui n'a pas rendu les armes me jette la première pierre ! Roméo et Iseut contre Casanova : c'est le combat dont nous sortirons, fort heureusement, vaincus.

Les Sentimentaux sont à l'Amour ce que Saint-Sulpice est au catholicisme. Ça part sur une autre chialure, l'Amour. Je me suis quant à moi toujours fait mépriser à partir du moment où je suis tombé fou de la Déesse aux Yeux Pers. Il faut comprendre les pauvres gens qui sont absolument *incapables* d'entrevoir ce que je peux ressentir pour Hélène. On me méprise beaucoup parce que je m'avilis pour elle, que je passe tous ses caprices, que je me laisse détruire par elle, larvisé à mort, alors que moi, je me méprise parce que je ne l'aime pas assez encore, que je suis encore trop « humain », pas assez détaché, trop comme les autres pour m'enlever de la tête toutes les autres femmes qui me sauveraient, qui me la feraient oublier.

Non, maintenant, je sais que je suis fait toute ma vie pour souffrir d'adorer à ce point Hélène Hache, Sorcière-Déesse Géniale aux Yeux Pers Divins ! Il suffit de souffrir pour une seule femme, de n'adorer qu'elle pour que sa vie prenne le seul sens valable que *tous* les hommes se défendent de briguer. J'ai dans ce point un ancêtre célèbre qui est Dante. Lui, il n'a pas balisé, il a vraiment déposé la bannière : « O.K. Je peux courir la gueuse, vivre dans la débauche la plus inadmissible, me faire consoler par toutes les dames "compatissantes" possibles, bander dans de la pierre, m'aiguiser même la rime à tous les popotins du monde, il n'y aura jamais qu'une seule et unique femme : Béatrice ! »

Je suis très proche de cette déification monogamique. Au très profond de mon moi-même, je sens que mon amour a la trempe de faire tourner toute ma vie la roue de ma déesse. Comme le Daim Amer, j'ai cette béatitude : je me fous qu'elle ait du mal à entrer dans ce siècle. Mon amour n'est pas romantique, ni platonique, ni cynique. Je n'ai aucun mérite. Je suis persuadé que Dante lui-même ne s'apercevait pas qu'il « exagérait » : pour lui, c'était naturel : Bice était *vraiment* le Ciel tout entier : il ne faisait qu'en consigner toutes les lueurs. C'est ce que les lecteurs ne comprennent pas : ils ont perdu la notion de l'amour au point de le prendre pour une quelconque sublimation outrancière.

Je ne me trouve pas le moins du monde exagéré. Je n'ai pas déifié Hélène : elle était déjà divine. Hélène est mon moteur. C'est elle qui me fait bouger. C'est vraiment Hélène de Tyr ! Je suis comme Simon le Magicien : la foi en Hélène est la première condition de mon salut. La persévérance qu'elle exerce pour me perdre me le confirme. Je ne souffrirais pas si fort si ma perte n'avait aucun sens. Je me condamne à souffrir pour toujours, à souffrir heureux.

Toutes les philosophies sont bonnes. Je veux bien comprendre tous les libéraux, libertins, pervers, salauds, sentimentaux, fidèles, cocus, sincères, obsédés, excitables, en manque, en trop, seuls, tous les cas possibles, à la seule et unique condition qu'ils aient tous *vraiment* aimé une et une seule femme. Aimé dantesquement, pétrarquement… Seuls les vrais amants pourraient se permettre toutes les turpitudes, et justement ils n'en font rien, car c'est dans leur nature d'en baver. Les autres, ceux qui n'ont jamais aimé, pour qui les femmes sont toutes différentes (c'est-à-dire, toutes avec quelque chose de désirable et d'intéressant), usurpent le droit théorique aux Dantes de se saborder dans une luxure sans conséquences. Pour Dante, toutes les femmes sont les mêmes puisqu'elles ne sont pas Bice…

Toutes les femmes sont des enculées, mais ils peuvent dire qu'ils ont raté leur vie, ceux qui n'ont jamais aimé. Souvent les frous-frous du foutre, les immenses surcharges du sexe libre sont là pour remplacer cette palpitation divine, cet asservissement, ce martyre, cette extase douloureuse, ce coup de poignard que l'amour constitue et auquel la nature nulle de la plupart se refuse. Ils en crèvent tous. Je le vois bien. Ils ont tous un romantisme, un velours gnangnan comme ça sous le cynisme ou sous l'athlétisme… Un romantisme qui, du reste, est tout à fait étranger à celui qui aime, il faut le dire. Le dantisme n'a rien à voir avec le romantisme. Aimer n'est pas l'idéal : si j'avais pu choisir, moi, je n'aurais pas été malade. L'Amour, c'est le Cancer.

Le cancer, la grossesse : au bout de quelques mois, ça finit par se voir. Moi, l'amour, je le suinte. Je dégage de l'amour. Personne, pas le moindre petit aveugle ne s'y trompe. N'importe qui peut le dire. La tête la première dans le cancer. Le regard dans les talons. Et surtout dès que je parle d'Elle : chaque mot, on dirait la « vague » d'Hokusai…

Après tout, ils disent qu'ils en crèvent, mais c'est un peu faux : ça les emmerderait trop : les êtres aspirent à une sorte de liberté, comme ça, ils veulent se donner l'impression de sortir des chaînes, de décider de l'existence. L'Amour les emprisonnerait, ça les empêcherait de s'oublier : il faudrait qu'ils soient toute la journée dans leur passion, qu'ils vivent leur corps, qu'ils pleurent, qu'ils restent seuls, qu'ils en chient pour tout dire. C'est pas donné à tout le monde, c'est trop dur. Bander sans rime et sans raison est plus à la portée : la désinvolture allège, elle vide, on est bien, on se sent exister, on perçoit la viande…

Je ne suis pas pour une doctrine de l'amour jaune. Un seul souci suffit à ruiner toute une vie. Quand on a envie de pleurer toute la journée, c'est mauvais signe. Moi, depuis que je suis amoureux, en plus de la haine-rage qui ronronne congénita-lement en moi depuis mon indéniable naissance, j'ai un long sanglot ravalé comme ça, je vis sur un effort pour ne pas chialer, j'ai comme un soupir au fond de la gorge-

Tous les êtres humains agissent et parlent comme s'ils n'étaient touchés par rien. Hélas ! Il y a toujours quelqu'un qui vous fait pleurer ! La vue des larmes, moi, m'impressionne plus que la vue du sang. Tout homme qui fait pleurer une femme est un assassin : je n'aurai pas assez moi de ma vie pour

me décapiter.

Non, féaux du Foutre ! Je vous le répète : l'Amour n'empêche pas les sentiments ! Les bites ne sont pas de bois ! Une seule misère : jouir ! Une autre : ne pas jouir ! C'est compliqué.

Hélène…

Je crois en elle, profondément. Je l'aime quoi qu'il arrive. « Quoi qu'il arrive » : voilà une de mes insupportables devises : j'ai tellement peur de ce qui arrive ! J'ai une confiance illimitée en elle. Je sais très exactement de quoi elle n'est pas capable. Quoi qu'elle fasse, elle peut être vulgaire, rougir de mauvaises pensées, faire caca sur la table, créer tous les malaises, tromper, mentir, trahir, détruire… elle n'a pas connu l'amour, l'idée de l'amour ne la dépasse pas : ça lui arrive tout droit dans le buffet : les autres, ils ne savent même pas que ça leur est passé depuis toujours au-dessus. Hélène ne connaît pas l'amour, mais la prémonition qu'elle en a est déjà supérieure à tout l'amour dont se croient possédées toutes les femmes les plus amoureuses de la planète depuis le début du monde (c'est-à-dire d'ailleurs : la fin de l'amour !)…

Ah ! je sais bien aujourd'hui que l'Amour n'est pas un sentiment ! L'amour, c'est une *femme*. Sans cette femme, pas d'amour. Tout l'amour du monde est reçu par cette femme. Une seule femme au monde c'est ça l'Amour. Pour moi, l'amour c'est elle, et puis c'est terminé.

6.

Au début, j'étais encore plus théâtral : je me roulais dans les ruisseaux, je hurlais dans la rue que je l'aimais, je déconnais dans les appartements… C'est plus sourd désormais : dans ma tête continuellement, j'ai une litanie, une messe de gloire qui me rumine : « Je t'adore, je t'adore, je t'adore, je t'adore, je t'adore… » Ça n'en finit pas de me lanciner. Ça, mon monologue pensé, la pulsion d'émotion, la hargne de tout constante, les milliards de musiques, les mots, le bouillonnement du sperme et du sang, l'exaltation, les souvenirs, les visions, les fatigues, la littérature, les sensations… Comment un être humain arrive-t-il à supporter tout ça à la fois ? J'en reviens toujours : comment ne mourons-nous pas de tout tout de suite ?…

On peut trouver Dante vraiment très salaud. On ne peut pas trouver plus infidèle. Il est rangé des vagins. Envulveur de biches, daim impuni, dégueulasse. La « vie nouvelle », c'est la belle vie. Béatrice est tellement cocue. Il écrit des poésies pour d'autres trous ! C'est le comble ! A peine morte, il va se consoler dans la compatissure visqueuse d'autres dames, très gentilles, très sympas… Le nabot revêche, grave, chécreux lyrique est trop porté sur la chose : Bice se retourne dans son Paradis.

Tout cela ne vaut rien : vous le savez. C'est tout faussé entièrement par trois choses : d'abord Dante n'a pas baisé Béatrice. Ensuite Béatrice se foutait de Dante : à peine si elle a pu se froisser. Troisièmement : Béatrice est morte. Il y a viol, de cadavre. Dante a sublimé Bice sans qu'elle n'en sache rien, contre son gré certainement. Dante n'a pu bien la posséder que dans la mort. La déification n'est qu'un long jet de foutre. La vie et l'œuvre de Dante ne sont qu'une immense bandaison.

Tout le monde sait ça. Bande, le Danteur : et on n'en parle plus.

Il est bien impossible de faire un parallèle costaud avec mon atroce calvaire. C'est comme Pétrarque du reste. Lui aussi ne bandait qu'à la mort. C'est ça qui les excitait ces salauds ! Jouir dans la bière ! C'est parce que Laure est morte qu'il la désire et qu'il la sublime. Pétrarque est encore plus morbide que le Daim du reste : Dante aurait vraiment préféré l'enculer vivante. Pétrarque non. Si Laure et Béatrice avaient vécu et, pire, s'étaient données, elles n'auraient jamais existé. À la fois leur mort ouvre une noblesse, et à la fois elle ne démontre que l'ignominie des sublimateurs. Moi, j'ai vraiment pris tous les atouts contre moi : c'est plus difficile encore d'allégoriser une vivante, d'avoir en face de soi une déesse en chair et en os qui répond, bagarre, vomit, ruisselle… Je suis vraiment rentré dans l'arène. Je me bats pas avec des cadavres. Mon désir ne passe pas par la mort. Ça ne m'intéresse pas de vaincre la mort : c'est la vie que je veux traverser.

Pétrarque a raté le triomphe de l'amour. Il faut le refaire ! C'est prévu. Blancs chevaux traînant un chariot bondé, globes, pétales, femmes à poils, stars mythiques, et les guirlandes : la Nouba du Penchant ! Le Réveillon de l'Extase ! Cupidon ? Mais c'est Guillaume Tell, que je suis bête ! Droit sur la Pomme ! La vraie pomme ! La seule possible ! Vous m'avez pigé…

Zéro ! Le Triomphe de l'Amour ! Triumphus Cupidinis ! On n'a pas fini de remplir la charrette. C'est la charrette de l'Échafaud !

J'ai toujours adoré appartenir corps et âme à une femme : être sa larve, ni plus ni moins, son visqueux vermisseau en livrée à son entier global service. Le véritable amoureux est une larve. Tous les coqs trichent.

Tout accepter d'elle, lui rouler dans les étrons, lui faire les muqueuses tous les printemps, lui sucer tant de canards, lui renverser la taille dans les guêpes, la pâmer inextinguiblement, lui offrir mon âme saignante, effondrée de sanglots sincères, la porter à tous les pinacles, les piédestals, les socles d'or, les promontoires de pure lumière, dans les galaxies luxuriantes d'étoiles folles, d'ourses mielleuses, de comètes déchaînées, d'anneaux d'espace en éthers infinis, en voies lactées filantes, délirantes, démentes à souhait pour elle, rien que pour elle, dédadonisé complètement, sans plus aucune

personnalité (si lourde peau flasque), léger et vide, pâte à modeler pour elle rien qu'uniquement pour elle, pour son plaisir, son extase, sa pâmoison, esclave, absolument déchet de sous-serf avili, obséquieux aux petits soins, informe de courbettes, déliquescent de compliments, paroxystique de louanges, exacerbé de meurtrissures, sans aucune dignité, aucun amour propre, ni aucun orgueil, fierté, égoïsme, tout pour son cher abus de pouvoir adoré de mon cœur, le rapport de force chéri, le fouet imploré, l'humiliation permanente, le mépris à tempérament, courtois comme une carpette, roulé à ses pieds, prêt à tout, à l'entière disposition abusive de la Princesse des Nuits Blanches, de la Muse Infecte Délicieuse, la Méchante Fée sucrée, l'Injuste Panthère, tout pour elle, vous dis-je, tout sacrifier, passer sur tout, égorger cent milliards de monde pour décocher un mot – même cruel – d'elle, cracher sur toute la planète, tuer père et mère, tout lâcher, tout renier pour revoir un endroit où elle a passé, tout abolir pour un sourire, à genoux comme un vrai flan, ployé, pendu aux lèvres, attendant le moindre ordre à bondir, sauter, s'exécuter, au garde à vous sans cesse, regorgeant d'idées nouvelles, de gigantesques petites attentions, de mirifiques cadeaux somptueux, inventer des multitudes de nouveaux plaisirs, faire de chacun de ses instants un joyau de vie, épuiser tous les bonheurs, lui éviter le moindre effort, tout gommer sur son passage, se plier à tous les caprices, tous les agacements, tout prendre sur soi, accueillir tous les reproches, les humeurs, lui donner la liberté totale, se priver d'elle quand elle veut, se laisser ridiculiser, cocufier, escroquer (enfcore meilleur !), en victime impassible, au sourire éternel, en don de soi total, absolu, sans discussion, pour l'amour à sens unique, la discrétion, par terre en descente de lit, en merde, en néant, en nullité, en Rien du Tout, un souffle, une sornette du destin pour ne la gêner jamais, tout prévoir en fonction d'elle et des citernes et des citernes et des citernes d'amour grandiose immédiatement déversées au moindre petit doigt, la faire jouir jusqu'à ce qu'elle oublie mon existence !

Voilà l'amour ! Voilà l'Amour ! Ah ! je m'y connais ! Absolument ! Sans ambages ni nuances ! C'est tout à fait dans mon registre.

VIlI

AFFAIRE CLASSÉE

1.

J’écris si fort qu’autour de moi on croit que je me suis fait mal. En fait, dès qu’on entre dans la page on ne peut parler que de ce qu’on devient en écrivant ça. Je vis tous les jours cet emprisonnement. Il ne se passe rien d’autre que la littérature. L’apocalypse extérieure ne concerne pas ces phrases. Il s’agit d’une catastrophe interne bien plus profonde, bien plus tragique, que l’haletant Externe ne touche pas.

Ce qui me touche, ce sont les choses horribles racontées d’une façon belle.

Si vous saviez les couleurs que peut prendre la vie quand on se recroqueville bien au chaud dans soi, loin de tout, impotent, immobile, muet et béat, écrasé par les grandes forces tragiques de l’Univers, par la grande Débilité Générale des Choses, avec sa compréhension bovidienne de l’existence, enfermé dans une apathie inviolable, au centre d’un Cocon cosmo-comique, bardé de tous les trésors de sa propre putasserie, depuis toujours, en abîme au-dedans. Qui vraiment parle de soi-même ? Qui ? Plaise qu’à ne dire ! J’enrage contre ceux qui se pardonnent leur laideur, qui se cachent derrière une bonne histoire. Il n’y a qu’une chose de vrai : se faire payer sa propre saloperie ! Rubis sur l’ongle !

Je n’ai jamais compris ceux qui trouvent encore l’énergie pour se consacrer à une cause quelconque au cours de cette excursion dans cet au-delà paradisio-infernal qu’est notre existence, alors que nous avons déjà si peu de temps pour mettre en branle la machine introspective dans laquelle nous devons nous laisser broyer.

Hors de question de trépigner dans les cendres de l’actualité brûlante ou de rêvasser à un monde meilleur. J’ai mon atroce petit moi personnel qui réclame à cor et à cri la mise à l’air de ses ovaires sanglants.

On écrit pour sauver un monde, un morceau de monde qui nous a touché parce qu’il était plus enclin que les autres à sombrer dans l’oubli. Il y a tant d’ondes, de situations, de personnages, d’objets qui déchargent des sucs littéraires et qui errent à la dérive, informes et perdus, et que le manque de talent, la feignantise, la connerie empêchent de saisir. On n’en finirait pas de tout transposer et de mettre le monde dans sa vraie musique, entre la mort et la naissance.

Si nous étions vraiment honnêtes, nous devrions pleurer nuit et jour de la première Blédine au soupir ultime. Tout est parfaitement inadmissible, et pourtant quel putain de souffle nous pousse à tout admettre ?

C’est l’Odyssée des Intérieurs qui compte. L’épopée du Dedans. Toute ma vie, dans un esprit littéraire, j’ai roulé dans les essences, j’ai monté mon vital à l’arraché, sur le motif. Sur le motif de l’écriture, mais aussi devant les modèles, les paysages que charrie le flux un peu dégueulasse mais très beau de notre destinée.

Moi ! Moi à cœur ouvert ! Pourriture de moi dans un premier livre.

Si vous saviez combien je me fous de moi-même ! Moi, je reste dans mon enclos et je fore. J’ai tué ma vie individuelle, sociale, sentimentale, artistique. Personne que moi n’a eu autant ce désir de *dévivre*, de vivre son dévivre, dériver de tout, avec exaltation sortir de la vie des encombres psycho-compactes, des collisions stériles, pour, fui de tout, rester à jamais au fond des creux délicieux d’un crachat d’huître !

La Fuite est toujours ce qu’il y a de plus cher.

Vous savez, pour rien au monde je ne rentrerais dans la danse des hommes. Je suis un égotériste. J’ai fait avec l’existence ce que les enfants appellent la « boule ». C’est-à-dire que pendant tout le repas, ils font une boule de leur viande. Et à la fin, ils la crachent dans leur serviette. Ils ne la mangent pas. Ils mettent deux heures pour mâcher le steak. La boule se promène d’une joue à l’autre. On me

disait : « Avale ta viande ! »

Et mon livre, c'est ce qui reste dans la serviette…

Ou la serviette elle-même…

Je n'ai jamais compris qu'on hésite à ce point à aborder de plein fouet la question biographique. Ils tournent tous autour du pot, se creusent la tête à chaque œuvre pour trouver une nouvelle « idée », alors qu'ils détiennent en eux le plus grand trésor littéraire jamais évalué. Les hommes iraient mieux s'ils osaient un jour écrire ces livres *utiles* que sont les immenses confessions pleines de défauts, lourdes et « inintéressantes », subjectives, parano-autobiographiques où, torrentiellement, viennent se bousculer tous les plus profonds secrets de l'être. Je veux me perdre dans cette effervescence. La littérature a été pour moi une lente gangrène, quelque chose qui me ronge de l'intérieur, qui vient éroder de livre en livre la pauvre caillasse trouée de ma nature. Ce sont les lambeaux d'ambiances qui m'intéressent, les nappes… Pas les petits détails psychologiques de la vie, les choses qui se sont dites, les événements épatants, les croustillantes circonstances, non. J'ai le droit de parler, car je représente une Ambassade dont la survie est bien compromise. Je suis né en voie de disparition. J'ai tout de l'anachronique : je témoigne en dernier de ce qui va s'envoler. Goy, Jazzman, capricorne, écrivain, fils unique, théâtral, amoureux, mystique, hétérosexuel, marseillais d'origine gréco-ritale, lyrique, raciste, maigrichon, irresponsable, assisté… Je suis très exactement semblable à un diplodocus du crétacé, aujourd'hui où ceux qui sont en droit d'espérer sont, au bas mot, juifs, rockers, démocrates, blasés, pédés, irréligieux, tolérants, sportifs, professionnels, riches…

Et il paraît qu'il y en a qui s'emmerdent dans l'existence ! Qui se spleenifient !… J'ai vu tellement d'ennuyeux ennuyés qui se servaient de Baudelaire pour excuser leurs immenses trous d'air !… L'ennui est un effilochement psychique filandreux. Je suis l'antispleenétique typique. Je ne m'ennuie jamais parce que rien ne me paraît vide de sens. Tout mérite qu'on le haïsse et nous méritons de souffrir de tout. Le Grand Théâtre n'est jamais fermé. On peut y chialer encore. J'aime détester cette ignominie.

Jamais de ma vie je ne me suis ennuyé une seule seconde. Je ne me laisse pas souffler ainsi mon rôle. J'exècre à mort tous les radasseurs, les endivannés de l'Ennui. Ces feignasses vidés, fiers paons déchirés, oisifs éventails troués arborant un spleen du dimanche, un cafard pour rire au fond, un cafard pour les autres, une détresse de galerie. La plupart de ces paresseux cadavres trouvent dans le spleen le sceau de l'ange : on s'estampille d'art, c'est la coulure, ça a un certain cachet de se faire chier… Ils se trouvent artistes en bâillant, se targuent tels, se décrochent la mâchoire en chefs-d'œuvre, ils roucoulent dans les illusoires muses vérolées que sont la Vanité du monde et l'Inintérêt pour tout ce qui existe. Quel aveu de jalousie totale ! Quelle crevure d'envie d'être passionné. Avoir la musique, voilà le péché qu'on ne vous pardonne pas. Si vous savez quoi faire de votre peau, je ne donne pas cher d'elle. Il faut s'emmerder dans la vie pour les autres ou périr sous leurs coups.

Fan ! Je veux leur voler dans les plumes, empailler l'âme à la con, taillader les poignets, défaire la veine jugulaire à ces artistes enschlassés, ces bohèmes langoureux, bidons de coton… Ah ! les troufions types de la Tristesse ! Les éclairés des Ténèbres ! Les nuls hérons qui pavanent au bar, sucrant les muses. Ah ! Les artisans ! Les productifs, c'est fou !…

Merde à la dégueulasse tristesse ! Laforgue n'est pas triste. Fats Waller a plus de problèmes que Kafka. Il ne faut rien oublier. Je n'ai aucune névrose, aucune psychose : mon problème, c'est les autres. Je ne noircis pas la réalité, je la verdis, à la façon de la pourriture qui faisande : mon regard moisit les sales êtres. Ils sont tous verdâtres subitement.

Mais je ne suis même pas vraiment méchant. Hélas ! pas même cette vertu ! À peine si je regarde avec esthétisme idiot les restes d'une voiture écrasée, un grand arbre qui s'abat dans un jardin, un cheval qui tombe, une jambe qui se casse. Pas la moindre perfidie du monde. Peut-être un peu roublard, un peu salaud, extrêmement acide mais comme un citron. Ma torture hurle d'ailleurs. Moi,

j'aime montrer spontanément et immédiatement toutes mes facettes, me débarrasser de tout tout de suite qu'on n'en parle plus, m'alléger de moi-même ainsi pour être enfin moi-même. Ce sont les autres qui m'ont toujours tout saccagé, qui m'ont déçu à mort, qui ont tout fait pour rabaisser mon rêve, parce qu'ils ne le supportaient pas. Si je suis sombre, c'est par manque. Comme ma mère, je n'ai pas ce goût de vivre, de me régaler ! Le plaisir de la vie est un travail énorme pour moi : un devoir social presque, auquel je me refuse. Je n'ai pas à me reposer sur un bout de chocolat. Je n'ai pas à jouir pour me décontracter. J'exècre les vacances.

À la Galère ! Il y a tellement de boulot ! Il faut cracher sa chique, c'est la seule issue : ils en sont tous si incapables. Cette époque d'arts mineurs et de Déroute tragique essaie de nous décourager, mais dans son mépris même, nous trouverons de quoi couler nos bronzes.

Que le Gai Savoir, écrasé par la Triste Ignorance, se rassure : la littérature a encore écrit un livre.

2.

La Littérature ?

Elle habite rue des Bars-de-la-Tristesse-Ignoble. Une grande poufiasse endolorie, indifférente, à la beauté écrasée, un cadavre qui soulève des âmes.

La Grise Littérature, écroulée sur de vieilles hanches, est vide. Elle semble orner son corps comme certaines créatures qui vivent. Une vie qui ne vaut que par les autres. On dirait la dépouille vivante trop restée debout, d'une très, très vieille putain vraiment très spéciale, exténuée.

Et des kilos d'écrivains qui s'effondrent un peu lents, sur elle.

Ça regarde. Et on passe. Et on pense. Et repasse. La littérature perd sa vie. Ça passe un instant encore et ça chante sa propre fin.

Un jour, elle donnera tous les noms des types avec qui elle a couché. Ce serait tellement impressionnant ! Elle nous citera tous. On nous déportera dans les plus beaux abattoirs. Au cimetière des Écrivains. Aux abattoirs des Poètes, l'odeur est insupportable. C'est impensable comme ça fait basculer de la vie. C'est fantastique comme de l'acide. Ça pique l'appareil respiratoire. On tourne opaque. C'est une sorte de lac noirâtre insalubre, avec les ventres énormes des littérateurs prêts à exploser. Les crânes, les ossements dans l'eau comme d'effarantes carcasses de chars d'assaut. L'abattoir tout entier en fournaise à 40°à l'ombre. L'Abattage de poètes est un blues dégueulasse. Les bouchers en blouses écrues, sanguinolentes, ils se régalent à dépecer. La Littérature ne désemplit pas.

Connaissez-vous la Boucherie où les poètes vont mourir ? Ça fume comme une usine. Comment imaginer de lire de la viande qui vient de là ?

La vanité stupide qui pousse un homme à prendre une plume ne se voit bien qu'à l'ombre de ses propres ruines. C'est ainsi que dans chaque livre l'écrivain, au fond de lui-même, forme le dessein de construire une destruction, d'étouffer dans l'œuf la littérature, sa Littérature.

De tous temps le charme des êtres et la beauté des lieux ont été souillés par des hommes de ce genre, si ce n'est par des pseudonymes, ou même des anagrammes ! Désormais suspectés, ils ne sont pas encore tous abattus, et seules des mesures plus strictes pourront assurer l'extermination de ces dangereuses raclures !

L'homme de lettres est un type qui ne supporte plus son illusion et qui se torpille dans un nom qui signe des livres : doux substitut extasié devant la certitude de n'être personne.

3.

— *On ferme !*

Mon Dieu que la Littérature passe vite ! Déjà ? À Pierre-Larve Rémy on lui donne plus de place ! C'est dégueulasse ! J'ai pas eu le temps de me retourner… J'ai rien pu dire encore : rien sur Freddie Green, le vibraphone, les œufs, le froid, la haine des oreilles, le professeur Choron, les militaires, la jungle, la préconception, Marseille, Jimmy Hamilton, les naufrages, les orages, les lunettes, le végétalisme, la poussière, la bovinité, les battes de grosses caisses, les ours, les intros de Duke Ellington, les manchots empereurs, les fosses communes, la rouille, le Cinéma, Sam Woodyard, la volubilité de Jules Berry, l'Orient, Thiverval, les bulles, la chaîne de montre de Cab Calloway, les grandes épaules, Picasso, les femmes austères, le cossu, les cocons, le réveil, les paysages d'Orazi, Lester, les ronces, le clitoris, mes dessins, les chaussures, Soutine, les poivrons, les arrivées, le gâchis, le gland, les odeurs de chambre, la sœur d'Hélène, les poissons morts, la couleur brune, les ports de Marquet, la salive, la moisissure, les bidons, Élie Faure, Istanbul, la barbe forte, Fats Navarro, Ernst Jünger, l'aube, Lon Chaney, les buffles, les duels, les jardins, les Ardennes, Laurel, Hardy, l'Argent, Swift, les toiles vierges, les singes, les caleçons longs, les moustaches de Nietzsche, la clarinette, les films d'acteurs, les seins lourds, les citrons verts, les « cartellini » dans les tableaux italiens, les déguisements de Toulouse-Lautrec, mon oncle Fayet, Don Quichotte, les lasagnes aux boulettes, Vallès, Chamfort, les plantes, les balcons, le solo de Benny Morton dans *If Dreams Corne True* avec Billie, les cachets de la mairie, le square Viviani, le cou « déjà pendu » d'Eichmann lors de son procès, les lunettes en écaille de tortue, les tortues, l'âge des tortues qu'on interrompt pour faire des lunettes, les dizaines de milliards de lunettes qu'on ne peut pas faire pendant la vie d'une tortue, une des robes de chambre de Flaubert encadrée sous verre dans la montée d'escalier de la maison de Sacha Guitry, les femmes qui sont plus laides en jouissant, celles qui paraissent plus jeunes, celles qui prennent vingt ans, celles qui semblent avoir mal, celles qu'on jurerait agonisantes, celles qu'on croirait en train de rire, celles qui ressemblent à des enfants, à leurs mères, à des hommes, la signature du Greco, les pluvians, la confiture de roses, le viaduc de Morlaix, Charlie Smith, les bandaisons intra-utérines et tous les etc. possibles de suspension ! J'aime les listes, les rafles. Le monde finira par une belle liste.

Tout a une fin, même les livres. Oh ! s'il ne tenait qu'à moi, je poursuivrais bien mille pages de plus ! Cinq mille ! J'ai des paquets de glaires encore dans le thorax ! Mais je sens l'Épicier qui me presse… Trois cents pages, c'est déjà un fameux cadeau pour un blanc-bec inconnu. La suite viendra plus tard, sous d'autres formes. C'est ce que les cons appellent une « Œuvre »… J'ai ici l'impression d'avoir dit le plus gros, simplement… Un premier livre, ce n'est rien, des fondations. Juste une petite préface. J'ai poursuivi mon bouquin, je me suis laissé emporter. Ce fut une belle aventure…

Au début, je croyais vraiment pouvoir diriger ma petite barque, une yole à la Mallarmé, relativement facile à engouffrer et extirper des nymphéas, tout à fait tranquille, obéissante à slalomer les nénuphars… Il l'avait bonnarde Mallarmé avec ses quatorze vers !… Il faut la chasser Moby Dick ! Bien dans le mille je lui ai foutu le harpon, la grosse salope : il fallait tenir bon, pas lâcher, la suivre dans tous les sillages où elle essaierait de se délivrer. Tous les coups pendables j'ai essuyés. Et maintenant, elle est là, essoufflée sur la berge, crevée, en nage, foutue ! Je vous l'offre !

Je ne me prends pas pour un Tibétain qui dirige, apaise le monde de sa cambrousse… Oui ! j'ai conscience d'avoir dit quelque chose, mais de là à être reçu ! Et tout <>« t là n'est-ce pas ? Il y a mes outrances, mes naïvetés, ma rhétorique… Mais je crois que le grand problème, c'est le Jazz après tout. Le monde littéraire déteste le Jazz : il ne sait pas ce que c'est. Les écrivains, les éditeurs, toutes ces charognes méprisent le Jazz : ce n'est pas assez blancot pour eux. Et puis la *littérature* même n'y tient

pas trop. Il n’y a jamais eu d’ambiguïté entre eux, ils s’aiment bien comme frère et sœur, mais c’est tout : le Jazz ne la touche pas. Et moi, justement, il n’y a que le Jazz qui me touche.

Vous comprenez, on ne peut pas lutter : avec Camus, le Lecteur est à son maximum de modernité, à sa pointe ! Il n’y a plus qu’à tirer l’échelle !

On me dit pessimiste. Moi, je suis très gai ! Ce sont les gens qui sont superstitieux. Ils n’aiment pas les « Monsieur Tant-Pis ». Les vérités sont toujours de mauvais augure, et comme les mauvais augures sont stylisés sous la forme d’oiseaux, ayant toujours été pris pour un oiseau, j’essaie du moins d’être un oiseau optimiste : un oiseau optimiste de mauvais augure…

Au fait, comment elle va être la dernière page ? Est-ce que je vais mettre en scène quelque chose pour partir en envolée, ouvert, en « récit » coupé ? Ou bien par une gaudriole, un pied de nez dérisoire ? Ou alors une grave réflexion peut-être ? Larmoyant ou ironique ? Heureux ou désespéré ? Questionneur ou définitif ? Sobre ou emporté ? Mille solutions !…

Les ouvrages, on ne sait jamais comment ça va tourner. Moi, j’aime me laisser surprendre, tout sacrifier, échanger tout ce que j’ai prévu contre ce que je ne sais pas encore… Toute la tragédie est là, dans cette aventure qui se termine… ce crépuscule provisoire…

*

* *

Ma conclusion ?

J’attends les Typographes et le Messie.

FIN